LE ROLE DE LA FEMME

DANS

LES OEUVRES DE JEUNESSE

D'ANDRE GIDE

ABSTRACT

Auteur:	Francine Lanoix
Titre de la Thèse:	Le Rôle de la Femme dans les Oeuvres de Jeunesse d'André Gide.
Département:	de Langue et Littérature françaises
Grade:	B.A.

Résumé

Ce mémoire est consacré au rôle de la femme dans les oeuvres de jeunesse d'André Gide. Il comporte deux parties divisées en six chapitres: la première est d'un caractère biographique et vise à relever dans la vie de l'écrivain et avec sa mère (chapitre I) et avec sa femme (chapitre II) les premières traces de sa conception de la femme. La seconde partie étudie la place de la femme dans les oeuvres allant des Cahiers d'André Walter à Saül; le premier chapitre fait la transition entre la partie biographique et l'oeuvre, et tente de déterminer l'importance que l'écrivain attache à son art par rapport à sa vie; les chapitres II, III et IV traitent de l'oeuvre en elle-même: le chapitre II décrit le recul du héros gidien devant la femme; le chapitre III décrit la première conception proprement gidienne de la femme, l'Angélisme; le dernier chapitre est consacré à la destruction de ce mythe de la Femme, à la normalisation partielle des rapports entre l'homme et la femme et à l'ébauche d'une conception renouvelée de la femme. La conclusion débouche sur deux affirmations principales: que l'Angélisme ne disparaît pas après la première révolte gidienne mais devient matière littéraire et point de départ d'une nouvelle conception de la Femme; et que Gide, malgré sa révolte contre la femme et la morale, n'est pas vraiment misogyne car cette révolte ne part pas d'un parti pris, mais de la déception causée par une "fausse" image de la femme.

LE ROLE DE LA FEMME

DANS

LES OEUVRES DE JEUNESSE D'ANDRE GIDE

BY

LANOIX, Francine, B.A.

A thesis
submitted to
the Faculty of Graduate Studies and Research
Mc Gill University,
in partial fulfilment of the requirements
for the degree of
Master of Arts

Department of French Language
and Literature.

August 1970

© Francine Lanoix 1971

NOTE PRELIMINAIRE

Nous tenons à remercier M. Jean Ethier-Blais qui nous a grandement aidé dans l'élaboration de ce mémoire, ainsi que M. Serge Losique qui nous a introduit au sujet et a mis à notre disposition de nombreux ouvrages consacrés à André Gide.

TABLE DES MATIERES

	Page
INTRODUCTION.....	1
1ère Partie: LA BIOGRAPHIE	
CHAPITRE I : La mère.....	6
CHAPITRE II: Emmanuèle.....	30
2ième Partie: L'OEUVRE	
CHAPITRE I : de la vie à l'art.....	58
CHAPITRE II : le recul devant la Femme.....	73
CHAPITRE III : le Mythe de la Femme.....	89
CHAPITRE IV : la démystification de l'Ange.....	107
CONCLUSION.....	143
BIBLIOGRAPHIE.....	149

INTRODUCTION

On parle beaucoup aujourd'hui du rôle de la femme dans notre société et on s'interroge sur la position qu'elle y a occupée dans le passé. A ce sujet, la littérature intéresse particulièrement les sociologues et les chercheurs, parce qu'elle reflète les moeurs d'une société et d'une époque. Parmi les écrivains français du vingtième siècle, Montherlant, Claudel, Mauriac et Proust ont fait l'objet d'études particulières sur la conception de la femme telle qu'exposée dans leur oeuvre. Pourtant, un autre écrivain a été jusqu'ici négligé, un écrivain qui a assigné à la femme une place non pas privilégiée mais importante, une place intéressante par son caractère varié et insolite: André Gide. C'est cette lacune que notre mémoire se propose, sans prétention, de combler en partie.

Les femmes avaient joué un grand rôle, un trop grand rôle dans sa jeunesse. A l'heure où se forge la personnalité d'un homme, c'est elles qui avaient déterminé la direction de sa vie psychologique et morale. Gide a reçu une éducation presque essentiellement féminine; et dans sa biographie, on constate l'absence à peu près complète de personnage masculin de premier plan.

Chez un écrivain qui considère ses romans comme peut-être plus révélateurs de sa vie que ses Mémoires[1] , la femme est éminemment présente, et même quand, par révolte contre elle, il feindra, comme dans les Nourritures Terrestres et dans le Traité du Narcisse, de l'ignorer, elle ne sera jamais bien loin, car se révolter contre elle, c'était encore penser à elle. Et tout comme dans sa vie, la femme joue dans l'oeuvre de Gide un rôle prépondérant: elle a une influence décisive sur le personnage de l'homme.

Cela pourtant ne veut pas dire qu'elle occupe toujours le centre de la scène. Souvent elle n'est pas un personnage actif extérieurement; elle est même introvertie et n'existe que par le héros qui parle d'elle: Emmanuèle est connue uniquement par André Walter, mais cela prouve à quel point celui-ci dépend d'elle et subit son influence; il ne peut parler de lui sans parler d'elle.

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, Gallimard, "Le livre de poche", (Paris, 1954), p. 287.

La présence de la femme dans l'oeuvre de Gide est moins physique que spirituelle. Elle se fait sentir non pas directement, mais par ses effets; la femme gidienne vit par ce qu'elle communique; elle irradie.

C'est toujours par rapport à la femme que le héros gidien se situe; elle détermine, elle définit en quelque sorte sa position. Peut-être ne dirige-t-elle pas l'action, mais souvent elle la déclenche et suscite la rectification de son cours. Elle est le ressort de l'oeuvre. André Walter serait-il devenu fou sans Emmanuèle? Aurait-il même écrit Allain? Michel sans Marcelline aurait-il senti le besoin de se libérer? Sans elle, comment serait-il seulement question de "liberté sans emploi?" Importante par rapport au personnage masculin, la femme gidienne détermine aussi la position de l'écrivain; suivre son évolution, c'est suivre l'évolution de Gide et de sa morale; elle est en quelque sorte son baromètre.

D'ailleurs, la femme gidienne et sa morale sont envahissantes, elles s'insèrent au coeur même de la vie de l'homme; et parfois elles décident de sa personnalité au point de se substituer complètement à lui; elles sont une sorte de "cancer" contre lequel celui-ci se voit obligé, sous peine d'être éliminé, d'engager un combat à mort; elles doivent disparaître s'il veut retrouver son être intégral; c'est elles ou lui.

L'homme gidien donc, dans sa recherche de l'affirmation de soi, s'éloigne instinctivement de la femme; contre celle qui le retient, il se révolte, mais son émancipation part quand même d'elle. Elle est sa plate-forme de lancement. Et une fois lancé à la poursuite de son moi, il ne manque pas de lui marquer sa désapprobation. Pourtant il ne rejette pas entièrement l'univers féminin; ce n'est ni mépris, ni indifférence totale qu'il manifeste envers la femme mais un curieux désir de se faire admirer d'elle et même, si c'est possible, de la convaincre. Il ne lui suffit pas d'aller seul son chemin, il faut qu'il tente encore d'entraîner sa compagne, en lui prouvant qu'elle a tort.

C'est que la révolte du héros gidien reste malgré tout profondément liée à la femme qui l'a provoquée; en fait elle ne prend de signification que par celle-ci: assumer un "nouvel être" serait absurde si le "vieil homme", qui est l'oeuvre de la femme, n'existait pas. La libération de l'homme est inhérente à la contrainte que représente la femme; et c'est si vrai que, quand l'obstacle féminin disparaîtra, l'équilibre du héros sera brisé: "Je souffre de cette liberté sans emploi"[1] dira le Michel de l'Immoraliste. Après avoir tenté d'éliminer la femme, il s'aperçoit qu'il ne peut ni se passer d'elle ni se détacher complètement d'elle. Celui même qui mène le jeu, l'écrivain, quand il voudra, pour l'objectiver et s'en détacher, railler l'angélisme de la femme dans La Porte étroite, ne réussira qu'à créer un nouveau visage sublime de femme.

Modelés sur les "admirables figures de femmes" qui ont peuplé la jeunesse de Gide, les personnages féminins évoluent avec la morale de leur créateur, en se détachant peu à peu de leurs inspiratrices. Mais dans les oeuvres de jeunesse, elles en sont encore bien près. Le Gide "mystique" de cette époque, encore tout imbu de son éducation puritaine, tout imprégné des beaux visages de sa mère et d'Emmanuèle, est peut-être plus biographe que créateur.

L'Angélisme, version idéalisée de la personnalité de ces inspiratrices, la révolte et la libération de l'Angélisme sont les thèmes centraux de la première période de production gidienne (1891-1905). D'André Walter à l'Immoraliste, l'image de l'Ange va peu à peu se détériorant: la sublime Emmanuèle des Cahiers n'est déjà plus qu'une pauvre créature vulnérable dans les Poésies; elle devient la déroutante Ellis dans le Voyage d'Urien; dans la Tentative Amoureuse, le narrateur déçu par ses austères principes ne s'adresse plus à elle que par l'appellation railleuse de "Madame"; avec Paludes, elle dégénère carrément en caricature; dans l'Immoraliste, il ne reste plus d'elle qu'une créature enfin plus humaine, mais toute de souffrance, et qui doit disparaître devant

---

1. Gide, L'Immoraliste, Mercure de France, "Le livre de poche", (Paris, 1902), p. 179.

l'appétit encore incontrôlé de Michel pour les Nourritures Terrestres. D'André Walter à l'Immoraliste, il y a revirement complet; c'est l'Angélisme et sa négation. Et c'est pourquoi dans ce premier cycle, la femme, peut-être plus que l'homme devient l'objet et le sujet des oeuvres. Mais après 1905, cette première révolte est épuisée, une période de la vie de Gide prend fin.

Cette période des premières oeuvres est aussi d'importance capitale pour l'oeuvre, car tous les personnages gidiens, y compris ceux du théâtre, y sont nés et y existent en germe: les Emmanuèle, les Ellis, les Michel, les Prométhée, les Marceline, ne sont que des préfigurations des Alissa, Lafcadio, Laura, Bronja, Edouard, Bernard, etc. La crise de 1895, qui succéda à l'andré-waltérisme, pour ne se terminer qu'avec l'Immoraliste, contient toute la personnalité de Gide en "abyme". "Il a déjà expérimenté en raccourci, toutes les situations dont naîtront ses personnages (...) et porte en lui (...) tous les "bourgeons" qui deviendront peu à peu autant d'êtres différents"[1]. Dès 1905, les jeux sont faits. Et les oeuvres subséquentes ne seront que des développements de ces "bourgeons", des explorations et des exploitations de ces "êtres différents"; elles seront, plutôt que le reflet d'une expérience vécue, le perfectionnement d'un art, l'évolution d'un écrivain. L'Angélisme féminin, cependant, ne disparaîtra pas complètement mais, vaincu et objectivé, il deviendra matière littéraire.

Mais avant d'aborder cette oeuvre, il convient d'étudier le rôle des femmes dans la vie de Gide, celles de qui dépendent en somme la direction de sa morale et de sa psychologie, son attitude future vis-à-vis du sexe faible et la conception qu'il se fait de lui dans son oeuvre. "La jeunesse d'André Gide contient toutes les situations et tous les personnages du drame dont son oeuvre sera le dénouement"[2]. La vie de Gide avec sa mère et sa femme explique celle de ses héroïnes: "Aussi bien toute étude de l'oeuvre ne peut-elle être qu'une étude de l'homme"[3].

---

1. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome I, André Gide avant André Walter, 1869-1890, Gallimard, (Paris, 1956), p. 30.
2. Ibid, p. 30.
3. Claude Martin, André Gide par lui-même, Editions du Seuil: "Ecrivains de toujours", (Paris, 1963), p. 183.

P R E M I E R E P A R T I E

Biographie.

C H A P I T R E I

La mère

La jeunesse d'André Gide a été entourée de femmes; fils unique et enfant malade, il a été couvé, choyé, surprotégé par elles. C'est de leurs mains qu'il a reçu son éducation: non seulement sa mère, ses tantes, Anna Shackleton et Marie Leuenberger l'ont-elles initié à la vie morale et spirituelle, mais son instruction a été complétée par plusieurs professeurs féminins: "Mlle Fleur", "Mlle Lackerbauer", "Mlle de Goecklin". C'est sous l'influence des femmes que s'est formé d'abord son caractère et que s'est ébauchée sa personnalité.

Après sa mère, c'est Anna Shackleton qui a le plus marqué l'enfance de Gide. Il se plaisait à opposer sa tendresse et la grâce de son christianisme à la vertu austère, toute négative, de sa mère. Mais l'adolescent ne lui doit pas que sa piété; Anna est une femme cultivée, et c'est elle plus que madame Gide, qui prend la relève de son père et poursuit son initiation littéraire, par la lecture de contes et de ses traductions de textes allemands et anglais, tel le Reineke Fuchs de Goethe. De plus, Anna permet à "son petit protégé" de l'accompagner dans ses excursions naturalistes et lui transmet sa passion pour la botanique. C'est à elle que l'écrivain doit l'éclosion de cette vocation bien "gidienne" de chercheur, cette curiosité insatiable pour les choses et les êtres qui est sienne.

Entre l'enfant et Anna existaient une affection et une complicité de frères; Anna avait gardé en elle quelque chose de naïf et de spontané qui plaisait à Gide. Dans ses Mémoires, il parle toujours avec tendresse de sa grande amie; et le plus souvent, c'est pour exalter ses vertus de bonté, de douceur et de modestie:

> "Anna Shackleton je revois votre calme visage, votre front pur, votre bouche un peu sévère, vos souriants regards qui versèrent tant de bonté sur mon enfance (...) Raconterai-je un jour votre modeste vie? Je voudrais que, dans mon récit, cette humilité resplendisse."[1]

Et la mort de cette femme aimée et admirée le bouleverse: "Durant des semaines et

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, p. 27.

des mois m'habita l'angoisse de sa solitude" [1].

De ses proches parentes, Gide garde peu de souvenirs attachants; seule la tante Lucile nous laisse l'impression d'une femme sympathique et intelligente: "Ce fut ma tante Lucile qui me l'offrit[2] (...) Elle avait ce bon esprit de s'inquiéter, pour me contenter de mes goûts plus que des siens propres".[3] Quant à la tante Claire, elle personnifie la bourgeoise type, à l'esprit étroit et conventionnel, dont Gide se moquera bien souvent dans son oeuvre. Nous verrons, par ailleurs, quelle terreur inspirait à son neveu la "coupable" Mathilde Rondeaux. Ses trois filles, Emmanuèle surtout, feront l'objet du second chapître de ce mémoire.

Oui, la gent féminine a vraiment dominé l'enfance d'André Gide; et la mère, entre toutes, en est bien le principal personnage, celle dont il dépendait d'autant plus étroitement que la force naturelle de son caractère n'était compensée par aucune autorité masculine. Celui qui aurait dû normalement diriger son fils, qui, en qualité de chef de famille, aurait pu tempérer le caractère dominateur de sa femme, le "père", cet homme est à peu près absent de la jeunesse d'André et son influence sur lui est négligeable. Tout jeune, Gide ne voyait guère son père: "accaparé par la préparation de son cours à la Faculté de droit, mon père ne s'occupait guère de moi"[4]. Ils avaient même si peu de contacts que ce père est resté dans son esprit un personnage un peu mystérieux, associé au "sanctuaire" de sa bibliothèque et aux légendes des Mille et une Nuits qu'il racontait à son fils.

Ces rencontres, rares et précieuses, se passaient le plus souvent dans la joie, sans heurt. Alors que Gide garde des rapports avec sa mère, le souvenir de nombreuses frictions, il conserve à son père une admiration sans failles. Quand l'écrivain parle de ses parents, il semble se plaire à louer les qualités paternelles au détriment des vertus maternelles. A sa mère, Gide attri-

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, p. 231.
2. Il s'agit d'un livre de chimie que Gide avait demandé pour son anniversaire.
3. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 135-136.
4. Ibid, p.13.

bue ce qu'il a le plus contesté, la formation de sa conscience morale, et à son père, l'éveil de ses émotions poétiques, qu'il n'a jamais reniées. "C'est de lui et non de ma mère, que je tiens le goût des Lettres",[1] avoue-t-il au docteur Delay. Ce père, que Gide avait si peu connu, disparaît alors que son fils n'a que onze ans, laissant désormais toute la place à l'envahissant amour maternel, à celle qui dès lors, se consacre tout entière à son fils unique: "Et je me sentis soudain tout enveloppé par cet amour, qui désormais se refermait sur moi".[2]

LA PERSONNALITE DE JULIETTE GIDE

Les gens heureux n'ont pas d'histoire, dit-on. Et l'histoire de la jeunesse d'André Gide est longue et tourmentée; un personnage la domine tout entière, celui de sa mère. Gide fut un enfant tiraillé; ses sentiments filiaux présentent une curieuse dualité d'amour et de haine. Cette dualité fut la tragédie du jeune André et décida, en quelque sorte, de toute sa vie. En maintenant en lui un état permanent d'angoisse, elle l'amenait à s'occuper sans cesse de sa mère soit pour l'aimer, soit pour la détester. C'est pourquoi, dans ses Mémoires, l'écrivain a tant parlé d'elle.

Qui était Juliette Gide? Dans Si le grain ne meurt, son fils a tracé d'elle un portrait moral détaillé. De son physique, nous savons peu de chose; par contre, Gide connaissait bien, pour y avoir achoppé souvent, le caractère de sa mère. Sa personnalité était celle d'une bourgeoise huguenote type personnalité atrophiée, à l'esprit étroit, faite surtout d'inhibitions et de contraintes. Humble et effacée, naturellement portée à se déprécier, Juliette Gide se retirait toujours en arrière au profit de ses amies, estimant que la dernière place, la moins prestigieuse, lui revenait d'office:

> "Non seulement elle se retirait sans cesse et s'effaçait chaque fois qu'il aurait fallu briller; mais encore ne

1. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome I, p. 78.
2. Gide, Si le grain ne meurt, p. 92.

> perdait-elle pas une occasion de pousser en avant Mlle Anna (...) Juliette ne supportait pas d'être la mieux mise".[1]

André voyait rarement sourire sa mère; toujours sérieuse et grave, elle semblait incapable de gaieté franche et spontanée, exclue de toute manifestation de joie:

> "Mon père avait, lui aussi, ce même rire, et parfois Mlle Shackleton et lui entraient dans des accès d'enfantine gaieté auxquels je ne me souviens pas que s'associât jamais ma mère".[2]

Chez elle, le plaisir était toujours entravé, gâché par quelque motif extérieur, de sorte qu'elle ne s'amusait jamais le coeur léger et l'esprit libre:

> "Mon père musait et s'amusait de tout. Ma mère, consciente de l'heure, nous talonnait en vain (...) Mon père et Anna, tout à la beauté de l'heure, flânaient, peu soucieux du retard. Je me souviens qu'ils récitaient des vers; ma mère trouvait que "ce n'était pas le moment".[3]

Cette mère était avant tout ce qu'on appelle une "femme à principes"; ce qui décidait de ses actes, c'étaient des règles préétablies, certaines conventions du code bourgeois et huguenot; elle avait ainsi sur les amitiés de son fils "les idées de certaines familles sur les mariages de convenance"[4]. Ces principes lui servaient de critères pour juger des actions d'autrui et des siennes: "Ma mère guerroyait aussi, au nom des principes d'hygiène, contre les goûts de ma grand-mère".[5] Madame Gide était pour son fils la vivante incarnation de la Raison: "Chaque action de maman était toujours très raisonnée";[6] de celles qui coupent le plaisir d'un enfant en y objectant l'éternel "sois raisonnable": "Vous serez raisonnables, n'est-ce pas? disait ma mère. Ne rentrez pas trop tard"[7].

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, p. 28.
2. Ibid, p. 29.
3. Ibid, pp. 37-38.
4. Ibid, p. 80.
5. Ibid, p. 50.
6. Ibid, p. 104.
7. Ibid, p. 15.

Chez elle, rien de gratuit, tout est étudié, fonctionnel: si elle décide de procurer à son fils un camarade pour les vacances, c'est qu'elle y voit "un double avantage": faire profiter du bon air de la campagne un enfant peu fortuné et arracher André aux "trop contemplatives joies de la pêche".[1]

Les idées de madame Gide sur l'éducation des enfants, lui viennent évidemment de son milieu; pour elle, les "bonnes manières" sont un gage sûr de la qualité et du succès de l'éducation prodiguée par les parents; c'est ainsi que Pierre Louys trouve grâce à ses yeux parce qu'elle le juge " bien élevé". Elle aussi fait de son mieux pour "bien élever" son fils: "ma mère, indéniablement faisait de grands efforts pour s'instruire elle-même et m'instruire".Mais comme toute méthode basée moins sur les besoins particuliers que sur les idées reçues, la sienne est un peu bornée: "le milieu où fréquentait ma mère n'y entendait à peu près rien (...) ses efforts étaient mal dirigés"[2].

A première vue, ce portrait de Juliette Gide n'est pas très flatteur. Pourtant, il serait faux de prendre son comportement pour de la simple mesquinerie. Comme tous les humains, cette femme avait des défauts, mais compensés par les qualités correspondances; et chez elle, ces qualités devenaient même des vertus. Cette huguenote sincère avait l'âme noble et généreuse: elle agissait avec désintéressement, toujours en fonction de ce qu'elle croyait le bien d'autrui. La morale qui la guidait, ne la rendait pas incapable de grandeur, loin de là. Elle avait un sens aigu du devoir, une volonté obstinée tournée vers le bien, vers le meilleur et travaillait sans cesse à s'améliorer:

> "ce que maman reconnaissait pour son devoir, elle l'accomplissait contre vent et marée (...) la personne de bonne volonté qu'elle était (je prends ce mot dans le sens le plus évangélique). Elle allait toujours s'efforçant vers quelque bien, vers quelque mieux, et ne se reposait jamais dans la satisfaction de soi-même"[3].

Ce sentiment du devoir sacré lui faisait accomplir des gestes parfois héroï-

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, pp.172-173.
2. Ibid, p. 161.
3. Ibid, p. 169.

ques: c'est ainsi qu'une épidémie de fièvre à La Roque la voit se dévouer sans compter auprès de "ses fermiers" dont elle se sent responsable.

Ce dévouement s'exerçait d'abord sur son fils; sa sollicitude veillait sans cesse sur lui; elle était "excellente", "parfaite" pour lui, elle "l'aidait de son mieux", lui "faisait réciter les leçons, m'aidait à établir de grands tableaux chronologiques pour élucider cette histoire que je savais si mal".[1] Chez cette femme réfléchie, qui ne prenait jamais de décision à l'aveuglette, la rigidité était tempérée par une grande sagesse. Réglant étroitement la vie de son fils, attentive à ses moindres besoins, elle lui accordait pourtant tout ce que, dans les limites de la décence, elle croyait susceptible de lui être utile: elle le laisse par exemple, se livrer à ses expériences de chimie, et même les encourage, "estimant qu'il valait la peine de les courir (les risques) s'il devait en sortir pour moi quelque profit".[2] Les décisions que Juliette Gide prenait au sujet de l'avenir de son fils et la façon dont elle orientait son éducation, n'étaient pas non plus totalement dépourvues de sagesse, comme le suggère ce passage: "Ma mère(...) prit sur elle de refuser[3], estimant que j'aurais dans la vie mieux à faire qu'à simplement interpréter l'oeuvre d'autrui".[4] Devant le penchant de son fils pour les Lettres, elle lui permet finalement l'accès de la bibliothèque des poètes et quand, après son baccalauréat de philosophie, il manifeste le désir de se consacrer uniquement à la littérature, elle ne s'y oppose pas.

André Gide doit beaucoup à sa mère: le meilleur et le pire, peut-être. Au plus fort de sa révolte, il ira jusqu'à vouloir la désavouer. Pourtant, il ne pourra jamais renier l'héritage maternel, car par bien des aspects de son caractère, dont quelques-uns des plus attachants de sa personnalité, il lui ressemble. Comme elle, il a toujours tendance à se sous-estimer, à manquer de confiance en ses pouvoirs; il ne croit pas aux compliments, une "incurable modestie" le persuade qu'ils sont exagérés, lui "présente aussitôt ses manques". [5]

---

1. Notes inédites pour Si le grain ne meurt, citées par Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome I, p. 403.
2. Gide, Si le grain ne meurt, p. 136.
3. Max de la Nux lui avait offert de faire d'André un pianiste de concert.
4. Gide, Si le grain ne meurt, p. 243.
5. Ibid, p. 258.

Ce sentiment d'infériorité se dissimule, à son instar, sous des airs de défi. C'est que l'éthique puritaine a fortement déteint sur Gide; très tôt, "l'idée de (s)'éduquer, de devenir autre, meilleur, (l)'occupait presque incessamment (...) (son) esprit était constamment tendu vers le mieux".[1] Quant à l'écrivain, il a emprunté à la morale maternelle, pour le plus grand bien de son oeuvre, sa doctrine de discipline personnelle, de contrainte et d'effort:

> "Je m'étais dressé un emploi du temps, à quoi je me soumettais strictement, car je trouvais la plus grande satisfaction dans sa rigueur même, et quelque fierté à ne m'en point départir"[2].

Ce dur entraînement lui a donné à long terme, une opiniâtreté farouche, ce que Michel de L'Immoraliste appellera "une espèce d'entêtement dans le pire". Ainsi s'est façonné, au contact de la morale puritaine, ce "goût très gidien pour la contrainte et pour l'économie en art",[3] ainsi s'est formé le "classique" en Gide. Ce qui était éthique chez sa mère devint esthétique chez lui. Il mit au service de son oeuvre les vertus maternelles.

LE CONFLIT AUTORITE-SOUMISSION

Le trait de caractère le plus frappant chez la mère d'André Gide, celui du moins dont il eut le plus à souffrir, fut sans doute son besoin de diriger, de dominer ceux qu'elle aimait; pour son fils, elle personnifiait l'autorité, d'autant plus que celui qui la représente habituellement, avait abdiqué par sa mort prématurée ses pouvoirs en sa faveur.

Que prétendait donc imposer avec tant d'insistance Juliette Gide à son fils? Son Dieu était la Morale et à ce Dieu elle se soumettait entièrement. Ce qui régissait ses activités, c'étaient les exigences de cette religion, c'est-à-dire une doctrine du "moi haïssable", un strict devoir de "contrarier la nature au prix d'un constant effort"[4]. Son amour pour son fils se traduisait en

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, p. 339.
2. Ibid, pp. 220-221.
3. Claude Martin, André Gide par lui-même, p. 14.
4. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome II, p. 88.

responsabilité morale: le salut de son âme dépendait d'elle, faisait partie de son devoir. Elle lui appliquait donc les mêmes préceptes: tout mouvement d'orgueil, toute forme d'égoïsme étaient réprimés en lui: "elle balayait de son mieux tout ce qui, à mes propres yeux, pouvait souffler mon importance".[1] N'approuvant pas une méthode qui supprimait "la contrainte et l'effort", [2] cette mère soumet son fils à une discipline rigoureuse; nous la voyons contrarier ses exigences d'enfant, briser sa volonté[3], l'obliger, malgré ses protestations, à porter le "carcan" d'une chemise empesée, le forcer à écrire la lettre annuelle à sa grand-mère, lui interdire l'accès de la bibliothèque de son père.

En vertu du précepte de charité, madame Gide se croyait d'ailleurs une "responsabilité morale" non seulement sur son fils mais sur tous ceux à qui elle s'intéressait.[4] Elle prétendait entraîner tout son entourage vers la perfection et ce but la préoccupait sans cesse: "sans cesse elle travaillait à diminuer ses imperfections ou celles qu'elle surprenait en autrui, à corriger elle ou autrui"[5], et ce "continuel travail" la portait à anticiper son oeuvre et à ne voir des êtres que la projection sur eux de son idéal. Son fils, qui tient d'elle "cette manie de toujours vouloir retoucher à ceux que j'aime"[6], sera aussi enclin aux "illusions de puissance."

Le principal souci de Juliette Gide fut donc de veiller à la santé morale de son prochain et surtout de son fils; en le maintenant solidement en tutelle, elle considérait qu'elle le protégeait contre lui-même, puisque l'instinct de l'enfant non formé est foncièrement porté au mal. Elle exigeait de lui une obéissance non seulement inconditionnelle, mais aussi, aveugle et confiante; elle aurait voulu qu'il acceptât ce décret comme normal et bienfaisant:

> "au sujet de l'obéissance, ma mère restant d'avis que l'enfant doit se soumettre sans chercher à comprendre (...) ma mère protestait qu'avant de vivre dans la grâce il était bon d'avoir vécu sous la loi".[7]

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, p. 201.
2. Ibid, p. 162.
3. Par exemple lors de l'incident de la mascarade où contre son gré, elle le costume en pâtissier. Si le grain ne meurt, p. 87.
4. Gide, Si le grain ne meurt, p. 57.
5. Ibid, p. 169.
6. Gide, Journal 1889-1939, Pléiade, (Paris, 1951), p. 651.
7. Gide, Si le grain ne meurt, p. 14.

Le résultat concret, inévitable presque, d'une telle "dictature" ne se fit pas attendre;l'exigence de la part des parents d'une obéissance sans condition provoque invariablement la désobéissance des enfants. C'est ce qui arriva dans le cas de Gide; contre une mère qui avait abusé de ses pouvoirs, il se rebella; il devint peu à peu "trop enclin à regimber contre les admonestations maternelles" et apprit vite à affirmer sa "résistance". La sollicitude de tous les instants, le harcèlement perpétuel dont sa mère l'entourait, lui devinrent bientôt insupportables et lui firent prendre en horreur cet amour maternel envahissant:

> "ce continuel travail auquel elle se livrait (...) sur moi particulièrement; et j'en étais à ce point excédé que je ne sais plus trop si mon exaspération n'avait pas à la fin délabré tout l'amour que j'avais pour elle. Elle avait une façon de m'aimer qui parfois m'eût fait la haïr et me mettait les nerfs à vif"[1].

Au plus fort de sa révolte, Gide écrira à sa mère: "Rien ne m'irrite plus que ton besoin d'intervenir dans les actes d'autrui."[2]

Ainsi a pris naissance le conflit qui fut celui de la jeunesse de l'écrivain: "un effort, timide d'abord, puis de plus en plus impatient, pour secouer le joug de l'autorité maternelle".[3] Les Mémoires de Gide regorgent d'anecdotes où nous le voyons s'opposer à la volonté de sa mère: ainsi, toute lecture qu'elle lui impose, ou lui conseille seulement, lui devient automatiquement antipathique, tel Les Trois Mousquetaires qui "l'assomment"; par ailleurs, il choisit souvent ses lectures par défi contre elle, par exemple, la poésie de Gautier: "maman voulait m'accompagner: nous verrions qui, de nous deux le premier, crierait grâce" [4].

Cet esprit de contradiction, qui était au début une sorte de

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, p. 374.
2. Lettre d'André Gide à sa mère, 15 mars 1895.
3. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome I, p. 89.
4. Gide, Si le grain ne meurt, p. 205.

mécanisme d'auto-défense, l'adolescent vint à le prendre presque à plaisir; il éprouvait une sorte de satisfaction, de joie sourde de sadisme même à contrarier sa mère: "Que cela m'amusera de voir maman au milieu d'eux, comme elle sera gênée, comme elle voudra montrer qu'elle est à son aise".[1] Il s'agissait qu'elle dise non pour qu'il dise oui, qu'elle veuille blanc pour qu'il veuille noir. Le premier voyage de Gide en Bretagne fait l'objet d'une querelle: alors qu'elle lui conseille de visiter la Suisse en compagnie d'une bande d'excursionnistes, il lui déclare "tout net que l'allure de cette association (le) rend fou et que du reste, (il a) pris la Suisse en horreur".[2] Ses crises nerveuses même, mi-réelles, mi-provoquées, ne sont-elles pas aussi une échappatoire, un moyen de se soustraire à la volonté maternelle, une révolte plus ou moins consciente contre sa tyrannie:

> "sa mère(...) n'ose plus contrarier l'ingénieuse petite personne (...) qui réagit à toute tentative de coercition par des agitations pathétiques (...) il découvre (...) le moyen de tourner le conflit autorité-soumission"[3] en sa faveur.

Ainsi les rapports entre la mère et le fils seront caractérisés par un perpétuel conflit d'autorité-insoumission, par le choc de deux volontés; l'un et l'autre, ils seront continuellement sur un pied de guerre:

> " des contestations et des luttes qui formaient, il faut bien le reconnaître, le plus clair de nos rapports (...) aucune paix durable entre nous n'était possible; les concessions réciproques (...) ne pouvaient être que provisoires et partaient d'un malentendu consenti".[4]

Cet état de chose finit donc par si bien s'instaurer dans leur vie commune qu'il devint une "habitude", un aspect prévu et normal. Et quand Gide concevra les rapports mère-fils, il n'envisagera pas d'autre situation que celle-là;

---

1. Lettre d'André Gide à Jeanne Rondeaux, février 1894: à propos d'une visite prévue de madame Gide à Biskra.
2. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 248-249.
3. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome I, p. 285.
4. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 374-375.

pour lui, la mère est celle qui commande et soumet, et le fils, celui qui désobéit et refuse de céder à son emprise:

> "au reste je ne donnais pas précisément tort à ma mère. Elle était dans son rôle, me semblait-il, alors même qu'elle me tourmentait le plus; à vrai dire je ne concevais pas que toute mère,consciente de son devoir ne cherchât point à soumettre son fils, mais comme aussi je trouvais tout naturel que le fils n'acceptât point de se laisser réduire (...) j'en venais à m'étonner lorsque, autour de moi, je rencontrais quelque exemple d'entente parfaite entre parents et enfants" [1].

Pourtant, l'enfant Gide n'était pas incapable d'obéissance:

> "il m'a toujours plu d'obéir, de me plier aux règles, de céder, et, de plus, j'avais une particulière horreur de ce qu'on fait en cachette (...) je n'ai pas souvenir d'une seule (lecture). faite dans le dos de ma mère; je mettais mon honneur à ne pas la tromper"[2].

Il ne faut pas oublier que, si l'attitude de sa mère le portait à se soulever contre elle, l'enseignement moral qu'elle lui avait prodigué, lui avait appris le sens de "l'honneur" et de la probité, non seulement envers autrui, mais bien plus envers lui-même; qu'il restait conscient, malgré tout, de la signification du mot "mère", c'est-à-dire celle à qui on doit obéissance et, faute d'affection spontanée, le respect et la vénération; que l'impression de constante insubordination laissée par la lecture de Si le grain ne meurt vient du fait que Gide y parle surtout de ses désobéissances et passe presque sous silence ses moments de docilité, attentif "à ne me flatter dans ces Mémoires, non plus en surajoutant du plaisant qu'en dissimulant le pénible". [3]

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 374-375.
2. Ibid, pp.202-203.
3. Ibid, p. 35.

Dans ses rapports avec sa mère, Gide ne sera donc ni complètement soumis ni complètement rebelle; il oscillera entre l'obéissance et la révolte: "sous les dehors de la soumission" se cachait chez l'enfant Gide "une agressivité foncière".[1] Et cette agressivité était la cause d'une angoisse profonde parce qu'elle était dirigée contre sa mère, qu'il aimait et détestait à la fois, qu'il ne pouvait ni admirer pleinement ni renier tout à fait: d'une part sa sollicitude l'exaspère au point de détruire son affection filiale: "elle avait une façon de m'aimer qui m'eût fait la hair," et d'autre part, à sa mort, même s'il ne la regrette pas, il ne peut s'empêcher d'admirer sa vertu:"je pleurais, mais d'admiration pour ce coeur qui ne livrait accès jamais à rien de vil".[2]

Gide souhaitait la vigilance de sa mère, gage de sa sécurité, mais en même temps, il rejetait son autorité, qui signifiait pour lui la perte de son indépendance;"s'affranchir, c'était perdre l'amour et la protection maternelle (...) renoncer à sa sexualité ou à son indépendance c'était"[3] renier sa propre personnalité. Gide admirait la vertu maternelle qui l'avait comblé de "soins moraux" mais il pleurait devant sa froideur qui l'avait privé de tendresse. Pour lui, sa mère était à la fois sainte et marâtre. Et, bien qu'il fût attiré vers elle, il éprouvait le besoin de s'en éloigner. Son affection filiale vacillait entre le désir de lui plaire et celui de la contrarier; et l'enfant n'était ni tout à fait heureux dans une attitude, ni tout à fait heureux dans l'autre, car s'il plaisait à sa mère, il se trahissait, et s'il se donnait raison, il la blessait, de sorte qu'il vivait "dans la condition d'ambivalence, aussi incapable de refouler ses instincts que de les accepter, impuissant à choisir entre plaisir et sécurité, entre nature et moralité"[3].

Sous cette double attitude de l'enfant déchiré qu'était Gide, de l'enfant qui, comme le Boris des Faux-Monnayeurs, dit oui et non en même

---

1. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome I, p. 268.
2. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 378-379.
3. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome I, p. 273.

temps, se retrouvent les premières traces de l'être ambivalent que sera l'écrivain: "je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse, doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie", se plaisait-il à dire.

Cet écartèlement s'explique par le fait que Gide a vécu, par rapport à sa mère, "dans une condition anormalement intense et prolongée de dépendance".[1] Il sentait qu'elle lui était nécessaire, pour le guider et protéger sa faiblesse d'enfant, d'autant plus qu'elle l'avait si bien habitué à dépendre d'elle que, seul, il se sentait désarmé devant la vie; mais il savait aussi qu'elle dépassait les bornes, que sa surprotection l'étouffait, et qu'il lui fallait la supprimer s'il voulait s'affirmer comme individu, apprendre à marcher seul.

Gide adolescent s'habitue donc à mener la double vie qui sera désormais la sienne. Et ce qui n'était qu'une insubordination d'enfant qui dit "non" en tapant du pied, devient, à mesure qu'il s'achemine vers l'âge adulte, plus sérieux, car il ne s'agit plus seulement de tenir tête à sa mère; il y va de la revendication même de son autonomie, essentielle pour devenir un homme à part entière, et vivre sa propre vie. L'enfant buté que sa mère contrarie s'est transformé en un homme à la recherche de sa personnalité; et ce qu'il faisait à six ans un peu par malice, sans autre but que de s'opposer à la volonté maternelle, il le fait à vingt ans par conviction profonde de la légitimité de sa contestation, et parce qu'à force de détester l'idéal de sa mère, il est vraiment devenu un autre être, différent d'elle, à qui les anciennes valeurs ne conviennent plus: "nous avons des consciences faites de pâtes si différentes", lui écrit-il le 6 mars 1895. Et il sait que désormais, quoi qu'il en coûte à sa mère, il ne pourra plus revenir en arrière, car "on rompt des liens plus aisément qu'on ne s'échappe à soi-même".[2]

---

1. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome I, p. 272.
2. Gide, Si le grain ne meurt, p. 372.

C'est vers 1890, alors que Gide a atteint sa vingt-et-unième année, que la lutte s'envenime et que devient encore plus pressante la rébellion contre une mère qui n'entend pas lâcher prise et qui prétend encore soumettre son fils devenu adulte. Et cette révolte se poursuivra pendant cinq ans - car André est bien décidé cette fois à ne pas céder - jusqu'à ce que la mère, de guerre lasse, comprenne que son fils est complètement détaché d'elle et qu'elle ne pourra plus désormais, lui imposer sa volonté.

Un voyage en Allemagne en 1892, une vacance à Champel sans la permission maternelle, durant l'été 1894, son projet de mariage avec Emmanuèle, un voyage en Afrique du Nord en 1895 - où la crise atteint son paroxysme - servent de prétextes au déclenchement d'une vive polémique épistolaire entre la mère et le fils. Les réponses de Gide essaient d'utiliser toutes les stratégies possibles pour vaincre ce qu'il appelle les "conseils inutiles", les "sollicitations", les "admonestations maternelles"; le ton de ses lettres, qui va de la supplication à l'insolence, et même à la cruauté, en passant par toute la gamme des subtilités et des ruses, laisse parfois croire qu'elles s'adressent à son pire ennemi plutôt qu'à sa mère. En voici quelques exemples représentatifs: le 27 mai 1892, il lui interdit carrément d'intervenir dans sa carrière d'écrivain: "moi surtout, moi seul, suis père et tuteur de mon oeuvre"; le 1er janvier 1895, c'est un refus catégorique de ses "remontrances": "Les reproches, je les accepte mal; je ne les accepte plus du tout"; la lettre du 10 mars 1895 est d'une parfaite insolence: "Tout ce que tu me dis à propos d'Athman est inouï de ridicule"; celle du 4 juillet 1895 fait preuve d'un cynisme blessant:"Tes deux dépêches m'ont assez irrité par leur complète inutilité (...) tu devrais t'en abstenir, chère maman"; une des plus osées sans doute, est celle du 18 octobre 1894, où cette fois Gide va jusqu'au défi et même au "chantage":... "ne va pas contre les choses. Si tu les déranges - je ne sais ce que je ferai - je crois que je ne pourrais plus te revoir". Pourtant, cette correspondance, où la haine d'un fils semble trouver son comble, est entrecoupée paradoxalement d'élans de tendresse et de regret des coups portés:

> "je veux t'écrire aujourd'hui rien que pour te dire combien je t'aime tendrement"[1] (...) "Je voudrais t'embrasser voilà tout (...) O maman, maman, que cela est effrayant de se sentir tellement aimé";[2]

Si l'on ne tenait compte de l'ambivalence foncière des sentiments filiaux de Gide, cette soudaine affection ne paraîtrait qu'une nouvelle hypocrisie, une cruauté de plus.

Cette véritable crise d'hostilité, malgré sa dureté, ne fut pas vaine, car Gide, en plus d'obtenir sa liberté, allait y gagner la cause qu'il plaidait depuis 1891. En effet, devant cette résistance acharnée, qui ne diminuait pas d'intensité avec le temps, mais paraissait plus obstinée, madame Gide - qui s'était, sous divers prétextes, opposée jusque là à son mariage avec Emmanuèle - prise de panique, acquiesce à leur union, y voyant le seul moyen encore "capable de sauver André en exerçant sur lui une influence morale et chrétienne".[3]

LA REVOLTE CONTRE LA MORALE

Pourtant, l'empire maternel s'étendait plus loin qu'à la personne de Juliette Gide; et Gide le savait bien qui, après s'être émancipé de l'autorité de sa mère, sentait qu'il fallait désormais se débarrasser de ce qu'elle s'était acharnée à lui inculquer, sa morale, le puritanisme. Cette religion, Gide ne la prit pas seulement en aversion parce qu'elle lui venait de sa mère et la lui rappelait, mais parce qu'elle aussi étouffait l'épanouissement de l'être "intégral" en lui, parce qu'elle empêchait la sincérité; c'était une question d'existence: il fallait choisir entre elle ou lui-même.

Gide n'en voulait pas tant à sa rigueur qu'il avait acceptée à jamais: "Je n'acceptais point de vivre sans règles". [4] Ce qu'il contestait,

---

1. Lettre d'André Gide à sa mère, 31 août 1894.
2. Lettre d'André Gide à sa mère, 31 octobre 1894.
3. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome I, pp. 431-432.
4. Gide, Si le grain ne meurt, p. 293.

c'était la "duperie" de cette morale: le fait qu'elle se substituait à l'amour maternel; qu'avec des préceptes fixés d'avance, elle prétendait régler la conduite de tous et chacun, oubliant que chaque homme est un individu, un cas particulier, avec des problèmes différents de ceux de ses voisins:

> "il commençait à m'apparaître que le devoir n'était peut-être pas pour chacun le même et que Dieu pouvait bien avoir lui-même en horreur cette uniformité contre quoi protestait la nature (...) Je me persuadai que (...) chaque élu avait à jouer un rôle sur la terre, le sien précisément, et qui ne ressemblait à nul autre; de sorte que tout effort pour se soumettre à une règle commune devenait à mes yeux trahison; oui, trahison"[1];

mais ce qu'il lui reprochait surtout, c'est qu'en contrariant les instincts et les désirs d'un être créé par Dieu, cette morale allait peut-être jusqu'à fausser la volonté divine:

> "Au nom de quel Dieu, de quel idéal me défendez-vous de vivre selon ma nature? (...) j'en vins alors à douter si Dieu même exigeait de telles contraintes; s'il n'était pas impie de regimber sans cesse et si ce n'était pas contre Lui".[2]

Puisque cette morale faisait fausse route, l'état de contrainte intolérable qu'elle entretenait, devenait inutile et il fallait trouver un moyen de le résorber:

> "J'entrevis enfin que ce dualisme discordant pourrait peut-être se résoudre en une harmonie. Tout aussitôt il m'apparut que cette harmonie devait être mon but souverain et de chercher à l'obtenir la sensible raison de ma vie". [3]

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 280-281.
2. Ibid, p. 293.
3. Ibid, p. 293.

Cela ne signifie pas que Gide allait rejeter complètement la morale, il en était bien incapable; tout ce qu'il identifiait avec sa mère - valeurs morales, bourgeoises, religieuses - le portait à réagir d'une façon ambivalente; s'il combat ces valeurs, c'est qu'il prend conscience davantage de ses profondes attaches. Puisqu'il ne peut pas non plus accepter d'emblée les conséquences de cette éthique, il va seulement la mettre de côté; et le moyen qu'il choisira pour faire cesser le duel qu'elle provoque, pour neutraliser ses effets, sera de l'inclure avec toutes les autres, de l'englober dans un désir d'universalisation amoraliste:

> "je ne pense pas qu'il y ait façon d'envisager la question morale et religieuse, ni de se comporter en face d'elle, qu'à certain moment de ma vie je n'aie connue et faite mienne. Au vrai j'aurais voulu les concilier toutes et les points de vue les plus divers ne parvenant à rien exclure et prêt à confier au Christ la solution entre Dionysos et Apollon".[1]

LA MERE DEVANT LES QUESTIONS SEXUELLES

Dans l'étude de la jeunesse d'André Gide, nous avons jusqu'ici négligé un aspect important de l'enseignement moral de madame Gide: L'accent y fut mis, comme dans toute éducation huguenote, sur la pureté sexuelle".[2] La conception de la sexualité que Juliette Gide inculque à son fils, aura des répercussions d'autant plus profondes sur l'attitude future de celui-ci envers les femmes, qu'elle incarnait pour lui l'autorité et que ses opinions faisaient figure de préceptes irréfutables, de vérité absolue et unique.

Bien entendu, chez cette puritaine, la question sexuelle est un sujet "tabou"; et elle l'évite à moins qu'il ne s'agisse de souligner à son fils l'horreur d'une faute contre la purete, ce fils, plus ou moins innocent

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, p. 372.
2. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome I, p. 88.

et amoral comme tous les enfants, et qui ignore le mal tant qu'on ne le lui a pas fait connaître en l'interdisant: "n'ayant pas bien compris qu'elles (les "mauvaises habitudes") fussent à ce point répréhensibles".[1] Le jeune André apprend donc à ses dépens la laideur du "péché de la chair", de ce qu'on nomme les "mauvaises habitudes" par excès de pudeur; il apprend combien il doit s'en sentir coupable, et que, vu sa gravité, cette faute impardonnable ne mérite rien de moins que la castration:[2]

> "voici les instruments auxquels il nous faudrait recourir, ceux avec lesquels on opère les petits garçons dans ton cas (...) il indiquait, à bout de bras, derrière son fauteuil, une panoplie de fers de lances de touareg".[3]

Par la suite, tout ce qui, de près ou de loin touche aux manifestations charnelles ou sexuelles, sera impitoyablement condamné par la mère, faisant grande impression sur la conscience de son fils.

L'horreur, la terreur qu'inspirent à madame Gide les "créatures de mauvaise vie", son fils en hérite également. Non seulement les fuit-il comme la peste, mais il devient malade à la pensée que son ami Bernard Tissaudier les connaît. Et cette répression sexuelle se poursuit de plus belle: André n'ose lire certains passages osés des poésies de Gautier devant sa mère; lors d'un voyage en Espagne en sa compagnie, il rougit de recevoir quelque attention d'une danseuse; il apprend à regarder avec sévérité sa tante Mathilde Rondeaux, femme "maudite" répudiée par ses trois belles-soeurs. Au cours de sa croissance, la mère de Gide avait si bien multiplié les prohibitions et jeté sur la sexualité "un interdit si catégorique" que son fils anxieux se représenta toutes les tentations de la chair comme venant du démon. Or, à force de condamner la sexualité comme un "monstre", un "dragon", un "démon", le puritain finit par "considérer comme péché mortel aussi bien les

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, p. 65.
2. Il s'agit des paroles d'un médecin chez qui madame Gide avait mené son fils.
3. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 66-67.

satisfactions sexuelles normales que les autres".[1] Ces inhibitions, "tout autre échappement lui étant refusé", jetèrent Gide dans un nouveau dilemme et furent une nouvelle cause d'angoisse, d'écartèlement, la satisfaction de ses désirs n'allant pas sans culpabilité, ni l'abstention sans frustration.

PREMIERE EBAUCHE D'UNE CONCEPTION DE LA FEMME

Comment s'est donc ébauchée, à partir de sa mère et de la morale qu'elle lui avait transmise, l'image de la femme chez Gide? image qui aura des répercussions profondes sur son oeuvre. D'une part, il y avait cette mère vertueuse et austère qui, devant la culpabilité de son fils, présentait un visage irréprochable, sans faille, une femme qui réprimait en elle toute vanité et toute spontanéité comme venant d'un instinct mauvais, une femme pudique et scrupuleuse à l'excès, qui était pour son fils l'incarnation de la Vertu, de celles qu'on respecte mais qu'on ne désire pas, parce que "vouées au devoir austère", elles sont "étrangères aux plaisirs sensibles"[2]:

> "Les désirs, pensai-je, sont le propre de l'homme(...) Telle était mon inconscience, il faut bien que j'avoue cette énormité, et qui ne peut trouver d'explication ou d'excuse que dans l'ignorance où m'avait entretenu la vie, ne m'ayant présenté d'exemples que de ces admirables figures de femme (...) à qui le prêt du moindre trouble de la chair eût fait injure, me semblait-il".[3]

Et chaque fois que Gide rencontrera une femme qui lui rappelle tant soit peu sa mère, ou plutôt cette vision de la femme - ce qui sera le cas pour Emmanuèle, - l'interdiction sera réactivée:

> "Je n'ai jamais éprouvé de désir devant la femme; et la plus grande tristesse de ma vie, c'est que le plus constant amour, le plus prolongé, le plus vif, n'ait pu s'accompagner de rien de ce qui d'ordinaire le précède".[4]

1. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome II, pp. 530-531.
2. Ibid, p. 533.
3. Gide, Et nunc manet in te, dans Journal 1939-1949, Pléiade, (Paris, 1954), p. 1128.
4. Lettre d'André Gide à Paul Claudel, 7 mars 1914.

D'autre part, derrière cette image dominante, il y avait cet autre genre de femmes, celles que la mère vertueuse lui avait appris à haïr et à craindre: cette pécheresse qu'était Mathilde Rondeaux, la honte de sa famille, et ces créatures damnées qu'étaient les prostituées, dont la seule présence était un avilissement, une salissure. Il fallait donc, sous peine d'être "vitriolé", fuir ces femmes. Pourtant, Gide restait curieux d'elles, comme de tout ce que lui défendait ou lui cachait sa mère; l'interdit a toujours gardé pour lui l'attrait du mystère, le goût du fruit défendu. Et dans sa fuite, il hésitait, attiré malgré tout vers elles. Son renoncement était un "pathétique mélange de hideur et de poésie",[1] un "sentiment fait de trouble, d'une sorte d'admiration et d'effroi".[2] Les violentes réactions émotives de l'adolescent devant les filles ne sont que le prolongement de cet étrange "vertige" que l'enfant éprouvait devant "l'éclat de la chair" et les nudités; en voulant bannir la sexualité et celles qui la personnifiaient, la femme vertueuse avait trop accentué l'importance de leur pouvoir maléfique pour que Gide y réagisse avec indifférence, pour qu'il ignore leur existence.

Donc, dans la vie de Gide, il y a essentiellement deux sortes de femmes: l'image positive et l'image négative, celle qu'on vénère et celle qu'on déteste, celle qu'on s'efforce d'imiter et celle qu'on condamne; et tandis qu'en lui existait cet écartèlement entre les unes, qu'on n'accepte pas tout à fait parce que leur perfection décourage, et les autres qu'on ne repousse pas complètement parce que leur diabolisme même attire, Gide sentait que cette dualité était impossible chez la femme, qui ne pouvait être qu'un "sainte", ou un "suppôt du Malin", l'une excluant l'autre. Bref, Gide conçoit la femme essentiellement comme un être dédoublé, mutilé, sans corps ou sans âme.

Cette double vision produira chez l'écrivain une dissociation profonde entre le corps et l'âme, dissociation qui constitue le secret de sa psychologie, la clé et l'explication de sa conception de sa femme, le

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 294-295.
2. Gide, La Porte étroite, Mercure de France, "Le livre de poche", (Paris, 1959), p. 12.

"leitmotiv" de ses oeuvres de jeunesse surtout. Peu après le refus d'Emmanuèle de l'épouser, Gide explique:

> "j'avais pris mon parti de dissocier le plaisir de l'amour; et même, il me paraissait que ce divorce était souhaitable, que le plaisir était ainsi plus pur, l'amour plus parfait, si le coeur et la chair ne s'entr'engageaient point"[1].

Et si la promesse de fidélité faite à Emmanuèle ne lui paraît pas trahie par son aventure avec Mériem, c'est que "nous considérions tous deux [2] alors l'acte charnel cyniquement et qu'aucun sentiment, ici du moins, ne s'y mêlait".[3] Aux yeux de Gide, les deux mondes opposés du coeur et des sens "n'empiètent pas l'un sur l'autre"; et les plaisirs passagers de la chair sont incompatibles avec "l'attachement profond et fidèle à un être unique".[4] Et cela est si vrai, selon la théorie gidienne, que, pour goûter dans toute leur plénitude à ces deux expériences, l'homme doit les vivre individuellement, sinon elles s'empêchent l'une l'autre: "Que l'homme amoureux est donc un personnage misérable! que le plaisir est beau sans l'amour! Sans désir, que l'amour est noble".[5]

Pourtant, l'interdit sexuel reste entier aussi bien qui porte sur les "femmes de mauvaise vie" que sur les "vertueuses", intouchables à priori. Comment alors satisfaire cette moitié de soi-même qui réclame le plaisir? Gide va bien tenter de passer outre la répression et de se "normaliser" auprès des Oulad Naïl, mais sans grand succès. Il suffit d'une visite inattendue de sa mère à Biskra pour qu'il renonce à ses rapports avec Mériem et pour que soient réactivés en lui les interdits qu'elle avait jetés sur le sexe féminin et la culpabilité qu'entraînait la transgression. Devant la femme, Gide n'arrive plus à retrouver son équilibre; il reste paralysé. La femme "vertueuse" l'a trop opprimé et il ne parvient pas à se débarrasser d'un certain sentiment de profa-

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 294-295.
2. Il s'agit de Paul Laurens, compagnon de Gide à Biskra.
3. Gide, Si le grain ne meurt, p. 318.
4. Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide, Gallimard, (Paris, 1956), p.59.
5. Lettre D'André Gide à Jacques Copeau, 1910.

nation et de culpabilité devant la possession physique. Désormais, Gide ne pourra aimer physiquement la femme, parce qu'il identifiera toujours son corps au mal; tout amour physique lui apparaîtra comme une souillure, une saleté; c'est ce qui ressort, par exemple, de son étrange aventure avec une servante d'auberge en Suisse:

> "Je m'amusai inconsidérément à lui chatouiller le col avec ma plume, et me vis fort embarrassé lorsque tout aussitôt elle s'écroula dans mes bras. Avec un grand effort je la trimbalai sur un divan; puis, comme elle se cramponnait à moi et que j'avais culbuté sur son sein entre ses jambes ouvertes, écoeuré je m'écriai soudain: "J'entends des voix" et feignant l'épouvante, je m'échappai de ses bras comme un Joseph et [1] courus me laver les mains".[2]

Malgré leur attrait mystérieux, les "chairs de femmes" seront finalement décevantes pour Gide et il préférera s'en tenir loin: "Mon incuriosité à l'égard de l'autre sexe était totale; tout le mystère féminin, si j'eusse pu le découvrir d'un geste, ce geste je ne l'eusse point fait".[3]

Lorsque Gide va enfin "conquérir l'amour, ce sera loin de la femme qui l'a déçu"[4]: "tout le plaisir que l'on peut goûter sans la femme".[5] A Biskra, un jeune garçon s'offre spontanément à lui. "Il n'a aucune raison d'être timide" ou honteux, puisque l'arrêt n'avait été prononcé que contre la femme et par elle. L'homosexualité lui apparaît donc comme naturelle: après le refus de la Femme - l'austérité de sa mère, et les dérobades de sa fiancée - voici un être dont l'affection "gratuite" et spontanée lui épargne les efforts, les mille stratégies, le "chantage" moral d'une longue conquête:

> "à présent je trouvais enfin ma normale. Plus rien ici de contraint, de précipité, de douteux (...) ma joie fut immense (...) Mon plaisir était sans

1. Ce dernier geste restera symbolique chez Gide.
2. Gide, Si le grain ne meurt, p. 332.
3. Ibid, pp. 200-201.
4. René-Marill Albérès, L'Odyssée d'André Gide, La Nouvelle Edition, (Paris, 1951), p. 66.
5. Extrait du Journal d'Yport, cité par Jean Delay, La Jeunesse D'André Gide, Tome II, p. 230.

> arrière-pensée et ne devait être suivi d'aucun remords".[1]

Et si Gide put se méprendre un moment sur l'échec de sa normalisation, qui n'en fut pas une, c'est que, "dans cette nuit auprès de Mériem, (...) fermant les yeux, j'imaginais serrer dans mes bras Mohammed."[2]

1. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 353-354.
2. Ibid, p. 317.

C H A P I T R E II

Emmanuèle.

En somme l'expérience de Gide avec sa mère, la première femme de sa vie, n'a été ni très heureuse, ni très réussie. Comment sera la vie avec celle qui va la remplacer? Avec Emmanuèle,[1] sa femme, quelles seraient ses chances de bonheur? Emmanuèle était sa cousine; mais tout jeune, c'est avec ses deux soeurs, Suzanne et Louise, qu'André "jouait le plus volontiers", car Emmanuèle, trop sérieuse pour son âge, préférait des joies plus contemplatives. Pourtant, avec l'âge, l'affection d'André se reporte peu à peu vers celle dont la précoce gravité lui inspire une sorte d'admiration, l'attire comme un idéal à atteindre:

> "...je préférais Emmanuèle, et davantage à mesure qu'elle grandissait. Je grandissais aussi; mais ce n'était pas la même chose, j'avais beau, près d'elle me faire grave, je sentais que je restais enfant; je sentais qu'elle avait cessé de l'être. Une sorte de tristesse s'était mêlée à la tendresse de son regard, et qui me retenait d'autant que je la pénétrais moins (...) Je vivais auprès de ma cousine déjà dans une consciente communauté de goûts et de pensées, que de tout mon coeur je travaillais à rendre plus étroite et parfaite".[2]

PORTRAIT D'EMMANUELE

Dès lors, leurs deux vies avancent dans un cheminement parallèle; et l'amour pour Emmanuèle devient la grande préoccupation d'André; et l'oeuvre de l'écrivain, témoignage de cet amour, est jalonnée de portraits de la "bien-

---

1. Par respect pour l'identité des soeurs Rondeaux et pour la volonté de l'écrivain, nous utiliserons les noms fictifs d'Emmanuèle, Suzanne et Louise.
2. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 124-125.

aimée", portraits non pas physiques[1] car Gide ne peut "décrire un visage", "les traits(lui) échappent" et il n'en retient que la tristesse du sourire et l'étrange interrogation du regard;[2] par contre, sur la personnalité morale de sa femme, l'écrivain ne tarit pas. Ses Mémoires, sa correspondance, son Journal, sans compter ses oeuvres fictives, nous parlent inlassablement de la prudence excessive, du calme, de l'extraordinaire docilité de son enfance: "trop tranquille, (...) elle ne se querellait jamais";[3] de la modestie, de l'effacement, de l'insécurité de la jeune femme;"devant la vie, elle avait peur de tout, dès avant d'avoir peur de moi",[4] traits de caractère qu'Emmanuèle semble avoir emprunté à sa tante Juliette. Mais, là s'arrête la ressemblance: Gide, habitué au régime d'austérité maternelle est littéralement fasciné par la sympathie accueillante de cette riche personnalité:

> "Les instants passés auprès d'Emmanuèle sont d'une extraordinaire douceur. Sa tendresse, son charme, sa poésie font autour d'elle une sorte de rayonnement où je me chauffe, où se fond mon humeur chagrine". [5]

Alors qu'il loue avec un respect modéré le dévouement et la générosité de sa mère, il ne tarit pas d'éloges devant l'extraordinaire bonté d'Emmanuèle: "Je suis dans l'admiration, l'adoration, la vénération de Madeleine; sa douceur est incomparable; elle, si faible, trouve le moyen de protéger". [6]

---

1. Pour connaître Emmanuèle physiquement, il faut paradoxalement se référer, non pas aux écrits de son mari, mais à la correspondance d'un ami du couple, Roger Martin du Gard: "C'est une femme d'un peu moins de quarante ans, brune, au teint doré, dont l'expression de visage est très jeune, très riante; les pommettes sont colorées et saillantes, la bouche sourit de gaiété, les yeux bruns sont doux, brillants et ridés de signification. Et pourtant, sous ce masque avenant, expansif, une grande réserve". (Lettre de Roger Martin du Gard à Marcel de Coppet, 4 janvier 1914).
2. Gide, La Porte Etroite, pp. 15-16.
3. Gide, Si le grain ne meurt, p. 94.
4. Gide, Et nunc manet in te, p. 1134.
5. Gide, Journal 1889-1939, p. 220.
6. Lettre d'André Gide à Francis Jammes, août 1897.

C'est que, malgré la communauté d'origine, de milieu et de religion, les différences entre les deux femmes l'emportent sur les ressemblances; la "charité" d'Emmanuèle nous apparaît tout sourire, toute spontanéité, accomplie dans l'enthousiasme plutôt que dictée par le "devoir". Quelle intelligence ouverte à côté de l'esprit étroit et mesquin, quelle souplesse face à la rigidité de Juliette Gide. Dans un suprême hommage à sa femme, Gide résumera ainsi sa personnalité: tout ce qu'elle représentait pour moi de grâce, de douceur, d'intelligence et de bonté".[1]

IDENTIFICATION ENTRE EMMANUELE ET LA MERE D'ANDRE GIDE

Pourtant, Emmanuèle était prédestinée à succéder à sa tante car il s'est fait très tôt dans l'esprit de son cousin une identification plus ou moins consciente entre elle et sa mère; par exemple, dans une lettre datée du 23 mars 1890, nous voyons Gide confondre étrangement les deux destinataires: Je pense être tout excusé de ne pas t'avoir, vous avoir(car cela revient au même) vous avoir écrit". Cette assimilation est si marquée, qu'il la reprend au moins trois fois dans l'oeuvre: par subterfuge, dans les Cahiers d'André Walter, où Emmanuèle est le "portrait" de la soeur aînée déjà morte, Lucie; dans des circonstances analogues de la Porte étroite, où Miss Ashburton fait remarquer à Jérôme: "Ta mère, c'est Alissa qui la rappelle",[2] et enfin, plus significative encore, dans les ultimes confidences d'Ainsi soit-il, quelque douze ans après la mort d'Emmanuèle: "Dans le rêve seulement la figure de ma femme se substitue parfois, subtilement et comme mystiquement, à celle de ma mère, sans que j'en sois très étonné". Et comme les deux personnes sont interchangeables, leur rôle sera le même, "c'est-à-dire un rôle d'inhibition". 3

1.Gide, Et nunc manet in te, dans Journal 1939-1949, p. 1123.

2.Gide, La Porte étroite, p. 39.

3.Gide, Journal 1939-1949, p. 1213.

CONSEQUENCES DE L'IDENTIFICATION:

A. EMMANUELE, SECONDE "FIGURE IDEALE"

Cette substitution, capitale pour l'orientation définitive de l'idéal féminin de Gide, s'était opérée dans son esprit, avec toutes les conséquences qu'elle entraînait. La fixation précoce de l'enfant sur ces "admirables figures de femmes" va inclure naturellement Emmanuèle sosie de celle qui personnifiait pour lui la Femme, la Vertu. Très tôt, comme nous l'avons vu, André avait admiré en sa cousine l'incarnation d'une sorte de perfection morale qu'il s'efforçait d'imiter. La "figure idéale" composée par l'enfant et superposée sur le visage de sa mère va s'arrêter et se confirmer sur celui d'Emmanuèle.

Mais une "figure idéale" qu'on prend pour modèle, qu'est-ce d'autre que l'image de son propre idéal, la projection d'un double imaginaire, d'une "âme-soeur"; n'est-ce-pas l'amour de Narcisse pour Echo? C'est du moins ce qu'indique le comportement amoureux d'André envers Emmanuèle, à travers toute l'oeuvre, tant fictive qu'autobiographique: innombrables lectures communes, activités partagées, prières, contemplations, exaltations mutuelles: "son admiration surexaltait la mienne et l'épousait". [1] Emmanuèle devient l'indispensable miroir qui doit lui renvoyer ses propres sensations, ses propres plaisirs, ses propres pensées pour qu'il les éprouve:

> "L'intérêt extrême que je prenais à tout désormais venait surtout de ceci, que m'accompagnait partout Emmanuèle. Je ne découvrais rien que je ne l'en voulusse aussitôt instruire, et ma joie n'était parfaite que si elle la partageait".[2]

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, p. 217.
2. Ibid, p. 215.

Et Emmanuèle est bien"l'Echo "qu'il lui faut, puisqu'elle lui écrit le ler décembre 1894: "Tu exprimes toutes mes pensées comme par miracle". Pour elle aussi l'aventure amoureuse est une sorte de "réflexion", mais avec cette différence près que sa vision à elle est moins égocentrique; au lieu de voir en André la projection de sa propre image, c'est celle d'André qu'elle reconnaît en elle-même; lui ne voit que ses propres pensées dans celles d'Emmanuèle, tandis qu'elle reconnaît les pensées d'André dans les siennes; lui ne voit que lui-même et elle ne voit que lui:"Ta pensée est si bien confondue avec le sentiment de ma propre existence, que vivre, c'est être avec toi, c'est être nous deux" [1].

Non, André n'aime pas vraiment Emmanuèle, mais "une figure idéale que j'inventais"[2], un autre lui-même dont la réflection le flatte. Comment alors croire à ceci:

> "Lorsque je demandai sa main, je regardais moins à moi qu'à elle; surtout j'étais hypnotisé par cet élargissement sans fin où je souhaitais l'entraîner à ma suite, sans souci qu'il fût plein de périls, car je n'admettais pas qu'il y en eût que ma ferveur ne parvînt à vaincre" 3.

Outrepassant la personne d'Emmanuèle, cette "figure idéale" deviendra matière littéraire; entre les mains de l'écrivain, elle servira de base à sa nouvelle version stylisée, l'Angélisme; et les héroïnes qui l'assumeront, ressembleront aussi peu à la vraie Emmanuèle qu'elle ressemblait elle-même à cette "figure idéale":

> "L'Alissa de mon livre n'était point elle (...) Combien plus simple qu'Alissa, plus normale et plus ordinaire (je veux dire: moins Cornélienne et moins tendue) ne devait-elle pas se

---

1. Lettre de Madeleine à André Gide, 5 juillet 1898.
2. Gide, Et nunc manet in te, dans Journal 1939-1949. pp. 1123-1124.
3. Gide, Si le grain ne meurt, p. 380.

> sentir? (...) je ne pense pas que Dante en ait agi différemment pour Béatrice".[1]

B. AMOUR POUR EMMANUELE IDENTIFIE AVEC L'AMOUR DIVIN

La fixation d'Emmanuèle sur une "figure idéale" de Vertu et de Morale, c'était en quelque sorte une aspiration vers la perfection divine. L'identification que fait Gide d'Emmanuèle avec sa mère aura donc comme seconde conséquence la fusion de son amour pour la jeune fille avec l'amour divin: Emmanuèle était le "mystique orient" de sa vie. Dès l'éveil de l'amour de Gide pour sa cousine, le sentiment religieux s'y mêla:

> "Mon amour enfantin se confondait avec mes premières ferveurs religieuses; ou du moins il entrait dans celle-ci, à cause d'elle, une sorte d'émulation. Il me semblait également en m'approchant de Dieu, m'approcher d'elle".[2]

Leurs rencontres se passaient le plus souvent en prières, en méditations, en élévation mutuelle vers le Beau, le Sublime, le Divin, en lectures communes de l'Evangile: "Le sentiment que j'éprouvais pour Emmanuèle; il n'en différait point".[3] André n'aimait pas Emmanuèle, il l'adorait, comme on adore une créature divine, un reflet de Dieu: "plus je la connais plus il me semble voir en Madeleine un rayonnement de sagesse céleste et infinie".[4] Emmanuèle représentait aux yeux du jeune homme une sorte d'être désincarné, beaucoup plus utopique que réel, plus céleste que terrestre, la personnification même de la Morale et de la Vertu, bref, une créature angélique;"messagère de Dieu" par son nom, elle avait charge de l'y conduire:

> "Je te remercie, Seigneur, de ce que la seule influence de femme sur mon âme ravie et qui

1. Gide, Et nunc manet in te, dans Journal 1939-1949, pp. 1123-1124.
2. Ibid, p. 1126.
3. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 219-220.
4. Lettre d'André Gide à sa mère, 5 avril 1895.

> n'en souhaite plus d'autre, que l'influence d'Emmanuèle ait toujours guidé mon âme vers les vérités les plus hautes".[1]

Ce rôle, Emmanuèle va le jouer toute sa vie; son influence empêchera toujours André de renier tout à fait le Dieu de son enfance. Nous verrons, par ailleurs, que cette fonction plus ou moins réelle attribuée à Emmanuèle, sera transmise par l'écrivain à ses héroïnes.

C. DISSOCIATION DEFINITIVE ENTRE LE CORPS ET L'AME

Emmanuèle, identifiée à sa tante, appartenait donc à cette catégorie de "Femmes Vertueuses", étrangères au désir par définition. Aveuglé par cette "illusion de puissance", l'amour désincarné de Gide pour sa cousine s'orientait vers le mysticisme, confirmant pour de bon la dissociation précoce entre le corps et l'âme:

> "Je les ai tant séparés que je n'en suis plus le maître; ils vont chacun de leur côté, le corps et l'âme; elle rêve de caresses toujours plus chastes, lui s'abandonne à la dérive".[2]

Les oeuvres de jeunesse qui couvrent la période de fréquentations et les premières années de mariage du couple, portent l'empreinte profonde de cette dissociation et constituent une apologie de l'union platonicienne; l'art est le moyen choisi par Gide pour convaincre Emmanuèle de ses idées, celui qui par la suite deviendra son principal porte-parole auprès d'elle; son adhésion ne fera que confirmer ce Narcisse dans ses positions. Ces écrits fictifs sont d'ailleurs appuyés par de nombreux autres textes: dans des conversations avec Pierre de la Nux, en 1911, Gide, "rendit parfaitement clair le caractère sacré qu'avait pour lui le mariage, débarrassé des troubles, des émotions (ou des tragédies)

---

1. Gide, Journal 1889-1939, 4 janvier 1892, p. 29.
2. Gide, Les Cahiers d'André Walter, dans Oeuvres Complètes, N.R.F. (Paris, 1932-1939), Tome I. p. 47.

du désir charnel".[1] A son tour, Martin du Gard reçoit les confidences de son ami, le 19 décembre 1920:

> "Personne ne peut soupçonner ce qu'est l'amour d'un uraniste, dégagé de toutes les contingences sexuelles, quelque chose de si fort, de si préservé, quelque chose d'embaumé contre quoi le temps n'a plus prise";

cela parce que "les rencontres fréquentes, impulsives, brèves et sans suite" exigées par la nature d'un uraniste n'atteignent en rien son coeur, le conservent intégralement à l'être aimé.

Emmanuèle, l'âme-soeur d'André Walter n'est pourtant pas loin de partager cette théorie; dans son journal du 2 avril 1895, elle lui écrit: "Nous vivons si bien ensemble par l'âme, mais si peu par la vie". La description de son amour pour André:

> "Que j'aime André d'amour? Non, en toute sincérité devant moi-même. Amour implique désir, me semble-t-il, quelque chose de brûlant, de passionné qui n'existe pas (ni en lui ni en moi)"[2],

fait écho à ces paroles de Walter: "Je ne te désire pas. Ton corps me gêne et les possessions charnelles m'épouvantent". Un tel amour désincarné se passe facilement de la présence physique:"Décidément, je n'ai pas besoin de ta présence" écrit Emmanuèle à son cousin le 28 septembre 1896; et il lui répond dans ses Mémoires:"à l'imitation du divin, mon amour pour ma cousine s'accomodait-il par trop facilement de l'absence".[3] En offrant à Emmanuèle un amour mystique, Gide considérait qu'elle n'y trouverait qu'un bonheur plus complet, puisqu'en évitant à cette "Figure idéale" la "salissure" de la chair, il ne lui donnait que le meilleur de lui-même, son âme, seule digne d'elle: "Ce

---

1. Extrait d'une conversation avec Pierre de la Nux, publiée par le "Figaro littéraire", 13 décembre 1952, pp. 1 et 4, article intitulé: Le Ménage de Gide.
2. Journal de Madeleine Rondeaux, 25 février 1891.
3. Gide, Si le grain ne meurt, p. 221.

n'est que le meilleur de moi qui communiait avec elle".[1] Emmanuèle le confirme dans une lettre de juin 1918: "Ma part a été très belle. J'ai eu le meilleur de ton âme, la tendresse de ton enfance et de ta jeunesse. Et je sais que, vivante ou morte, j'aurai l'âme de ta vieillesse".

Dans ce mariage platonique resté inconsommé, aucun des deux conjoints n'était d'ailleurs capable d'une union normale: Gide ne pouvait désirer sa cousine sans avoir l'impression de commettre un inceste mère-fils et sans réactiver en lui la culpabilité devant les plaisirs charnels, laissée par la morale maternelle et le sentiment de faire retomber de nouveau le châtiment sur cette "victime innocente" du péché de Mathilde Rondeaux; quant à Emmanuèle, inhibée par la faute maternelle, elle avait une "peur morale du mariage". Gide demeurera donc envers sa femme l'éternel André Walter que "les possessions charnelles épouvantent", aussi étranger à l'agressivité virile qu'à la passivité féminine;[2] malgré la prédiction de son médecin, le mariage n'avait nullement entraîné "une normalisation de ses désirs. Tout au plus obtenait-il de lui la chasteté dans un coûteux effort qui ne servait qu'à l'écarteler davantage. Coeur et sens le tiraient à hue et à dia".[3] Pourtant, Gide incertain de l'acceptation intégrale de cette situation par Emmanuèle, trop délicate, trop introvertie pour se plaindre, a gardé jusqu'à la fin de sa vie, "le remords d'avoir faussé sa destinée, de l'avoir frustrée de ses droits d'épouse et de mère:

> "Et cette déficience de mes désirs, sans doute l'attribua-t-elle modestement à ses insuffisants attraits. Habile et prompte à se déprécier: "Ah si seulement j'étais plus belle et savais mieux le charmer se disait-elle sans doute... Penser cela m'est intolérable; mais comment en eût-il été différemment?"[4]

---

1. Gide, Et nunc manet in te, dans Journal 1939-1949, p. 1126.
2. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome II, pp. 522-523.
3. Gide, Et nunc manet in te, dans Journal 1939-1949, p. 1131.
4. Ibid, p. 1130.

D. OBTENTION DE L'AMOUR GRATUIT D'EMMANUELE

Création d'une Emmanuèle imaginaire, amour à caractère religieux, marqué par la désunion de l'âme et du corps, telles avaient été les conséquences graves pour Gide de l'identification mère-fiancée, sur sa vie conjugale. Cette identification n'était pourtant pas inexplicable. L'enfant Gide avait été frustré de l'affection maternelle; sa culpabilité l'avait empêché de "mériter" l'amour. En Emmanuèle, la femme qui ressemblait le plus à sa mère, Gide trouvait l'occasion de réparer cette frustration; en se faisant aimer d'elle "gratuitement", sans chantage, il reconquérait non seulement sa mère, il gagnait non seulement une fiancée mais il recouvrait sa confiance en soi, la conscience de sa valeur personnelle, sa virilité même.

C'est pourquoi l'événement de la rue Lecat[1], qui lui fournit cette occasion, est si important dans la vie de Gide: cette soudaine prise de conscience du désir d'épouser Emmanuèle lui fait entrevoir la possibilité d'assumer à son égard l'attitude protectrice nécessaire pour compenser l'autorité subie de la part de sa mère: Emmanuèle devient la mère, non plus dominatrice et refusant l'amour mais aimée et consolée par lui.[2] Les termes employés par Gide pour décrire l'"angélique intervention" sont révélateurs à cet égard; dans ses Mémoires, il écrit:

> "Je pense aujourd'hui que rien ne pouvait être plus cruel, pour une enfant qui n'était que pureté, qu'amour et que tendresse que d'avoir à juger sa mère et à réprouver sa conduite(...) je sentais que, dans ce petit être que déjà je chérissais, habitait une grande, une intolérable détresse, un chagrin tel que je n'aurais pas trop de tout mon amour, toute ma vie pour l'en guérir";[3]

---

1. La découverte par Gide du "mystique orient" de sa vie, à la suite d'une visite à l'improviste chez son oncle Emile Rondeaux, où il apprit à la fois les infidélités conjugales de sa tante Mathilde et la cause de la tristesse d'Emmanuèle.

2. René-Marill Albérès, L'Odyssée d'André Gide, p. 57.

3. Gide, Si le grain ne meurt, p. 127-128.

la narration de la Porte étroite, est à peine modifiée:

> "Je sentais intensément que cette détresse était beaucoup trop forte pour cette petite âme palpitante, pour ce frêle corps tout secoué de sanglots (...) je m'offrais, ne concevant plus d'autre but à ma vie que d'abriter cette enfant contre la peur, contre le mal, contre la vie."[1]

Ces paroles sont bien celles du "fort" qui protège la faiblesse, de la virilité masculine prise de pitié et d'amour devant la fragilité féminine - "l'enfant", le "petit être", la "petite âme palpitante", le "frêle corps". -

Gide tenait enfin le "mystique orient" de sa vie, la clé de son bonheur et de son salut et il n'avait pas l'intention de le laisser échapper. Sa mère s'opposait à son projet de mariage et Emmanuèle elle-même se dérobait; mais il était si convaincu de sa mission providentielle auprès d'elle qu'il "ferait triompher la volonté masculine en... patientant".[2]

> Pour moi j'avais la certitude que ce mariage se ferait, et ma patience dans l'attente était faite d'une confiance absolue. Mon amour pour celle que j'avais décidé d'épouser me persuadait de ceci: qu'elle avait besoin de moi, si moi je n'avais pas besoin d'elle, de moi spécialement, pour être heureuse. Aussi bien n'était-ce pas de moi qu'elle attendait tout son bonheur? (...) J'attendrais; mon obstination, mon assurance sauraient triompher de tout ce qui se dressait sur ma route, sur notre route" [3].

C'est pourquoi l'histoire de ses rapports (1890-1895) prend l'allure d'une véritable conquête; et la violente polémique épistolaire contre sa mère chemine parallèlement avec sa correspondance amoureuse, long plaidoyer destiné

---

1. Gide, La Porte étroite, pp. 19-20.
2. René-Marill Albérès, L'Odyssée d'André Gide, p. 58.
3. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 335-336.

à convaincre Emmanuèle de l'épouser; comme envers sa mère, André y combat désespérément les arguments, l'indifférence de sa "fiancée":

> "ce peu d'affection que tu me gardes encore,
> et dont j'ai besoin, m'entends-tu"; "tu
> sais bien que le monde sans toi m'est vide";[1]

devant ses réticences, il se dit prêt à accepter toutes ses conditions, toutes les concessions nécessaires:

> "Disons-nous frères, Madeleine, si cela peut
> te consoler...Il est possible, après tout,
> que je me fasse illusion".[2]

André Walter est la "longue déclaration", la "profession d'amour", d'un chevalier à sa dame:

> "...je la rêvais si noble, si pathétique, si péremptoire, qu'à la suite de sa publication
> nos parents ne pussent plus s'opposer à notre
> mariage, ni Emmanuèle me refuser sa main"[3].

Mais Gide, déjà trop "enclin aux illusions de puissance" sur Emmanuèle, péchait par excès de confiance. Emmanuèle n'avait jamais témoigné envers son cousin d'une affection autre que fraternelle; et bien d'autres raisons, tout aussi valables, motivaient son refus longuement médité: sa "terreur morale" du mariage et sa peur du scandale, par suite de l'exemple maternel; sa crainte devant les agissements "mystérieux" et surtout l'égoïsme de son troublant cousin; sa clairvoyance, qui lui faisait entrevoir la différence de leurs idéals: "sa vie est absolument séparée de la mienne"[4], et son intuition d'un malheur réciproque: "une folie qui assurerait notre malheur à tous deux". [5] Mais André Gide était ainsi fait qu'il n'acceptait pas un "non",

1. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 335-336.
2. Lettres d'André Gide à Madeleine Rondeaux, octobre 1892.
3. Gide, Si le grain ne meurt, p. 248.
4. Lettre de Madeleine Rondeaux à André Gide, octobre 1890.
5. Journal de Madeleine Rondeaux, 12 juin 1891.

et que, "dès qu'il sentait quelqu'un ou quelque chose lui échapper, il s'obstinait de plus belle".[1] Certes, il était déçu mais il ne renonçait pas: "Je protestai que je ne considérais pas son refus comme définitif, que j'acceptais d'attendre, que rien ne me ferait renoncer".[2] Il change simplement de tactique: pour un temps, il cesse de lui écrire et se consacre de plus près à ses amis et à la littérature où la décision négative d'Emmanuèle l'oblige à reviser ses positions: puisque l'andréwaltérisme a failli, il faut l'éliminer; Walter sans Emmanuèle n'a plus de raison d'être puisqu'il n'existait qu'en fonction d'elle: le 27 mai 1892, Gide écrit à sa mère:

> "Après avoir fait André Walter, j'ai senti qu'il fallait me sortir tout-à-fait de cette atmosphère de larmes, de mélancolies religieuses et de ressassements solitaires où j'avais vécu vingt ans."

Pourtant, Gide n'a rien oublié de son "mystique orient". "J'aime l'une plus que jamais - sans un espoir - sans une envie - (...) mais on ne peut pas oublier", écrit-il à son cousin Albert Démarest, en novembre 1893. Et sous une feinte indifférence, sous un dépit amoureux ("vous êtes contentes que je sois loin de Paris - j'en suis ravi de mon côté - et je ne me crois pas près d'y rentrer"[3]) se cache une constante préoccupation d'elle; ses lettres à sa mère ne sont souvent que des subterfuges pour s'entretenir d'elle; "penser à Madeleine m'est aussi inévitable qu'insupportable".[4] L'absente restait présente dans l'esprit de celui qui, depuis l'âge de douze ans, en avait fait l'orient de sa vie; cette "figure idéale" s'était cristallisée à jamais dans son esprit, empêchant toute fixation sur une autre image de femme:

> "Pour moi, je n'ai comme jamais qu'Emmanuèle; mais mon coeur, mon esprit et mon âme, elle les a pour jamais parfumés".[5]

---

1. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome II, p. 349.
2. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 262-263.
3. Lettre d'André Gide à Jeanne Rondeaux, Biskra, 1893.
4. Lettre d'André Gide à sa mère, 25 mars 1892.
5. Lettre d'André Gide à Paul Valéry, 9 juillet 1891.

Ainsi donc, dans les moments les plus désespérés, Gide restait relié par un fil mystérieux à son amour passé, tel Thésée au labyrinthe.

CONSEQUENCE DE LA MORT DE LA MERE

1895; après sept ans d'obstination, la mère d'André consent enfin à son mariage avec Emmanuèle; et celle-ci, sentant les interdictions levées, accepte d'épouser son cousin. Mais dans la même année, un autre événement plus décisif encore, va précipiter le mariage d'André avec Emmanuèle: un moment découragé par l'attitude de sa cousine, celui-ci avait songé sérieusement à abandonner ce projet; mais la mort de sa mère, le 31 mai 1895, va effacer les derniers doutes, et produire une curieuse réaction de catalyseur sur sa décision d'épouser Emmanuèle.

Gide, nous l'avons vu, avait vécu par rapport à sa mère dans un état extrême de dépendance, et cette contrainte, inhérente à sa tentative d'affranchissement, lui était indispensable pour connaître la pleine valeur du mot "liberté" et pouvoir se sentir libre lui-même; quand il avait cru, après vingt ans, s'émanciper de l'autorité maternelle, c'avait été pour retomber sous une nouvelle emprise, celle d'Emmanuèle:

> "persuadé que si elle refuse de venir,[1] quelque raison supérieure la guide, à laquelle je veux me soumettre pleinement, reconnaissant son autorité et décidé à n'aller jamais contre".

C'est ce besoin presque fondamental de vivre sous l'empire de la Femme vénérée, qui se fait soudain sentir avec acuité au moment où elle vient à lui manquer;

---

1. Gide fait allusion à l'invitation qu'il avait faite à Emmanuèle de le rejoindre à Biskra en compagnie de Mme Gide: lettre à sa mère 19 janvier 1895.

Gide, venant à perdre celle qui incarnait pour lui l'autorité, principe même de son ambivalance et de son équilibre, se sent complètement désemparé; avec elle, ce sont tous les obstacles que combattait sa révolte et sur lesquels s'appuyait son être "immoraliste", qui sont levés à la fois, qui disparaissent d'un seul coup; et dans ce néant où l'homme ne trouve plus de prise, un vertige panique le saisit qui le fait se "raccrocher" au seul être capable de jouer dans sa vie le rôle indispensable laissé vacant par sa mère:

> "lorsqu'enfin son coeur cessa de battre, je sentis s'abîmer tout mon être dans un gouffre d'amour, de détresse et de liberté (...) Cette liberté même après laquelle, du vivant de ma mère, je bramais, m'étourdissait comme le vent du large, me suffoquait, peut-être bien me faisait peur (...) Il ne me restait à quoi me raccrocher, que mon amour pour ma cousine; ma volonté de l'épouser, seule orientait encore ma vie".[1]

Parce que Gide craignait d'affronter seul la liberté, parce que son nouvel abîme immoraliste lui faisait un peu peur, il sentait le besoin d'un "frein" qui tout en lui permettant d'assumer son nouvel être, le retiendrait dans l'assouvissement de ses passions, l'empêcherait d'aller au bout de ses désirs et de se dévoyer complètement; l'"enfer" immoraliste pour être acceptable, devait être tempéré, racheté par la vertu d'Emmanuèle: en Emmanuèle, n'était-ce pas la vertu même que j'aimais? C'était le ciel que mon insatiable enfer épousait". [2] Emmanuèle devenait l'adversaire indispensable à son combat, son point de résistance; mais elle était aussi le contrepoids du "nouvel homme", i.e. cet idéal de Vertu et de devoir moral de son enfance auquel il ne savait ni ne voulait renoncer, car il était aussi essentiel que ce dernier à son équilibre:

> "les deux tendances de Gide ne prennent

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, pp. 379-380.
2. Ibid, p. 381.

> signification que l'une par l'autre. La femme de Gide avait remplacé sa mère comme pôle de discipline et de vertu spirituelle vers lequel il lui fallait toujours retourner et sans lequel son autre pôle, de joie, de libération et de perversion, aurait perdu toute signification." [1]

Et l'ambivalence gidienne, faite de la contrainte apportée par la femme et de la quête de la liberté par opposition à cette contrainte, constitue le motif de la démarche de Gide, le moteur de sa vie et le "leitmotiv" de mon oeuvre:

> "Je cachais au fond de mon coeur le secret de ma destinée. Eût-elle été moins contredite et traversée, je n'écrirais pas ces Mémoires". [2]

LA DESILLUSION

Le 8 octobre 1895 marque donc la fin victorieuse d'une longue conquête amoureuse que Gide résume dans une lettre à Paul Valéry:

> "Même aux heures où je vivais loin de Madeleine encore ne pensais-je qu'à elle avec une fixité fatigante. Voilà bientôt sept ans que j'attendais de telles heures; l'inquiétude, pour être heureuse enfin n'en était pas moins abusante; mais ce sont tourments de passage".[3]

En effet, Gide, tout au bonheur de l'instant, en oubliait ses doutes sur ses aptitudes physiques au mariage; aveuglé par une nouvelle illusion, il se leurrait sur les possibilités de réussite d'une union normale:

> "cet enfer je l'omettais à l'instant même: les

1. George Painter, André Gide, Mercure de France, (Paris, 1968) p. 52.
2. Gide, Si le grain ne meurt, p. 128.
3. Lettre d'André Gide à Paul Valéry, mai 1895.

> larmes de mon deuil en avaient éteint tous les feux; j'étais comme ébloui d'azur, et ce que je ne consentais plus à voir avait cessé pour moi d'exister. Je crus que tout entier je pouvais me donner à elle, et le fis sans réserve de rien".[1]

Pourtant, les "illusions" de Gide n'allaient pas tarder à se briser. Emmanuèle, clairvoyante et plus réaliste que son cousin, avait pressenti très tôt la différence de leurs idéals; inquiète devant ses agissements troublants, elle lui avait fait connaître à deux reprises sa conception du bonheur:

> "Tu me dis que je ne connais pas le bonheur - que j'en ai peur: peut-être devines-tu juste (...) Ce qu'on appelle le bonheur m'effraie peut-être en effet, par ce qu'il entend d'actif, de vivant et d'inconnu".[2]"le bonheur? Jusqu'ici je l'ai connu très pur, doux, intime, par les affections de l'âme, les émotions intellectuelles, la contemplation. Le tien, ton bonheur actif qui me séduit théoriquement, me paraît un bonheur cyclone, qui en pratique m'effraie plutôt." [3]

Mais André ne savait rien voir. Et pourtant, dès 1890, il avait décrit son propre bonheur en ces termes:

> "Ce sentiment surtout m'est doux, de savoir mon bonheur indépendant des circonstances, émanant de moi - de sentir que je le dois à moi seul et que je serais heureux n'importe où". [4]

La joie en lui, l'emportant toujours,[5] disait-il, l'état de bonheur, qui était "naturellement" le sien,[6] Gide le concevait comme une sorte d'"élargissement sans fin". A cet homme qui voyait sa femme comme un ange de souffrance, le

1. Gide, Si le grain ne meurt, p. 381.
2. Lettre de Madeleine Rondeaux à André Gide, octobre 1892.
3. Lettre de Madeleine Rondeaux à André Gide, 2 juillet 1895.
4. Lettre de Gide à Pierre Louys, 1890.
5. Gide, Si le grain ne meurt, p. 212.
6. Extrait d'un récit à Mme Théo van Rysselberghe, 17 janvier 1919, cité par Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide, p. 195.

dolorisme n'allait pas du tout.

Dès le voyage de noces cependant, Gide commence à entrevoir la réalité. Lui qui avait rêvé d'entraîner Emmanuèle dans la plénitude de la vie, s'aperçoit que, par fragilité et par crainte, elle atteint vite sa mesure de nouveauté et d'émotion:

> "Je sentais en moi tant de joie, un flot si jaillissant (...) Hélas cette surabondance que je prétendais partager avec elle, ne devait parvenir qu'à l'inquiéter (...) Elle semblait me dire alors: "Mais il ne m'en faut pas tant, pour mon bonheur".[1]

Devant la faiblesse, le manque d'appétit, les insomnies, les fatigues, les craintes, la nostalgie du chez soi, le "tranquille bonheur" d'Emmanuèle, Gide ouvre enfin les yeux et commence à ressentir l'écart entre lui et sa femme: tout maintenant l'agace, une "sourde irritation" grandit en lui, irritation qu'il chargera Michel de l'Immoraliste d'exprimer pleinement. Certes, cette exaspération n'allait pas sans apitoiement sur la souffrance d'Emmanuèle, car il restait malgré tout attaché à elle par des liens indissolubles; mais il ne pouvait pas non plus, renoncer à son "nouvel être" sans se renier lui-même, et il n'était pas homme à s'interdire l'ivresse des "élargissements sans fin":

> "Le drame, pour chacun de nous deux, commença du jour où je dus comprendre (et où elle comprit également) que je ne me pourrais accomplir qu'en m'écartant d'elle. Elle ne fit du reste rien pour me tirer en arrière ou me retenir; seulement elle se refusait à m'accompagner sur ma route impie, ou que du moins elle jugeait telle". 2

---

1. Gide, Et nunc manet in te, dans Journal 1939-1949, pp. 1127-1128.
2. Gide, Journal 1939-1949, p.273, 25 juin 1944.

Oui, Emmanuèle, qui possédait un sixième sens de perception des êtres et surtout de son cousin:"Par une sorte de divination providentielle, j'ai toujours senti le vrai toi",[1] avait bien compris les besoins de son mari:

> "J'ai toujours compris aussi tes besoins de déplacements et de liberté. Que de fois (...) j'ai eu sur les lèvres de te dire: "Mais pars, va, tu es libre, il n'y a point de porte à la cage où tu n'es pas retenu".[2]

Seulement cette prison qui n'existait pas, Gide voulait y croire, il avait besoin d'y croire, parce qu'elle était sa raison de vivre au même titre que son immoralisme, parce que cette prison, c'était elle, Emmanuèle:

> "Le vrai, c'est que je ne puis prendre mon parti de m'écarter d'Emmanuèle; ni dissocier mon cerveau de mon coeur (...) C'est le secret de toutes mes indécisions; ce sont mes réticences mêmes qui sont les plus passionnées. Mais non, il n'y a rien à faire, rien à tenter; "nul ne peut servir deux maîtres" (...) c'est parce qu'il m'éloigne d'elle que m'est si douloureux chaque pas en avant". [3]

Ce n'est donc ni en célibataire, ni en homme marié que Gide prétend vivre, mais en "écartelé":

> "cette attitude implacable (...) elle s'y efforçait dans l'espoir d'une conversion (...) Mais je ne puis pas, non je ne puis pas. Et pourtant il m'est impossible de me passer de son amour, et encore moins de son estime".[4]

---

1. Lettre de Madeleine Rondeaux à André Gide, 17 septembre 1895.
2. Ibid, juin 1918
3. Gide, Journal 1889-1939, p. 1156, 6 janvier 1933.
4. Extrait d'un récit à Mme Théo, janvier 1919.

Gide ne pouvant résilier ni une position ni une autre, éprouve le besoin de se détacher d'Emmanuèle et de marcher seul mais il faut que ce Narcisse ne la sente pas trop loin derrière lui, pour que sa joie soit complète:

> "Celui-là peut aller loin, dont le coeur est libre; je n'ai jamais pu m'empêcher de tenir compte de tout ce qui m'empêchait d'avancer, ne prenant jamais mon parti d'aller seul, et beaucoup plus soucieux d'entraîner autrui que de m'aventurer moi-même". [1]

Gide a regretté plus tard que l'influence d'Emmanuèle ait retenu sa pensée, tout en reconnaissant que l'ambiguité qui en résultait, était sa force et le secret de son art:

> "Il est certain que mon amour pour Emmanuèle a beaucoup retenu ma pensée; mais la forçant de considérer sans cesse ce qu'elle laissait en arrière et qu'elle eût voulu qui la suivît, je crois que cette pensée a gagné en profondeur et en largeur ce qu'elle perdait en pointe et en élan. Enfin, je ne suis même pas assuré que des ouvrages comme Corydon, ou la deuxième partie de Si le grain ne meurt..., j'eusse senti suffisant besoin de les écrire, sinon poussé par une si gênante contrariété. Il n'est guère de jour où je ne senti la gêne de mon amour, de sa pensée".[2]

DOUBLE VIE

Dans cette ambivalence, Gide avait trouvé sa normale; voulant garder, et le parfait contrôle de sa moitié immoraliste et l'amour d'Emmanuèle, il partageait sa vie en deux parts: l'une pour la vie au foyer, à Cuverville,

---

1. Gide, Journal 1889-1939, p. 979, 31 mars 1930.
2. Gide, Journal 1889-1939, 29 juin 1930. pp. 992-993.

et l'autre sur les routes en compagnie de quelque ami. Non pas qu'il ait eu l'intention d'abandonner sa femme, envers qui son affection, malgré les fugues, restait intacte. Seulement, cette affection portait "la marque de la mutilation, de la censure que l'idéalisme moral féminin lui avait imposée" [1]. Gide ne voulait ni ne pouvait faire participer sa femme à cette part de sa vie, de laquelle elle était exclue totalement à la fois parce qu'il la sentait étrangère, par définition, à cet univers, et parce qu'il se protégeait inconsciemment contre l'invasion de la Femme:

> "La complète franchise avec toi, comment eût-elle été possible, du moment qu'elle impliquait d'aveu de ce que je savais que tu considérais comme abominable, et moi pas? du moment que tu tenais pour abominable une part de moi que je ne pouvais ni ne voulais aliéner". 2

Tout ce qui regardait sa vie "privée", Gide le dissimulait, camouflant avec soin les passages suspects de son Journal; depuis l'été 1893, à Biskra, toutes ses "aventures", n'était-ce que par décence envers elle, étaient tenues secrètes. Gide se persuadait, pour son plus grand confort, que sa femme ignorait les "dessous troubles de sa vie", qu'elle s'en éloignait instinctivement.

Mais Emmanuèle, à qui rien n'échappait, souffrait de ces dissimulations: "Pourquoi craindre de me dire tes pensées telles qu'elles te viennent? Ne suis-je pas ton amie?" [3] Jusqu'alors, elle avait pressenti l'existence d'un "mystère" chez son "troublant" cousin; mais son mariage allait changer ses soupçons en certitudes; l'incident du voyage en train au printemps de 1896, la lecture de Ménalque, les rencontres avec Wilde, la visite de jeunes modèles dans leur chambre à Rome, sous prétexte de photos à prendre, etc., la somme de ces événements constituait une preuve de l'homosexualité de son mari.

---

1. René-Marill Albérès, L'Odyssée d'André Gide, pp. 68-69.
2. Gide, Journal 1889-1939, 22 août 1930, p. 1009.
3. Lettre de Madeleine Rondeaux à André Gide, juillet 1895.

Et devant cette évidence, il serait bien naïf de croire que cette femme intelligente, soit restée aveugle,

> "car elle avait à l'égard de tout ce qui n'est pas de parfait aloi, une perspicacité singulière. Par une sorte d'intuition subtile, une inflexion de voix, l'ébauche d'un geste, un rien l'avertissait".[1]

La vérité, elle l'avait sans doute devinée, mais "sa pudeur extrême et sa réserve naturelle", sa modestie aussi préféraient se taire et souffrir en silence. Et tout porte à croire que, dans ce malentendu conjugal, ce soit une fois de plus Gide qui se soit leurré.

Ainsi, il se croyait toujours obligé de légitimer aux yeux d'Emmanuèle, son besoin de déplacement; il ne devinait pas qu'elle l'avait compris;[2] il ne lui suffisait pas de savoir qu'elle acceptait, par respect et amour pour lui, ses départs, il fallait en plus qu'elle l'approuvât:

> "je me persuadai et persuadai à Emmanuèle que seule la diversion d'un voyage pouvait me sauver de moi-même. A vrai dire, je ne persuadai pas Emmanuèle(...) Je me tuais en explications pour légitimer ma conduite; partir ne me suffisait pas; il me fallait en plus qu'Emmanuèle approuvât mon départ".[3]

Le moment de la séparation était toujours un déchirement entre la joie des plaisirs à venir:

> "Même à l'instant de la quitter, tu n'as pu lui cacher ta joie. Pourquoi t'es-tu presque irrité qu'elle n'ait pu te cacher ses larmes?"[4]

---

1. Gide, Et nunc manet in te, dans Journal 1939-1949, p. 1127.
2. Voir p. 48 -citation 2 - Lettre de Madeleine à André Gide, juin 1918.
3. Gide, Journal 1889-1939, novembre 1904. p. 145.
4. Ibid, p. 135, août, 4 heures du matin.

et la tristesse de la quitter:

> "Emmanuèle ne peut savoir combien mon coeur se déchire à la pensée de la quitter et pour trouver loin d'elle du bonheur". 1

Pour Emmanuèle, c'est l'angoisse de la séparation de l'être aimé, la solitude:

> "O cher, c'est terrible cette solitude - plus que je ne le pensais. (...) Ce serait terrible d'être sans toi (...) mon cher, mon unique amour, reviens, reviens"; 2

mais c'est aussi le désir de ne pas se montrer trop possessive, de respecter la volonté d'André:

> "Si je te dis cela, c'est parce que je te dis tout, mon André - ce n'est pas que j'aie la lâcheté de regretter, de me plaindre. J'ai dit et je dirai toujours que tu as bien fait d'aller à El-Oued";[3]

c'est enfin l'espoir un peu inquiet de l'attente: "Je ne sais pas si je pourrai être heureuse de te revoir. Je suis malade de t'attendre, d'avoir soif de toi."[4]

RAISON DE CETTE DOUBLE VIE

Gide revenant toujours à Emmanuèle, s'éloignait sans cesse d'elle et lui échappait par toute une moitié de sa personnalité, à laquelle elle n'avait aucune part. Mais fallait-il l'en blâmer, lui, uniquement?

---

1. Gide, Journal 1889-1939, p. 650, 8 mars 1918.
2. Lettres de Madeleine à André Gide, 18 et 20 décembre 1900.

Et n'était-elle pas aussi un peu responsable de cette union mutilée? Rappelons-nous que Gide, sous l'empire de la morale et de l'autorité maternelles avait été frustré d'affection et d'un épanouissement viril normal; que, voulant remédier à cette situation grave pour son équilibre d'adulte, il avait tenté de se faire aimer "gratuitement" par Emmanuèle; que cette conquête se soldait par un demi-échec car la "fiancée" s'était dérobée pendant sept ans, forçant son cousin à mille stratégies destinées à lui plaire, à "mériter son amour"; et que malgré le consentement final d'Emmanuèle, c'était en définitive la morale féminine du "mérite" qui avait triomphé. L'attitude dominatrice de la mère avait placé Gide, dès l'enfance, dans une situation d'infériorité à l'égard de la femme, situation aggravée par le refus d'Emmanuèle, qui dominait sa volonté.

Gide souffrait profondément de cette attitude féminine, qui, sous prétexte de lui accorder quelque affection, tenait constamment une "épée-de-Damoclès", morale suspendue au-dessus de sa tête; à cause de cela, il ne parvenait pas à devenir un homme et à s'affirmer; la Femme, irréprochable devant lui, l'obligeait à sacrifier toute une partie de lui-même et à "admirer une pureté qu'il ne pouvait"admirer sans regrets"[1] . Ne pouvant se renier, Gide se voyait repoussé par la Femme; c'était l'échec d'un homme devant la féminité.

LA FEMME: UN ETRE QUI ECHAPPE

Dès son enfance donc, la Femme est pour Gide un être déroutant: au lieu d'une mère, il trouve un professeur de morale; la même expérience se répète avec sa fiancée, qui se dérobe sans cesse à sa cour, tout en ne manquant pas de lui servir sa petite leçon morale:

---

1. René-Marill Albérès, L'Odyssée d'André Gide, p. 12.

> "Je te quitte en te souhaitant (...) un bon été - sans spleen surtout, sans défaillances méprisables et plus volontaires qu'on ne le croit peut-être (...) Ne cherche pas si tu dois - peux ou veux me répondre - Ma lettre ne le demande pas - J'aime mieux croire qu'elle ne t'est parvenue".[1]

A partir de 1892, et à la suite du double échec devant sa mère et sa fiancée, l'image de la femme chez Gide est définitivement fixée; elle devient "celle-qui-échappe", cet "ange" qui frustre l'homme de sa présence et fuit vers les hauteurs en lui léguant sa morale comme substitut:

> "Dieu sait que je ne m'efforçais vers plus de vertu que pour elle. Tout sentier, pourvu qu'il montât, me mènerait où la rejoindre (...) Hélas je ne soupçonnais pas la subtilité de sa feinte, et j'imaginais mal que ce fût par une cîme qu'elle pourrait de nouveau m'échapper".[2]

Et Gide reste angoissé par la poursuite de cette femme qui s'enfuit, de <u>sa</u> femme qu'il n'arrive pas à rejoindre; et une fois qu'il l'a perdue à jamais, ses rêves ne sont qu'une longue aventure pour la retrouver:

> "J'ai rêvé une fois de plus que je perdais ma femme. Je ne veux point dire qu'elle mourait, mais bien que je l'égarais comme on égare un objet, et la recherchais partout, plein d'une angoisse grandissante, surtout en songeant à celle qu'elle devait avoir d'être perdue".[3]
>
> Chaque nuit (ou presque), je rêve d'elle (...) Et toujours, dans chaque rêve, je vois se dresser entre elle et moi quelque obstacle(...) qui nous sépare; je la perds; je pars à sa

---

1. Lettre de Madeleine Rondeaux à André Gide, 13 juin 1891.
2. Lettre de Gide à Paul Claudel, 10 mai 1909.
3. Gide, <u>Journal 1939-1949</u>, 16 septembre 1942, p. 132.

recherche, et tout le rêve n'est que le déroulement d'une longue aventure à sa poursuite".1

GIDE ECHAPPE A SON TOUR

Faut-il donc s'étonner qu'après 1892, Gide commence à détester la morale et la foi, armes de la Femme contre lui? faut-il s'étonner qu'il veuille aussi se détourner de celle qui lui a appris à les confondre avec elle? faut-il s'étonner que toute sa vie soit un effort pour s'opposer à son emprise? que, par une sorte d'instinct de conservation, il se réfugie dans un univers où elle n'aura pas accès? que, pour recouvrer sa masculinité, il adopte une solution qui va à l'encontre de la morale féminine, qui en est la négation même? Certes, en 1895, Emmanuèle avait accédé à sa demande en mariage; mais il était trop tard déjà pour qu'il change d'attitude vis-à-vis de la femme; elle avait été pendant les vingt-cinq ans de sa vie "celle-qui-échappe-à-l'homme-par-les-sommets-de-la-morale". L'aveuglant bonheur du mariage avait tout effacé pour un instant; et Gide voulait croire qu'il avait conquis Emmanuèle pour toujours; mais il se trompait;[2] malgré les liens matrimoniaux, la femme restait un être insaisissable. Cependant, Gide aussi dans l'intervalle, avait appris le jeu: devant celle qui demeurait immuable, clouée sur ses positions morales, il s'était vu obligé de dissimuler, de porter un masque comme le fera Michel de L'Immoraliste devant Marcelline; il y avait bien assez que toute une moitié de son être lui restait à jamais fidèle; comment s'étonner que par cette autre partie de lui-même, il ait voulu à son tour échapper? qu'un peu par réaction devant les femmes de sa vie, qu'on aime mais qui se dérobent à cet amour, Gide était en passe de devenir peu à peu celui qu'avec raison on nommera" l'insaisissable Protée"?

1.Gide, Journal 1939-1949, 26 juin 1941. p. 80.

2. ainsi que le montrent la lettre à Claudel du 10 mai 1909 (voir p. précédente, citation 2) et l'incident des lettres brûlées en 1918.

D E U X I E M E P A R T I E

L'oeuvre.

C H A P I T R E I

De la vie à l'art: victoire de Gide sur la femme.

L'Immoralisme est donc l'échappatoire que Gide avait trouvé contre la femme; mais ce n'est pas une victoire complète, car même quand il goûte loin d'elle aux joies profanes, ce n'est jamais le coeur léger; il y a toujours au fond de lui-même une part de regret d'avoir quitté Emmanuèle qui se mêle à son plaisir, et la conviction plus ou moins différée d'un retour vers elle, car il n'a pu se résoudre à se détacher complètement d'elle. C'est Thésée toujours relié par un fil, si long et si mince soit-il, à Ariane, et qui donne encore à celle-ci pouvoir sur sa vie, compromettant malgré tout son autonomie d'homme.

Ce n'avait pas été cependant une victoire franche car, pour l'obtenir, Gide avait dû user de ruse et de dissimulation, envers la femme, il avait fait preuve de quelque mesquinerie, et même parfois de cruauté; pour assurer son bonheur, il avait fallu sacrifier celui de sa compagne. De plus, cette solution avait fait de Gide un "écartelé" en qui deux tendances existent en réaction l'une contre l'autre, créant ainsi un perpétuel combat intérieur, et y maintenant un état permanent d'angoisse.

Il fallait donc trouver un moyen qui, tout en remédiant à cette situation, assurerait à l'homme l'émancipation totale de la femme, la possibilité pour lui de s'affirmer sans intervention féminine (ou morale) aucune, et par conséquent de retrouver son amoralisme originel. Et ce moyen, c'était l'art, gage de la victoire définitive de Gide, sur lui-même, car, tirant le meilleur parti de son ambivalence, il réconciliait les deux hommes en lui:

> "Souvent je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'oeuvre d'art, parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers, qui sinon fussent restés à se combattre, ou tout au moins à

---

dialoguer en moi"[1];

et sur la femme, car il prouvait enfin sa valeur propre, dans un domaine ou celle-ci n'était plus ni concurrente, ni assistante, mais admiratrice.

Pourtant, la principale initiatrice de Gide à la littérature, c'avait été une femme, Emmanuèle. Certes, son père et Anna Shackleton avaient contribué à éveiller en lui un penchant précoce pour les Lettres. Mais c'est par l'influence d'Emmanuèle que se fixe définitivement son goût profond pour la littérature. Elle-même, "passionnée de lecture" dès l'enfance, délaissait les jeux bruyants d'André et de ses soeurs pour s'y plonger: on eût dit alors, que "le monde extérieur cessait pour elle d'exister". Son cousin est évidemment impressionné par ce sérieux; il la sent "plus instruite que lui". Et comme il ne désire rien tant que de l'imiter pour s'améliorer et la rejoindre, il la recherche "en dehors de jeux pour l'enrichissement moral et intellectuel".[2] Il lui écrit en octobre 1894:

> "A présent, sous ton influence un peu et favorisé par la tranquillité du dehors, je veux reprendre mon éducation personnelle".

La plus grande partie des rencontres des deux jeunes gens se passait d'ailleurs en lectures communes des grands auteurs, en exaltations mutuelles sur les beautés qu'ils contiennent; Si le grain ne meurt abonde en descriptions de ces activités intellectuelles partagées:

> "Dans les livres que je lisais, j'inscrivais son initiale en marge de chaque phrase qui me paraissait mériter notre admiration, notre étonnement, notre amour";[3]

---

1. Gide, Si le grain ne meurt, p. 19.
2. Max Marchand, l'Irremplaçable Mari ou la Vie conjugale d'André Gide, Fouque, (Oran, 1956), p. 35.
3. Gide, Si le grain ne meurt, p. 215.

les pages du Journal regorgent de notations des lectures en commun d'Emmanuèle et d'André, habitude dont, malgré leurs différends, il ne se départiront jamais, et qui restera une des constantes de leur union.

D'ailleurs, Emmanuèle avait toutes les qualités pour devenir la femme d'un écrivain. Intelligente et cultivée, elle se refusait à tout jugement emprunté, à "toute admiration de commande"[1] et cette autonomie intellectuelle, elle le gardera même lorsqu'André Gide deviendra un écrivain célèbre et écouté. Mais l'intelligence d'Emmanuèle se complétait de beaucoup de sagesse, de réserve et de modestie; respectant infiniment son mari, elle savait garder sa place; en littérature, c'était André l'expert, le "prospecteur"; et elle ne se voyait d'autre rôle que de lui faciliter la tâche en s'effaçant et de le soutenir en l'admirant, c'est ce qu'elle lui écrit le 16 novembre 1894:

> "il me vient d'étranges scrupules...J'ai presque peur de la part que tu me fais dans ta vie...Autant je serais gravement heureuse d'une influence morale - autant je repousse - presque comme une action mauvaise - l'idée, la possibilité d'avoir une influence intellectuelle quelconque. Ne fais, c'est-à-dire n'écris jamais rien pour me plaire. Le plus souvent - et jusqu'ici pour nôtre bonheur et notre bien- c'est mon esprit qui s'est incliné - qui s'est dirigé vers le tien - sans le vouloir, sans le savoir même (...) il est meilleur qu'il en soit toujours ainsi dans le domaine intellectuel, entre toi et moi". [2]

Tout au long de leur vie conjugale, Emmanuèle a pu contester certaines attitudes morales de son mari; mais jamais sa foi en l'écrivain n'a été ébranlée. Extraordinairement enthousiaste et optimiste quand il s'agit

---

1. Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide, p. 26.
2. Lettre de Madeleine à André Gide, 14 octobre 1900.

de l'oeuvre et du talent de son mari, elle ne tarit pas d'éloges à son égard; elle reste sa plus constante admiratrice; et chacun de ses livres est pour elle une découverte, un ravissement:

> "Je te dois des heures délicieuses par la lecture des "Lettres à Angèle"...j'ai été ravie de ma lecture; sais-tu seulement, toi, combien cela est bon, fin, spécial, fort, charmant? On ferme le petit volume en disant: "encore encore" comme les enfants";[1]

chaque nouvelle publication augmente sa fierté et sa joie; après la parution des Cahiers d'André Walter, elle écrit dans son journal: "je ne pouvais taire complètement mon émotion, ma joie, ma fierté de soeur"[2]. Comment ne pas voir en cette admiration intégrale d'Emmanuèle pour l'écrivain et son oeuvre, un aspect de l'amour inaliénable qu'elle lui portait, et qui faisait écrire à cet observateur perspicace qu'était Martin du Gard, cette réflexion étrangement révélatrice:

> "Elle semble l'adorer, non comme un mari, mais comme un cousin merveilleux, un génie insaisissable, surprenant en tout, mais devant lequel elle s'incline, en adoration perpétuellement étonnée".[3]

Mais si l'intérêt d'Emmanuèle se maintient de façon si soutenue, c'est aussi qu'elle prend au sérieux son rôle de lectrice privilégiée que l'oeuvre d'André touche directement et qu'elle se sent responsable de la bien connaître et de la bien comprendre:

> "De plus en plus, l'oeuvre d'André fait partie intégrante de sa vie à elle. Il n'est pas jusqu'aux Poésies d'André Walter où elle ne

---

1. Lettre de Madeleine à André Gide, 14 octobre 1900.
2. Journal de Madeleine Rondeaux, 18 janvier 1891.
3. Lettre de Roger Martin du Gard à Marcel de Coppet, 4 janvier 1914.

> se décide à trouver de l'intérêt; son exemplaire étant perdu et l'édition épuisée, elle fait chercher la plaquette par un libraire".[1]

André, que l'opinion d'Emmanuèle n'a jamais laissé indifférent, le sent bien; aussi tient-il le plus grand compte des remarques de cette lectrice intelligente et compréhensive:

> "C'est souvent en fonction de telle ou telle réaction de Madeleine, auditrice toujours compréhensive et attentive, qu'il lui arrivait de modifier son texte".[2]

C'est pourquoi, lui qui a toujours cherché à lui plaire, se montre si sensible à ses critiques négatives; quand, à la suite des Poésies d'André Walter, elle lui écrit, déçue:

> "Bien ennuyeux et bien mauvais (...) Sérieusement j'ai été très désappointée. Pourquoi as-tu imprimé cela?"

il en est extrêmement affecté: "Ce que Madeleine me dit de mes vers me chagrine".[3]

L'influence que Gide attribue à Emmanuèle sur son oeuvre est considérable. L'ambivalence fondamentale de l'homme existe à plus forte raison chez l'artiste:

> "cette diversité d'humeur qui me force, aussitôt délivré d'un livre, de bondir à l'autre extrémité de moi-même (par besoin d'équilibre aussi)".4

---

1. Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide, pp. 151-152.
2. Max Marchand, I'Irremplaçable Mari, p. 45.
3. Lettre d'André Gide à Jeanne Rondeaux, août 1892.
4. Gide, Si le grain ne meurt, p. 257.

Et cette ambivalence qui fait sa richesse, c'est Emmanuèle qui a permis de la maintenir. Par réaction contre la femme et sa morale, Gide s'était créé un univers immoraliste d'où elles étaient exclues, mais d'autre part, son amour pour Emmanuèle l'empêchait de rejeter complètement les valeurs anciennes qu'elle représentait. Au plus fort de sa révolte immoraliste, Gide avait voulu faire peau neuve, se débarrasser complètement du "vieil homme" en lui; il évita de justesse cet écueil: Emmanuèle à qui Gide ne pouvait renoncer, l'aida sans le savoir, à ne pas perdre le "trésor" qu'il possédait déjà; son influence retarda l'envahissement complet de "l'enfer" et empêcha que Gide ne dégénère en un Ménalque ou un Wilde: "Grâce à elle a pu longtemps se maintenir l'écartèlement entre les forces du bien et du mal dont le meilleur de l'oeuvre est fait"[1]

Emmanuèle devint une sorte de "force centrifuge" qui rendit possible "l'oscillation gidienne" génératrice d'originalité: "c'est de la lutte entre ces "extrêmes" que naîtront tous ses personnages"[2], et qui permit de maintenir le dialogue entre le "vieil homme" et le "nouvel être", dialogue qui constitue le fond même de l'oeuvre:

> "Sans cette formation chrétienne, sans ces liens, sans Emmanuèle qui orientait mes pieuses dispositions, je n'eusse écrit ni André Walter, ni l'Immoraliste, ni La Porte étroite, ni la Symphonie, etc. ni même, peut-être, les Caves et les Faux-Monnayeurs par regimbement et protestation".3

Emmanuèle fut le catalyseur des forces créatrices de Gide, la "pierre à feu"[4] de son oeuvre. En effet, cette oeuvre est un éternel combat entre son immoralisme et l'angélisme de la Femme, entre le vice et la vertu, entre l'enfer et le ciel: "C'était le ciel que mon insatiable enfer épousait";

---

1. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome II, pp. 590-591.
2. Ibid, p. 635.
3. Gide, Journal 1889-1939, p. 1052, 16 juin 1931.
4. Jean-Jacques Thierry, Gide, Gallimard, (Paris, 1962), p. 113.

et de ce conflit naît le sentiment tragique d'un déchirement moral qui en fait la beauté et la valeur: "L'oeuvre d'art est l'anneau de mariage du ciel et de l'enfer" a dit William Blake.

Le grand avantage de cet état de dualité maintenu chez Gide grâce à son attachement à Emmanuèle, c'est qu'il permet, qu'il nécessite même, l'intervention d'un troisième homme, l'artiste, riche de la réconciliation en lui des deux "adversaires irréductibles" et, par son amoralisme universel, impartial et obligé envers son art seul:

> "Si je m'étais écouté (...) je ne me serais pas marié. En écrivant ces mots, j'en tremble comme d'une impiété. C'est que je suis resté malgré tout très amoureux de ce qui m'a le plus gêné et que je ne puis pas jurer que cette gêne même n'ait pas obtenu de moi le meilleur".1

Ce qui n'était d'abord que drame et qu'angoisse se résume en une harmonie; l'écartèlement devient le secret d'un art, de la réussite d'une vie:

> "comment expliquer que cette cohabitation en moi des extrêmes n'amenât point tant d'inquiétude et de souffrance, qu'une intensification pathétique du sentiment de l'existence, de la vie? Les tendances les plus opposées n'ont jamais réussi à faire de moi un être tourmenté, mais perplexe - car le tourment accompagne un état dont on souhaite de sortir, et je ne souhaitais point d'échapper à ce qui mettait en vigueur toutes les virtualités de mon être; cet état de dialogue qui, pour tant d'autres, est à peu près intolérable, devenait pour moi nécessaire".2

Dans son mariage entre le ciel et l'enfer, Gide avait donc trouvé à la fois son drame et la solution de ce drame; l'expérience conjugale

---

1. Gide, Journal 1939-1949, 9 septembre 1940, p. 53.
2. texte écrit par Gide en 1919 et cité par Claude Martin, André Gide par lui-même, pp. 120-121.

d'Emmanuèle et d'André restait la base, le "leitmotiv" de l'oeuvre. Elle était reprise "en abyme" dans l'oeuvre, exploitée sous tous ses aspects et toutes ses possibilités par les différents couples romanesques. Et ce drame conjugal multiplié, c'est à Emmanuèle qu'il était dédié:

> "Parbleu", me dit-il d'une voix troublée: "l'éternel drame de ma vie ... Vous comprenez bien, cher, que, tout ça, c'est pour ma femme, c'est en pensant à elle, sans trêve, que je l'écris".1

Ce conflit d'où jaillissait la lumière, cette pierre précieuse de l'oeuvre entière, elle en était la destinataire: "C'est à elle qu'il dédiait le meilleur de lui-même, le plus rare, l'invariant".2

Gide avait fait de sa première oeuvre une profession d'amour à sa fiancée, une demande en mariage si convaincante qu'elle ne pouvait la refuser; les quelques oeuvres d'avant 1895 étaient plus ou moins des apologies sur l'art de bien vivre ensemble; et par la gloire littéraire qui rejaillirait sur lui, André comptait impressionner Emmanuèle, lui plaire et la conquérir; les oeuvres suivantes seront toutes plus moins destinées à la convaincre de certaines idées, à gagner son admiration et son estime:

> "Toute mon oeuvre est inclinée vers elle (...) Jusqu'aux Faux-Monnayeurs, j'ai tout écrit pour la convaincre, pour l'entraîner. Tout cela n'est qu'un long plaidoyer; aucune oeuvre n'a été plus

---

1. Notes de Roger Martin du Gard sur une conversation avec André Gide aux Sycomores, 6 octobre 1920, citées dans la Correspondance de Gide-Martin du Gard, Gallimard, (Paris, 1968), Tome II, 1935-1951, p. 657.
2. tiré d'un article du "Figaro littéraire", 13 décembre 1952, no. 347, pp. 1 et 4, Pierre de Lanux, Le Ménage de Gide.

> intimement motivée que la mienne et l'on n'y voit pas loin si l'on n'y distingue pas cela"1.

Gide a beaucoup insisté sur cette position privilégiée d'Emmanuèle dans son oeuvre; quand il en parle, elle nous paraît vraiment la seule idole, la femme adulée à qui l'oeuvre est entièrement consacrée, en fonction de qui seule, elle est pensée et écrite:

> "Ce qu'on ne comprendra jamais assez, c'est à quel point Madeleine est au centre, à quel point elle est l'explication de tout ce que j'ai écrit, combien mes livres s'adressent à elle, et pourquoi ils prennent si facilement le ton de l'apologie"2.

Au premier abord, cette assertion paraît justifiée; les rôles d'inspiratrice, de modèle, de polarisatrice, de destinataire attribués à Emmanuèle par Gide semblent confirmés par la lecture de l'oeuvre: une seule figure de femme y est présente: Emmanuèle, Ellis, Angèle, Marceline, Alissa, Bronja, et bien d'autres:

> "déjà telle, dans mes premiers livres, bien avant notre mariage, je la peignais: Emmanuèle des Cahiers d'André Walter, Ellis du Voyage d'Urien. Il n'est pas jusqu'à l'évanescente Angèle de Paludes, où je ne me sois quelque peu inspiré d'elle"3.

Pourtant, à y regarder de plus près certains faits viennent, non pas contredire, mais rectifier la position et le rôle d'Emmanuèle:

A.) malgré son admiration et sa fierté devant l'oeuvre d'André, il y avait certaines choses qu'Emmanuèle acceptait difficilement; certes, elle lisait avec joie les Cahiers d'André Walter où elle retrouvait un univers

---

1. Gide, Et nunc manet in te, dans Journal 1939-1949, p. 1157.
2. Propos de Gide à Jean Schlumberger, septembre 1924, extrait de Madeleine et André Gide, p. 220
3. Gide, Et nunc manet in te, dans Journal 1939-1949, p. 1132.

familier; mais justement, elle si discrète et si réservée, voyait avec tristesse sa vie privée, son intimité ainsi étalées aux yeux de tous; elle avait le sentiment d'une sorte de profanation:

> "Elle a horreur de l'indiscrétion; en art ne l'intéresse que l'oeuvre d'art...Pour elle, la vie privée est chose sacrée, réservée dans laquelle on ne pénètre pas. (...) Je lui disais encore: "Mais tu n'échapperas pas à la curiosité du public. C'est fatal".1

Certes, Gide qui avait écrit dans son Journal: "de tout ce qui touche Emmanuèle, je me défends de parler ici"[2], camouflait, par respect pour elle, du mieux qu'il pouvait, les noms propres et les circonstances de leur vie commune. Mais il avait beau faire, dès qu'il écrivait, il parlait de lui-même, et dès qu'il parlait de lui-même, il parlait d'elle:

> "leurs vies étaient trop mêlées l'une à l'autre pour qu'il pût parler véridiquement de lui-même sans parler d'elle directement".3

Comme toujours, Gide sympathisait avec Emmanuèle, il s'apitoyait sur la peine qu'il lui causait; mais son compromis s'arrêtait là; il n'entendait supprimer rien de ce qu'il croyait important à cause d'Emmanuèle; les scrupules (d'Emmanuèle) l'irritaient plutôt, et il savait qu'il devait "passer outre". L'art pour lui était inviolable; et dans ce domaine, il ne souffrait aucune intervention, surtout pas celle d'une femme; Gide n'entendait pas, pour quelque considération que ce fût, interrompre ou même modifier sa démarche littéraire. Cette fois, il entendait rester seul maître à bord: "l'art avait des exigences que Madeleine devait bien comprendre" pensait Gide.4

---

1. Récit de Gide à Mme Théo, janvier 1919, cité par Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide, p. 198.
2. Gide, Journal 1889-1939, 11 février 1912. p. 368.
3. Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide, p. 10.
4. Max Marchand, l'Irremplaçable Mari, p. 99.

B.) Gide s'était montré très sensible aux critiques d'Emmanuèle; il avait été très peiné de la décevoir. Mais d'autre part, il avait la plus grande confiance en son propre génie poétique; "Il a toujours eu un faible pour les décevants enfants de sa Muse"[2]. Et quand Emmanuèle lui avait envoyé son appréciation sur les Poésies d'André Walter qu'elle considérait "bien ennuyeuses" et "bien mauvaises", André, qui n'était pas toujours un soupirant transi, en avait été vivement choqué; il lui avait répliqué sur un même ton fielleux, que ses critiques ne tenaient pas, et que, de toute façon, il en faisait fi, car seule la raison d'art justifiait son oeuvre:

> "Maintenant pour rassurer Madeleine qui a l'air de me croire déjà...absolument épuisé par mon premier livre, tu peux lui dire, puisqu'elle a goûté mon Narcisse que je l'écrivais pendant et après ces poésies. Il y a donc lieu d'espérer qu'elles ne sont pas la preuve de ma décadence finale.... Il reste toujours que je voulais les écrire et que je les ai écrites comme je les voulais. Il faut bien que cela suffise"[1].

C.) Par amour pour Emmanuèle, Gide s'était abstenu d'écrire certaines choses et il avait modifié bien des projets littéraires; il n'avait jamais complètement satisfait sa curiosité immoraliste; et il était bien des pensées qu'il n'avait pas osé pousser à bout. Pourtant, ces "mutilations" lui coûtaient toujours un peu, car il ne pouvait pas non plus renier son nouvel être, qui faisait tout autant partie de lui-même que son attachement à Emmanuèle. L'oeuvre était le déversoir et la somme de ces deux tendances; elle ne pouvait, par conséquent, être dédiée uniquement à Emmanuèle, sans sacrifier son autre moitié; et quand l'écrivain en venait à l'"Immoralisme", il ne pouvait manquer de blesser Emmanuèle. Il en résultait que, malgré toute sa bonne volonté, Emmanuèle ne pouvait s'empêcher de poser des questions qui

---

1. Lettre de Gide à Jeanne Rondeaux, août 1892.
2. Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide, p. 75.

restaient sans réponse; bien sûr, elle reconnaissait dans l'oeuvre les valeurs et les idées qu'elle partageait avec André; mais l'écrivain y consignait aussi une part essentielle de lui-même à laquelle elle restait étrangère, mais dont elle subissait les incompréhensibles cruautés et les soudaines attaques contre son monde à elle: "Comment, ayant tant de foi dans la vie, tant d'espoir, tant d'amour, as-tu écrit Paludes?"[1]

Les ménagements dont Gide usait à son égard, pesaient beaucoup à celui qui était si convaincu de l'importance de son art; ils n'allaient pas sans un sentiment de frustration et sans impatiences croissantes, qui firent Gide se demander si ce "frein" ne l'avait pas empêché de donner toute sa mesure, et qui, sous la pression des événements de 1918, éclatèrent dans ce cri: "Près de toi, je pourrissais! ", révélant dans toute son ampleur à Emmanuèle l'univers que, jusque là, elle n'avait fait que soupçonner. Dès lors, Gide y alla crûment; puisqu'Emmanuèle savait tout, il n'y avait nul besoin de l'épargner. Il écrivit sans réticence ni restriction aucune tout ce qu'il brûlait depuis longtemps d'exprimer: ce furent Corydon, les Faux-Monnayeurs, Si le grain ne meurt, qui contiennent, en plus d'affirmations franchement immoralistes, les satyres les plus virulentes du mariage, les critiques les plus acerbes contre la morale, les oppositions les plus nettes contre l'empire étouffant de la femme sur l'homme.

Ainsi donc, Gide avait immolé à son art tout ce qui regardait Emmanuèle: ses scrupules, sa modestie, ses opinions, ses valeurs et ses idées: "Etrange amoureux celui qui tue ce qu'il aime".[2] Certes, Emmanuèle restait l'inspiratrice et le modèle de l'écrivain, mais non son objectif ultime. L'idole de Gide, ce n'était pas elle mais l'Art; il y subordonnait non seulement son propre destin, mais il n'hésitait pas à lui sacrifier celui d'Emmanuèle; elle n'est pas, comme il l'a prétendu, au centre de

1. Lettre de Madeleine Rondeaux à André Gide, 23 juillet 1895.
2. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome II, p. 587.

l'oeuvre, elle n'en est pas l'unique explication, ni la raison d'être, puisque Gide a affrimé lui-même que "le point de vue esthétique est le seul où il faille se placer pour juger mon oeuvre sainement".[1]

Le fait même que Gide ait transformé Emmanuèle en une "Figure idéale" ne relève-t-il pas un peu d'une démarche littéraire? n'est-ce pas un stratagème pour mieux servir son art? Certes, l'écrivain a utilisé comme modèle une femme bien vivante, mais il l'a utilisée transformée au profit de l'art, comme le bien de l'oeuvre la voulait; "certains poètes, et parmi les plus grands, ont refusé, volontairement ou involontairement, tout lien charnel avec la femme qui était leur inspiratrice idéale, comme si sa personne devenait à leurs yeux sacrée et improfanable" (Dante et Béatrice, Pétrarque et Laure, Baudelaire et Madame Sabatier); et Gide lui-même confirme cette assertion: "cette figure idéale que j'inventais (...) je ne pense pas que Dante en ait agi différemment avec Béatrice".[2]

Dès André Walter, l'oeuvre qui semble le plus entièrement commandée par Emmanuèle, "mon livre m'apparaissait comme une longue déclaration, une profession d'amour", le but artistique apparaît nettement:

> "il répondait à un tel besoin de l'époque, à une si précise réclamation du public, que je m'étonnais même si quelque autre n'allait pas s'aviser de l'écrire, de le faire paraître, vite, avant moi".[3]

La carrière littéraire de Gide est bien liée à son amour mystique pour Emmanuèle, et leur cheminement semble parallèle; pourtant, c'est le génie qu'il recherche avant tout, même si, par surcroît, il escompte que celui-ci lui obtiendra l'amour et l'admiration d'Emmanuèle.

---

1. cité par Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome II, p. 585.
2. Gide, Et nunc manet in te, dans Journal 1939-1949, p. 1124.
3. Gide, Si le grain ne meurt, p. 254.

Son oeuvre reste à la fin sa véritable passion, son unique amour "gratuit", sa seule religion sans morale féminine, sa propre réalisation; la femme l'a aidé à y arriver, elle l'a accompagné jusqu'aux portes de l'Art; mais dans ce domaine sacré, c'est seul avec ce dieu qu'il a poursuivi sa route.

CHAPITRE II

Le recul devant la femme

La position de la femme dans les oeuvres de jeunesse d'André Gide présente un intérêt considérable si l'on songe au triple drame autobiographique qui l'a inspirée; l'éducation maternelle puritaine, les goûts sexuels et l'amour pour Emmanuèle. En effet, les oeuvres de ce premier cycle de production littéraire sont plus autobiographiques que fictives; à cette époque (1891-1905), Gide vient à peine de sortir de sa jeunesse et tous ses souvenirs, encore frais, lui servent, plus que son imagination, de matière première. De plus, l'"artiste" en lui prend dès cette époque son rôle très au sérieux, rôle de créateur, certes, mais qui, selon sa conception, invente à partir de lui-même, "puise de son propre fonds"; qui, à travers chacun de ses personnages, mène à terme un des multiples aspects de sa personnalité; qui fait de son oeuvre le laboratoire d'essai de son univers intérieur:

> "Il me semble que je n'existe pas et que ma personnalité morale se réduit à des possibilités qui, tour à tour, s'appellent Ménalque, Alissa, Lafcadio".[1]

On peut dire de Gide comme de son maître Goethe, qu'entre 1891 et 1905, il est devenu le "romancier de tout lui-même"[2] le peintre des diverses possibilités de son être, de ce qu'il aurait pu devenir "s'il n'était pas devenu tout lui-même"3. Il ne faut pas oublier non plus qu'entre vingt et trente-cinq ans, Gide, en tant qu'écrivain, se cherche, est loin d'avoir maîtrisé son art, et que, par conséquent, il est encore malhabile à transformer artistiquement sa propre expérience.

Pourtant, il ne faut pas s'y méprendre; dès ses débuts, "Gide, plus que tout autre artiste, tendait vers la création"[4]. Fantasque de nature, doué d'un sens de l'humour exceptionnel, cet écrivain ne s'accommodait pas facilement de la platitude du quotidien; de plus, son idéalisme faussait sa vision

---

1. Lettre de Gide à François-Paul Alibert, 17 janvier 1914.
2. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome II, p. 644.
3. Un esprit non prévenu, pp. 38-39, cité par Jean Delay, Tome II, p. 645.
4. tiré d'un article de Pierre de Lanux sur ses rapports avec André Gide, "Figaro littéraire", 13 décembre 1952, pp. 1 et 4, Le Ménage de Gide.

des "inspiratrices"; Emmanuèle et sa mère transposées dans l'oeuvre, devenaient des "Anges", des figures de Vertu. La recréation des êtres et des événements constituait une partie intégrante de sa personnalité d'homme et à fortiori d'écrivain; Gide ne transcrivait pas mais réinventait sa vie. Et si d'une part, nous avons vu qu'il faisait de ses personnages les acteurs de son propre drame, d'autre part, ces rôles qu'il leur assignait, n'existaient en lui qu'à l'état d'ébauche, et c'était son imagination d'écrivain qui se chargeait de les mener à bonne fin.

EVOLUTION DU PERSONNAGE FEMININ

Examinons maintenant la part de fiction qui compose les personnages féminins des oeuvres de jeunesse. Bien qu'elles empruntent presque toutes l'irréalité de leur angélisme à Emmanuèle:

> "Déjà telle, dans mes premiers livres (...) je la peignais: Emmanuèle des Cahiers d'André Walter, Ellis du Voyage d'Urien. Il n'est pas jusqu'à l'évanescente Angèle de Paludes où je me sois quelque peu inspiré d'elle"[1].

Ces héroïnes offrent déjà une variété de types. L'Emmanuèle des Cahiers d'André Walter, la plus immatérielle, la plus inexistante des créatures gidiennes, ne vit que par l'âme que lui insuffle André Walter, comme étant le double de la sienne. Jamais ne voyons-nous son vrai visage, jamais ne la voyons-nous agir ou penser de son propre chef; Gide ne nous présente qu'une personnalité déformée et passive, presque parasitaire de celle de son héros; Emmanuèle nous apparaît à travers l'écran de fumée des illusions d'André Walter: "l'image d'Emmanuèle sort transformée et débouche dans les rêves"[2]

---

1. Gide, Et nunc manet in te, p. 1132.
2. Claude Martin, André Gide par lui-même, p. 74.

cauchemardesques du Cahier Noir. Ces rêves déçoivent si profondément Walter sur l'Angélisme féminin que la voix de la vertueuse Echo disparaît complètement du Traité du Narcisse pour ne laisser à celui-ci qu'un regret de l'existence du sexe faible. Dans les Poésies d'André Walter, la sublime héroïne des Cahiers, ne nous apparaît plus que comme une pauvre créature vulnérable.

Ellis, par rapport à Emmanuèle, est déjà une créature plus théâtrale, plus symbolique; certes, elle possède aussi la nature "angélique", mais poussée à outrance; son mysticisme se double de tout un côté burlesque, un peu "maniaque", se dédouble en intellectualisme ("Ellis la blonde") et en ferveur ("Ellis la brune"), licences poétiques par lesquelles l'auteur semble se moquer de l'andréwaltérisme; tout y est ridiculisé: penchant vers la morale, puritanisme, contemplations, extases, goût de l'herborisation, lectures perpétuelles, vieilles manies que traduisent le châle écossais, la petite valise, la salade d'escarole et l'ombrelle carise. Malgré ce qu'en dit l'écrivain, Ellis est déjà affranchie de son présumé modèle: "le personnage gagnait une raideur que n'avait certes pas la jeune fille de la réalité"[1]. Les traits contre lesquels s'irrite Urien (froideur, pureté stérile) sont bien plus la réaction d'un écrivain déçu par le refus d'Emmanuèle, que les supposés défauts de la jeune fille réelle. Voilà d'ailleurs une démarche bien gidienne: l'écrivain mi-conscient de sa propre évolution, se persuade aisément, à travers ses héros masculins, que c'est la femme et non lui, qui a changé; c'est pourquoi ses héroïnes subissent son irritation, conséquence de sa déception grandissante.

Dans la Tentative Amoureuse, Gide nous présente aussi deux visages de femmes, mais cette fois tout différents l'un de l'autre: il y a d'abord le traditionnel thème de l'Ange, pas encore épuisé, mais de plus décevant, désigné cette fois sous le vocable railleur et pompeux de "Madame"; à ce stade, il ne reste plus qu'un pâle reflet du modèle vivant, caché sous

---

1. Claude Martin, André Gide par lui-même, p. 74.

l'amertume et le dépit de l'écrivain:

> "cette histoire est pour vous; j'y ai cherché ce que donne l'amour; si je n'ai trouvé que l'ennui, c'est ma faute; vous m'avez désappris d'être heureux"2.

Mais ce qui peut rester d'autobiographique dans "Madame", disparaît totalement chez Rachel, second personnage féminin et création purement fictive; l'amie de Luc inaugure la lignée de ces femmes "physiques", complètement émancipées de l'angélisme, plus ou moins bien acceptées dans les oeuvres de jeunesse, mais qui trouveront leur plein épanouissement dans le personnage de Geneviève, représentante par excellence du "féminisme" tardif de Gide. Rachel est moins calquée sur une femme réelle, mais incarne plutôt une attitude morale de son créateur, en l'occurence, le désir.[1]

De l'Emmanuèle originale, Angèle de Paludes dégénère carrément en caricature et ne garde du mysticisme et de la Vertu de l'Ange que de détestables défauts; ses deux soeurs aînées et elle-même lui empruntent certains traits mais les poussent à l'absurde. C'est qu'Ellis, Madame et Angèle se sont de plus en plus écartées de leur inspiratrice, leur création étant moins un portrait qu'une réaction contre Emmanuèle, personnification de la Femme. Du Voyage d'Urien à Paludes, triomphe l'Angélisme à rebours. Devant la femme qui déçoit de plus en plus, qui semble s'amuser à mettre l'homme en déroute et persiste à vouloir lui échapper, le cauchemar de Walter tourne en obsession ironique dans Paludes: "tiens, où est Angèle?"

Dans les Nourritures Terrestres, s'instaure le règne du culte immoraliste et, par conséquent, l'absence de la Femme-Ange, identifiée avec la Morale. Seules quelques courtisanes vénitiennes et quelques Oulad Naïl y

---

1. Dans les relations hétérosexuelles de l'oeuvre de Gide c'est souvent la femme qui assume le désir et fait les premiers pas.
2. Gide, La Tentative Amoureuse, dans Romans, Pléiade, (Paris, 1958) p.77.

apparaissent, nouveaux visages du désir encore timide de la possession physique. Dans Philoctète, la Femme fait sa réapparition, mais d'une façon détournée; à partir du héros légendaire Ulysse, Gide crée un personnage tout imbu de la Morale féminine du devoir. Angèle nous revient brièvement dans le Prométhée mal enchaîné, puis comme destinataire absente des Lettres à Angèle, toujours plus défigurée, figure falote et complaisante, simple prétexte à cette correspondance imaginaire.

Nyssia, épouse du Roi Candaule s'apparente aux héroïnes précédentes par sa passivité et sa dépendance du héros principal, en ce sens qu'elle n'existe que comme objet et cause du drame de celui-ci, centre de l'oeuvre. Mais elle possède une qualité de plus que celles-ci: la beauté physique[1], qui, certes, mène l'homme - Candaule - à sa perte, mais ne nuit pas à la sympathie que nous ressentons pour son personnage, malgré tout non condamné par l'auteur.

Marceline, épouse de l'Immoraliste Michel, est peut-être la figure la plus touchante des oeuvres de jeunesse; Gide a enfin réussi à créer une vraie femme, du moins la plus complète jusque là; avec une âme qui, par son abnégation, sa résignation et sa passivité, s'apparente à celle d'Emmanuèle; mais aussi avec un corps, certes, bien fragile et bien rudimentaire encore, mais capable d'enfanter; mais surtout, et pour la première fois dans l'oeuvre gidienne, une femme douée d'un coeur capable d'un immense amour altruiste, et non seulement d'un cerveau qui irradie la rigidité d'une morale. Marceline plait parce qu'elle est humaine, parce que ses souffrances physiques, la perte de son enfant, l'incompréhension et l'égoïsme de son mari, malgré son dévouement désintéressé, attirent la sympathie aux dépens de Michel: "Je n'avais pas en vain orné de tant de vertus Marceline, on ne pardonnait pas à Michel de ne pas la préférer à soi" [2].

---

1. En ce sens, Nyssia s'apparente aussi à la lignée inaugurée par Rachel, car elle aussi, par ses attraits physiques, réussit à séduire un homme, le pêcheur Gygès.

2. Gide, Préface à l'Immoraliste, p. 7.

La dernière héroïne gidienne de cette première période de production en est un des caractères les plus étonnants. La Reine, épouse de Saül, n'est pas une femme, mais la personnification, ou plutôt une espèce d'excroissance du pire défaut féminin selon le gidisme, l'autoritarisme; monstre de volonté, la Reine contrôle si bien celle de son mari, déjà affaiblie par les exigences de ses sens, que sa personnalité en est "complètement supprimée", et qu'il se voit forcé de l'éliminer s'il veut recouvrer ce qui lui reste de virilité. Autre réaction bien gidienne de Saül: l'homme se détourne de la femme qui déçoit pour accepter un nouvel empire, celui d'un jeune garçon.

LE PERSONNAGE DE LA MERE DANS LES OEUVRES DE JEUNESSE

Une des clés qui permettent de comprendre l'état du personnage féminin dans cette oeuvre est de suivre l'attitude de Gide vis-à-vis des morales, identifiées avec la femme, et qui évoluent parallèlement à elle. La présence de la mère, symbole par excellence de la morale puritaine - celle de Gide dans les Cahiers d'André Walter - se fait sentir dès le début de cette première oeuvre. La mère nous y apparaît comme celle qui suscite l'obstacle, qui impose sa morale négative du "soyez raisonnables":

> "votre affection est fraternelle; - ne vous y trompez pas (...) Je craindrais en vous laissant libres, que ton sentiment ne t'entraîne et que vous ne vous rendiez malheureux tout les deux - tu comprendras pourquoi". [1]

Ce personnage vit d'ailleurs bien moins physiquement que moralement, et moins par lui-même que par les résultats de son influence sur son fils, qui adopte son culte du renoncement et du dépassement de soi:

---

1. Gide, les Cahiers d'André Walter, dans Oeuvres Complètes, Tome I, pp.29-30.

"ce qui domine, c'est l'orgueil d'avoir vaincu.
Tu me connaissais bien si tu pensais que
l'excès même de cette vertu m'exciterait à
la suivre".[1]

Il en va de même dans les autres oeuvres du cycle de jeunesse où l'on rencontre relativement peu de "mères", personnages encombrants, envahissants, selon l'éthique gidienne; l'écrivain les relègue au second rang ou les fait disparaître avant ou peu après le début de ses récits. Mais même une fois mortes ou inexistantes au moment du récit, on devine leur passage par les traces profondes qu'elles laissent chez presque tous les héros gidiens: ainsi dans Philoctète, Ulysse personnifie la morale du devoir et du dévouement à une cause supérieure; le Roi Candaule croit au dogme du "moi haïssable": "Mauvaise passion, tu te tairas" (...) (Il fait le geste de se dompter)"[2]; et même au moment des Nourritures Terrestres, la présence de la mère se manifeste par cette révolte contre la Morale, qui lui est destinée et par le fait que l'"Immoralisme" même n'est au fond qu'une nouvelle éthique. Michel, champion de ce culte, est aussi, comme par hasard, le digne héritier d'une mère puritaine:

"Le grave enseignement huguenot de ma mère(...)
Je ne soupçonnais pas encore combien cette
première morale d'enfant vous maîtrise ni
quels plis elle laisse à l'esprit. Cette
sorte d'austérité dont ma mère m'avait laissé
le goût en m'en inculquant les principes,
je la reportai toute à l'étude".[3]

Quant à la "mère au sens physique du mot, c'est-à-dire celle qui enfante, il n'en existe que quelques exemples dans les oeuvres de jeunesse, et tous malheureux: Marceline, dont l'enfant meurt avant la fin de sa grossesse; et la Reine, épouse de Saül, qui donne naissance à un fils débile:

---

1. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 29.
2. Gide, le Roi Candaule, dans Théâtre, N.R.F. (Paris, 1942) p. 239.
3. Gide, l'Immoraliste, p. 19.

> "il tomba de mon sein avant terme et comme un fruit encore vert qui se flétrira sans mûrir. La honte d'un rejeton si chétif ne s'est en moi que bien lentement endormie"[1].

C'est que l'homme gidien est incapable du moindre désir et encore moins d'amour physique avec la femme aimée: André Walter "ne désire pas le corps" d'Emmanuèle; Luc recule devant Rachel; dans Paludes, Tityre fait savoir à Angèle: "qu'ils ne sont pas, Chère, de ceux-là par qui naissent les fils des hommes;"[2] beaucoup de couples mariés, chez Gide, restent donc sans enfants.

DEUX SORTES D'HEROINES:

Une autre conséquence de la dissociatinn du corps et de l'âme dans l'amour, selon l'éthique gidienne, héritée de la première éducation, est, comme nous l'avons vu, la présence dans l'oeuvre, de deux grands types de femmes: la Femme-âme, ou l'Ange, dominante dans les oeuvres de jeunesse; et la femme-corps ou "vitrioleuse", attirante par son mystère, malgré la répulsion qu'elle inspire. Dans leurs rapports avec le sexe faible, Gide et ses héros ne savent voir que son corps ou son âme, que sa beauté spirituelle ou sa beauté physique, mais rarement les deux à la fois. Ils auront donc besoin des deux sortes de femmes, une pour répondre aux aspirations de leur âme, et l'autre pour partager leurs plaisirs physiques, leurs aventures, leurs voyages, leur bonheur turbulent: ainsi ce curieux ménage à trois de Bernard des Faux-Monnayeurs avec les deux soeurs Vedel, Laura et Sarah. Mais cette dualité équilibrée n'apparaît que tardivement, après l'émancipation de Gide du puritanisme et sa rencontre avec Elisabeth van Ryssel-berghe en 1922. Jusqu'à l'Immoraliste, ces hommes, encore inhibés par la morale puritaine, se sentent plus à l'aise dans leur commerce spirituel

---

1. Gide, Saül, Gallimard, (Paris, 1942), "Le livre de Poche", p. 29.
2. Gide, Paludes, Gallimard, (Paris, 1926), "Le livre de poche", p. 125.

avec leurs compagnes, Emmanuèle, Ellis, Madame, Angèle, toutes "délestées" du poids de la chair, purs esprits venus de l'"invisible réalité" divine pour les y entraîner:

> "Plus tard, pensait André Walter, plus tard je n'aurai pas de maîtresse; mes amours tout entières iront vers l'harmonie. Je rêvais des nuits d'amour devant l'orgue; la mélodie m'apparaissait comme une Béatrice nuageuse (...) comme une Dame élue, immatériellement pure (...) J'étais enfant, je ne pensais qu'à l'âme; déjà je vivais dans le rêve; mon âme se libérait du corps; et c'était exquis, ce rêve des choses meilleures."[1]

LE REFUS DU CORPS DE LA FEMME

Ces femmes vertueuses, qui possèdent le contrôle moral sur les hommes, ont condamné sévèrement celles qui ne le sont pas, c'est-à-dire les "vitrioleuses" dotées seulement d'un corps; ces êtres, maléfiques par définition, sont donc à peu près absents des oeuvres de jeunesse; ou plutôt, elles sont présentes, mais négativement: les prostituées des Cahiers d'André Walter, la reine Haïatelnefus du Voyage d'Urien, Rachel de la Tentative Amoureuse, inspirent plus de dédain, plus de peur que d'admiration; et jamais, malgré leurs attraits, le portrait que Gide en a tracé approche-t-il en beauté, en sublimité et en grâce les visages pathétiques des Emmanuèle, des Ellis, des Marceline.

De toute façon, ces femmes uniquement corporelles sont perdues d'avance puisque leur créateur est incapable de toute description physique[2], qu'il ne peut"décrire un visage"[3]. A ces pauvres créatures dépourvues de tout

---

1. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 50.
2. Ses oeuvres complètes contiennent relativement peu de détails physiques sur ses personnages, aussi bien masculins que féminins.
3. Gide, La Porte étroite, p. 15.

charme, bien "minces" et souvent insignifiantes, il ne reste donc aucune chance de plaire ou de survivre; elles sont condamnées sous des formes allant "de la pudibonderie à l'aversion"[1]. Ce sont les mal aimées de l'oeuvre gidienne, celles qu'on évite et qu'on déteste, celles qu'on qualifie de sirènes, de vampires, de démons.

La première réaction de l'homme devant de tels monstres est un sentiment de dégoût et même d'horreur qui le fait instinctivement se détourner et repousser leurs avances:

> "Dans mon horreur de ces choses, je m'en suis toujours détourné (...) Alors où? dans la rue, une de ces femmes errantes vous accoste et vous emmène (...) elle se donne à vous froidement; on la regarde faire. Et après tout cet écoeurement, il vous reste encore des désirs? (...) Puis après - quoi? - de nouveau? ô quelle honte!" 2

Ce sentiment s'accompagne d'une peur panique et d'un désir de fuite, incontrôlables chez l'homme gidien:

> "Fuyons, fuyons, disait-il. Des sirènes habitent l'île et nous les avons vues (...) nous les vîmes, couchées dans les algues; elles dormaient. Alors nous avons fui, si tremblants que nous pouvions à peine courir"3.

Ces créatures immondes sont donc considérées comme fatales et dangereuses:

> "Quel n'était pas votre danger si elles eussent pu vous entendre - et nous n'avons osé crier que déjà tout près de vous, de peur que le cri les éveille"4.

---

1. Jean-Jacques Thierry, Gide, p. 128.
2. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 122.
3. Gide, Le Voyage d'Urien, dans Romans, Pléiade, (Paris, 1958) pp. 21-22.
4. Ibid, pp.23 et 32.

Leur nom est synonyme de malheur et de destruction: après le passage des sirènes aux "voix enchanteresses", dans le Voyage d'Urien, toute la ville s'écroule, les minarets et les palmiers se brisent, les escaliers chancellent et tout disparaît dans un ensorcelant mirage.

Pourquoi Gide et ses héros prêtent-ils un tel pouvoir maléfique à ces femmes? C'est qu'elles ne possèdent qu'un corps et que, selon l'éthique puritaine, la chair représente tout le Mal; elles symbolisent donc le péché, le vice, la passion, bref, tout ce que l'homme doit éviter pour assurer son salut. Elles deviennent pour lui les tentatrices désignées par le Malin pour l'entraîner à sa perte; séductrices par excellence, leur beauté même est suspecte; elle est un piège de plus pour faire tomber l'homme:

> "O non! non! dit Morgain. Elles étaient pareilles à des femmes et très belles. Voilà pourquoi je me suis enfui (...) leurs yeux souriaient de vicieuses promesses (...) pour le séduire, elles se déguisaient".[1]

D'ailleurs, selon cette esthétique, toute nudité, quelle qu'elle soit, est signe d'obscénité; et si par malheur, la femme s'avise de posséder un corps, celui-ci, pour être non pas acceptable mais tolérable, doit nécessairement être caché:

> "Angaire dit alors qu'il n'aimait les femmes que voilées, mais que même ainsi il craignait qu'elles ne devinssent impudiques et de voir leur tomber la robe dès qu'un peu de tendresse advenait"[2].

Dans cette perspective, l'homme gidien n'ose faire face à la femme nue parce que l'amour physique en sa compagnie est identifié à la souillure

1. Gide, Le Voyage d'Urien, pp. 23 et 32.
2. Ibid, p. 27.

du mal:"Angaire ne comprenait pas qu'on osât se mettre à deux pour faire ces saloperies indispensables"[1]; et même lorsque la femme n'appartient pas directement au groupe des "vampires", l'homme réagit devant elle par une incurable timidité, un recul:

> "Rachel était assise sur le lit (...) presque nue (...) Luc arriva, rougit (...) et s'étant agenouillé devant elle, il baisa ses pieds délicats, puis ramena le pan du châle. Luc souhaitait l'amour mais s'effrayait de la possession charnelle comme d'une chose meurtrie"[2].

Le héros gidien se sent donc incapable d'assumer la volupté, expérience au-dessus de ses forces, parce que commandée par les Puissances maléfiques; toute caresse même, ou baiser ou simple attouchement lui inspire une insurmontable répugnance, car ils portent atteinte à la pureté, vertu suprême dans l'échelle des valeurs puritaines;

> "Pour ne pas troubler sa pureté, je m'abstiendrai de toute caresse - pour ne pas inquiéter son âme - et même des plus chastes, des enlacements de main ... de peur qu'après elle ne désire davantage, que je ne pourrai pas lui donner"3.

Pour André Walter et ses successeurs - Urien, Luc, Tityre - la chair, impure par définition, doit être châtiée, de peur qu'elle ne déprave l'âme à son tour:

> "Mais la chair corrompt l'âme, une fois corrompue! on ne peut mettre du vin pur en des vaisseaux qui se pourrissent! La chair fait l'âme à soi, si l'âme ne la domine d'abord; - il faut qu'elle l'asservisse"4.

---

1. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 27.
2. Gide, La Tentative Amoureuse, p. 74.
3. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 82.
4. Ibid, p. 45.

A plus forte raison, l'acte sexuel, expression la plus complète de la possession physique, doit-il être banni comme faute mortelle, comme flétrissure ultime de l'âme: Gygès, après l'avoir accompli, éprouve de la honte et ce besoin symbolique de se laver:

> "j'ai fui comme un voleur (...) laver dans la rosée
> la fièvre de mes mains, l'horreur de ma pensée,
> la rougeur de mon front, le crime de mon coeur"[1].

Les compagnons d'Urien, eux, vont "vers les fontaines blanchir leur tunique empestée"[2] au contact de ces "démones". Bien entendu, les conséquences d'une telle profanation des valeurs spirituelles sont en proportion avec sa gravité: André Walter court le risque d'être "vitriolé", de voir son corps rongé par quelque maladie "honteuse"; dès leur première sortie nocturne, les matelots du Voyage d'Urien, sont "perdus"; ils sentent "leur chair troublée"; et comme "attisée" par une sorte de fièvre; les "robes insidieuses des femmes leur communiquent cette langueur" qui précède la maladie, ces "vapeurs paludéennes" qui promènent "des germes de mort"; bientôt, la peste les contamine et les dévore; frappés d'extermination,ils se débattent en vain pour tenter de supprimer "le temps de la honte"[3]; et cette pourriture se répand maintenant à tout l'univers qui les entoure: les eaux se polluent, même l'eau pure du lavoir et la terre entière exhale des odeurs pestilentielles.

C'est que, selon l'éthique gidienne, tout violateur du dogme sacré de la chasteté, est puni de décadence et de mort: "choses tachées, choses atteintes de maladie et comme désignées par la mort"[4]. Et une fois l'attentat commis, le "juste" châtiment qui s'ensuit, est implacable; il consume irrémédiablement, comme un cancer; l'amour physique est fatalement suivi, non seulement de dégradation morale mais de maladie corporelle; c'est ainsi

1. Gide, Le Roi Candaule, p. 236.
2. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 38.
3. Ibid, p. 38 à 40.
4. Gide, l'Immoraliste, p. 113.

que Marceline, après avoir conçu, tombe malade, perd son enfant et meurt: "La maladie était entrée en Marceline, l'habitait désormais, la marquait, la tachait. C'est une chose abîmée"[1]. Et cela est si vrai que dans le revirement immoraliste de Michel, le désir et la possession physique de sa femme ne deviendront possibles qu'avec le retour de sa santé:

> "j'avais été trop las pour aimer (...) je sentirais désormais croître avec ma santé mon amour. Je disais vrai; mais sans doute j'étais bien faible encore car ce ne fut que plus d'un mois après que je désirai Marceline".2

Devant de semblables interdits dont la transgression est entourée de telles menaces, il n'est pas étonnant que le héros gidien demeure impuissant, qu'il recule devant le désir, qu'il reste paralysé devant les "chairs de femmes"; il respecte simplement la femme comme la Morale le lui a ordonné:

> "Triste éducation que nous eûmes qui nous fit pressentir sanglotante ou navrée, ou bien morose et solitaire, la volupté pourtant glorieuse et sereine"3.

Voilà qui est définitif: en présence de la femme, l'homme gidien éprouve un sentiment d'échec; il ne peut la posséder physiquement: l'amour même qu'il éprouve pour l'élue de son coeur est un obstacle aux liens charnels: André Walter avoue à sa bien-aimée qu'il "ne la désire pas", que son corps le gêne et que les possessions charnelles l'épouvantent; Luc, devant Rachel "presque nue, couverte seulement d'un châle" (...) rougit et ramène le pan du châle;[4] et le Narrateur évoque devant Madame leurs amours anciennes,

---

1. Gide, l'Immoraliste, p. 127.
2. Ibid, p. 56.
3. Gide, La Tentative Amoureuse, p. 74.
4. Ibid, p. 74.

> "ce geste qui repousse cela même qu'on voudrait étreindre, - comme nous faisions oh! Madame - par la crainte de posséder et par amour du pathétique"[1].

Le héros ne peut donc souiller, par l'acte sexuel, la vertu et la pureté de la femme aimée; et il ne peut non plus posséder ces autres "créatures de perdition" parce qu'alors, elles le souilleraient.

Le corps féminin est finalement décevant; il n'apporte que cauchemar, hantise, frustration, angoisse; André Walter est obsédé par ce trou noir, ce sac vidé de sable, cette baudruche qui se dégonfle lamentablement dès qu'une main tendue la troue:

> "Un singe, en sautillant s'est approché; il soulevait le manteau (...) et j'avais peur de voir, je voulais détourner les yeux, mais, malgré moi, je regardais. Sous la robe, il n'y avait rien; c'était noir, noir comme un trou; je sanglotais de désespoir"[2].

Et tout compte fait, c'est par choix autant que par devoir qu'André Walter, Luc, Urien, Tityre, préfèrent s'en tenir loin ne sachant comme leur créateur, que faire si le mystère des "bacchantes" pouvait leur être révélé d'un geste.

---

1. Gide, La Tentative Amoureuse, p. 77.
2. Gide, Les Cahiers d'André Walter, pp. 169-170.

C H A P I T R E III

Le Mythe de la Femme

LA FEMME GIDIENNE: IMMATERIELLE

Puisque le héros gidien éprouve une telle aversion pour le corps de la femme, puisque cette inhibition est si puissante chez l'écrivain des années 1891-1905, puisque surtout, il se montre incapable de créer physiquement un personnage romanesque féminin, comment existeront ses héroïnes principales, les femmes aimées? Produits d'une morale puritaine, c'est-à-dire privées de la partie satanique de l'être humain, le corps, elles n'auront droit qu'à la vie de l'âme et de l'esprit; Gide en fera des créatures essentiellement désincarnées, modelées, de son propre aveu, sur celles de deux écrivains qu'il admirait beaucoup: Poe et l'immatérialité de sa Morella; Dante et l'évanescente Béatrice. Peintre uniquement des âmes, l'écrivain a créé à leur instar des visages de femmes peu "étoffés", des êtres qui, humainement parlant, manquent de substance et de contour; toutes inspirées d'une seule et même femme, elle-même considérée comme "figure idéale" et "âme-soeur", dépourvues par conséquent de tout trait physique particulier, apte à les différencier de leurs compagnes, aux yeux du lecteur, les héroïnes gidiennes se confondent étrangement: "Sous des noms différents, une seule figure de femme, toujours la même"[1], reproduite à l'infini, habite l'oeuvre de Gide: "déjà telle, dans mes premiers livres, je la peignais..."[2]. Ces héroïnes sont beaucoup moins typées et définies que leurs partenaires masculins. Souffrant d'atrophie physique, leur vie humaine est d'ailleurs bien fragile, bien précaire: Emmanuèle, la mère d'André Walter, Marceline, la Reine, épouse de Saül, souffrent et meurent avant l'achèvement du drame.

L'expérience physique avec ces personnalités spirituelles étant

---

1. Jean Delay, Introduction à la Correspondance Gide-Martin du Gard, N.R.F. (Paris, 1968), p. 47.
2. Gide, Et nunc manet in te, p. 1132.

exclue pour le héros, l'aventure amoureuse doit donc emprunter un autre mode d'expression; devant l'embargo placé sur la chair, l'homme gidien se réfugie dans la seule possession possible de l'être aimé:

> "Les corps me gênaient, dit André Walter; ils me cachaient les âmes. La chair ne sert de rien: ce serait l'immatérielle étreinte"[1].

Et c'est pourquoi, sûr de l'amour d'Emmanuèle, c'est-à-dire certain de posséder son âme, cet amoureux transi réagit d'une façon aussi bizarre devant la perspective de son mariage avec T.: il n'en éprouve aucune jalousie:

> "J'ai réfléchi pour la première fois que tu vivais encore: je n'en ai pas eu plus de joie: et qu'un autre te possédait: je n'en ai pas été jaloux. Jaloux de quoi? Et comme toujours nos pensées, en même temps, avaient été les mêmes, je me demandais si les souvenirs de pensées seraient peut-être les mêmes aussi - si tu te souvenais, Emmanuèle?[2]"

L'AMOUR: FUSION DES AMES

Cette histoire d'amour spirituel qui constitue le sujet, ou du moins un des thèmes principaux des romans gidiens du premier cycle et dont le prototype se trouve dans Les Cahiers d'André Walter, en quoi consiste-t-elle? comment l'auteur et ses héros masculins la conçoivent-ils?

Les âmes qui s'aiment n'étant pas confinées dans le corps humain, possèdent la faculté de passer outre aux obstacles physiques pour se rejoindre; André Walter et Emmanuèle, c'est Roméo et Juliette, l'éternel couple d'amants séparés, mais qui, cette fois, se retrouvent par-delà l'opposition des parents:

---

1. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 73.
2. Ibid, p. 96.

"Nos âmes (...) se rejoignaient au-dessus de la mort approchante, sans une joie profane, sans même s'étonner qu'il soit donc enfin là ce bonheur de l'étreinte qu'elles avaient tant souhaité (...) Mère chérie, bénie sois-tu! Par dessus ton lit d'agonie, nos âmes se sont retrouvées. Tu n'as pu séparer que nos corps[1]".

Les deux protagonistes, dépouillés de leurs liens terrestres, se rencontrent au-delà de la création matérielle, partagent les joies supérieures d'un univers éthéré, joies irrémédiablement refusées aux amants ordinaires:

"Non, le corps n'est pas un indispensable interprète; il est des communions plus subtiles, des baisers qu'il ignore et les plus suaves caresses s'échangent au-delà des espaces[2]".

Cette aventure ultra-terrestre permet à l'amour de survivre au temps, à la mort de se prolonger en félicité éternelle:

"Je te désirerai toujours - aussi, cette fuite errante de ces deux âmes confondues, pour moi c'est l'infini bonheur que je rêve".[3]

Les deux âmes, délivrées de leur prison charnelle, jouissant enfin d'une liberté absolue de mouvement, atteignent à la fusion complète dans l'être aimé, que souhaite l'amour et qu'empêche le corps:

"quelque chose d'ineffable fait(...) que l'âme veut s'échapper du corps, s'évanouir dans un baiser. L'un contre l'autre, si près qu'un même frisson nous enveloppe(...) les yeux fixés sur une même étoile, laissant sur nos joues approchées nos larmes se mêler et se confondre nos âmes en un immatériel baiser"[4].

---

1. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 89.
2. Ibid, p. 99.
3. Ibid, p. 113.
4. Ibid, p. 41.

Le sentiment inspiré et vécu par l'âme uniquement est d'une telle force, et d'une telle profondeur qu'il dépasse même l'être aimé, qu'il devient, plutôt qu'échange égoïste limité aux deux conjoints, vision universelle:

> "qu'elles se rencontrent en une adoration pareille et se mêlent sur la chose admirée: elles s'oublieront elles-mêmes ainsi et ne s'inquiéteront dans le regard qui leurre[1] (...) ainsi j'ai senti parfois leur fusion quand (...) nous admirions ensemble"2.

Comment ne pas associer cette conception de l'amour à celle de Saint-Exupéry qui disait qu'"aimer ce n'est pas se regarder, mais regarder ensemble dans la même direction". Puisque l'expérience amoureuse est un cheminement parallèle, elle exige une connaissance de l'autre comme de soi-même, une compréhension totale des partenaires; c'est pourquoi elle est favorisée par l'habitude prolongée d'une vie commune; André Walter le sait bien qui ne souhaite rien de plus que d'avoir à partager pour l'éternité l'existence de " l'âme aimée" d'Emmanuèle:

> "L'éducation d'une âme; la former à soi - une âme aimante, aimée, semblable à soi pour qu'elle vous comprenne, et de si loin que rien ne puisse entre les deux qui les sépare; tisser et lentement des noeuds si compliqués, un tel réseau de sympathies, qu'elles ne puissent plus se détacher mais s'en cheminent parallèles par la force de l'habitude entretenue"3.

LA FEMME AIMEE OU L'AME-SOEUR

Puisque Gide-Walter conçoit l'amour comme une fusion des âmes, L'Emmanuèle aimée, sa compagne de route, devient pour lui l'"âme-soeur", i.e.,

---

1. Cette théorie selon laquelle le regard physique est trompeur, qu'il dissimule le vrai, l'important, l'immensité d'un au-delà, a aussi été reprise par Saint-Exupéry: "On ne voit bien qu'avec le coeur, l'essentiel est invisible pour les Yeux" (Le Petit Prince.)
2. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 72.
3. Ibid, p. 32.

celle dont la ressemblance avec la sienne les fait se confondre. Le caractère fraternel de leur affection réciproque est souligné dans Les Cahiers d'André Walter au moyen d'un ingénieux subterfuge: Emmanuèle, sosie de sa cousine décédée, Lucie, la soeur aînée d'André, se substitue naturellement à elle:

> "On t'avait fait habiter la chambre de Lucie. Il semblait que la chère morte ne l'eût pas quittée tout entière. Quand tu vins, les choses d'elle autrefois parurent la reconnaître et revivre (...) sa mémoire partout éparse autour de toi te faisait plus pensive. Le soir, je retrouvais son profil disparu dans l'ombre de ta tête penchée, - ta voix, quand tu parlais, me faisait souvenir. Et bientôt notre mémoire à tous deux se confondait"1.

L'AMOUR: UNE COMMUNAUTE

Comment se manifeste l'amour de deux âmes-soeurs? Unies par une intimité plus secrète et plus grande que celle des amants ordinaires, leur affection réciproque se traduit par une intuition, une connaissance parfaite de l'autre:

> "Nos esprits se connaissaient tout entiers, n'avaient plus l'un pour l'autre de mystère. Nous savions toutes nos pensées avant de les avoir parlées et comment l'autre allait les dire"2.

Démunis de corps, ces êtres épris l'un de l'autre se livrent ensemble à des activités essentiellement intellectuelles ou spirituelles; et dans l'oeuvre gidienne, elles consistent le plus souvent en des lectures communes,

---

1. Gide, Les Cahiers d'André Walter, pp. 40-41.
2. Ibid, p. 62.

occupation préférée d'Emmanuèle et André Walter, de Rachel et Luc, ("Rachel (...) le priait de lui dire une histoire"[1]), du narrateur et de Madame, d'Angèle et de Tityre, personnages romanesques qui ont adopté les goûts de leur créateur et de leur inspiratrice. Les deux âmes, formées à une morale puritaine, partagent aussi leurs exaltations religieuses, leurs prières, mêlent leurs contemplations, leurs extases, leurs méditations devant l'Evangile, livre favori: "J'ai sur moi l'Evangile, lui dis-je; si tu veux, nous en lirions ensemble"[2]. Nous les voyons confondre leurs ambitions et leurs projets;"Je te racontais mes ambitions; tu souriais, t'efforçant de paraître incrédule"[3]; éprouver les mêmes joies, les mêmes enthousiasmes:

> "Le grand frisson qui vous secoue au spectacle des choses sublimes (...) quelle joie quand nous le découvrîmes l'un chez l'autre pareil: (...) Quelle source de joie, après, en lisant, de l'éprouver ensemble, il nous semblait nous unir dans un même enthousiasme"4.

Chose curieuse, ce bonheur en commun semble décuplé de le voir réfléchi par l'aimée, ces émotions à deux paraissent provenir autant sinon plus du fait de les retrouver similaires en l'autre, que de leur cause véritable: "ce frisson, bientôt, nous le sentîmes l'un par l'autre, l'un dans l'autre"5. En fait, émotions et joies ne semblent possibles que si l'être aimé les partage et les ressent d'une façon identique:

> "Nous apprenions tout ensemble; je n'imaginais de joie qu'avec toi partagées; et toi tu te plaisais à me suivre (...) nous en lisions le refrain obsédant l'un sur les lèvres de l'autre, - sans parler"6.

Pour éprouver, l'âme-soeur gidienne a donc besoin de la présence de sa pareille, l'Emmanuèle aimée, miroir indispensable qui lui renvoie sa propre

1. Gide, La Tentative Amoureuse, p. 75.
2. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 37.
3. Ibid, p. 35.
4. Ibid, pp. 36-37.
5. Ibid, p. 37.
6. Ibid, p. 35.

image:

> "J'aurais voulu que dans tous les sentiers nos esprits cheminassent ensemble; je souffrais de connaître sans toi; il me fallait te sentir là; je tressaillais de tes admirations plus que des miennes"1.

Cette projection de soi dans l'autre est presque un réflexe chez le héros gidien face à la femme aimée, à qui il prête inconsciemment ses propres sentiments et ses propres pensées.

NARCISSISME

C'est à se demander si cet amour émanant de l'âme possède une telle force, une telle générosité, qu'il ne peut être contenu dans un seul coeur et déborde de soi vers l'autre, ou s'il n'est pas plutôt amour de soi, égocentrisme auquel l'indispensable "réflexion de soi" ressemble étrangement. André Walter, Luc, Tityre, Michel ne sont épris ni d'Emmanuèle, ni de Rachel, ni d'Angèle, ni de Marceline, mais de leur double: le héros gidien du premier cycle, c'est Narcisse amoureux de son image, la fidèle Echo qu'est sa compagne, la femme gidienne[2]. Le "cheminement parallèle" d'André Walter et d'Emmanuèle n'est qu'une illusion de plus de l'homme sur l'objet et la nature du sentiment qu'il éprouve;sous l'amour de "l'âme-soeur" se cache un narcissisme, fondamental chez lui. Pour que l'amour naisse et vive, il faudrait que ces étranges amants aient partagé le même passé, il faudrait que leurs âmes soient exactement ces "miroirs jumeaux" dont parle Baudelaire. Une âme-soeur ne suffit plus; encore faut-il qu'elle soit jumelle, identique.

Jamais le narcissique thème du double n'a été plus clairement ex-

1. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 57.
2. De ces premières héroïnes, on pourrait dire ce que Gide écrira plus tard de l'Edouard des Faux-Monnayeurs: "C'est Protée, il prend la forme de ce qu'il aime".

primé dans l'oeuvre de Gide que dans cette phrase de La Tentative Amoureuse: "C'est bien de son double, de sa seule image que Narcisse est épris".

> "Le moindre soupçon d'altérité, la moindre différence décourage un sentiment qui ne s'attache qu'à sa ressemblance poussée jusqu'à l'identité"[1].

Si Luc se sépare de Rachel, si Michel ne connaît qu'un moment de bonheur avec Marceline, tel deux lignes qui se croisent en un point unique, puis s'écartent, c'est qu'ils ne se retrouvent pas totalement en elles, qui restent, malgré tout, "l'Autre". Il leur manque cette qualité unique, "cette inimitable saveur" que l'on ne découvre qu'en soi-même:

> "deux âmes se rencontrent un jour, et parce qu'elles cueillaient des fleurs, toutes deux se sont crues pareilles. Elles se sont prises par la main, pensant continuer la route. La suite du passé les sépare. Les mains se lâchent, et voilà, chacune en vertu du passé continuera seule la route. C'est une séparation nécessaire, car seul un semblable passé pourra faire semblables les âmes. Tout est continu pour les âmes. - Il en est, vous savez, nous le savons, Madame, qui chemineront parallèles, et ne pourront pas s'approcher"[2], croyant ainsi pouvoir préserver intact leur affection.

L'ANGELISME

Gide, en privant la Femme aimée de corps, l'exempte de tout mal, puisque le péché ne vient que par la chair. L'âme-soeur, qui ne possède de la nature humaine que la partie noble, divine, personnifie donc la Pureté, suprême vertu de l'éthique puritaine. Dans "Le Voyage d'Urien",

---

1. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome II, p. 239.
2. Gide, La Tentative Amoureuse, p. 82.

oeuvre symbolique par excellence, et dans les autres oeuvres de jeunesse, elle nous apparaît entourée de blancheur, de neige, de sources jaillissantes et claires, enfin de tout ce qui rappelle cette Pureté: "A travers le linceul des neiges, c'est près d'un rocher de blancheur que j'ai cru voir Ellis pensive"[1]. A toute femme de l'oeuvre gidienne classée dans la catégorie privilégiée des "âmes-soeurs", continuatrices de la "Figure idéale" comme modèles de la Vertu, sont attribuées, naturellement toutes les qualités associées à la Pureté: l'innocence, la candeur, la chasteté, la décence, la pudeur; ainsi le Roi Candaule commande le respect envers sa femme, en ces termes:

> "Si tu les[2] regardais comme tu fis hier, Sa pudeur en serait gênée. Messieurs - j'ai honte à réclamer de vous cette obligeance. Gardez en vos propos la plus grande décence: La reine sera là"[3].

Nous avons vu que pour Gide-Narcisse, la femme jouait le rôle d'Echo. Mais il faut encore préciser. Cette créature mystique, possédant des attributs divins - pur esprit en qui la Vertu remplace la tache du péché - est douée de pouvoirs extraordinaires: son compagnon, le héros gidien, ne la voit pas vraiment comme une fille de la terre qui ne mérite que le dédain; pour lui, elle est plus qu'une femme, elle est une sorte d'être supérieur; Urien dit à Ellis: "Sur une berge, un jour, je pensais t'avoir retrouvée; mais ce n'était qu'une femme"[4]. Partageant avec elle, prières, extases, contemplations, lectures de l'Evangile, méditations, il confond le sentiment qu'il éprouve pour elle avec l'amour religieux: "amour pieux, amour pour Elle qui souvent tous deux se confondent" dit André Walter; "tout au moins est-il entre eux deux une corrélation constante (...) mon amour pour toi croîtra parmi les prières dévotes: les âmes pieuses sont les âmes aimantes. La religion est de l'amour" [5]. Et à la mort de sa mère, à qui il a promis de renoncer à Emmanuèle, seul l'amour divin peut compenser,

---

1. Gide, Le Voyage d'Urien, dans Romans, Pléiade, (Paris, 1958), p. 62.
2. Il s'agit de danseuses.
3. Gide, Le Roi Candaule, p. 178.
4. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 207.
5. Gide, Les Cahiers d'André Walter, pp. 109-110.

pour André Walter, la perte de l'être aimée: "Puisqu'il faut que je la perde, que je te retrouve au moins, mon Dieu"[1]. Bien plus, pour Urien, la voix d'Ellis, c'est la voie même de Dieu; il se la représente montant au Ciel au milieu des Anges, telle la Madone de l'Assomption du culte catholique:

> "Je voulais encore lui parler (...) et je tendais les mains vers elle; mais elle (...) me montra de sa main l'aurore, et s'étant lentement relevée, comme un ange chargé de prières, reprit le chemin séraphique. A mesure qu'elle montait, sa robe devenait nuptiale; (...) elle rayonnait de tous les rayons des sept mystiques pierreries; et bien que leur éclat fût tel qu'il eût consumé les paupières, une si céleste douceur ruisselait de ses mains tendues, que je ne sentais pas la brûlure. Elle ne regarda plus vers moi; je la voyais toujours plus haute; elle atteignit les portes enflammées; derrière une nuée, elle allait disparaître...Alors une lumière beaucoup plus blanche m'éblouit, et, la nuée s'étant ouverte, je vis des anges. Elle était au milieu d'eux"[2].

La femme gidienne, par sa nature et ses attributs surhumains, appartient donc au règne des créatures célestes[3]; elle regagne sa place parmi les anges. Qu'elle se nomme Emmanuèle, Angèle ou Ellis, chacun de ces doux vocables rappelle sa mission surnaturelle: cet ange sublime, messagère de Dieu sur la terre, est chargé de guider l'homme, son compagnon, vers Lui. C'est ainsi qu'Urien le constate en ces termes:

> "Ignores-tu quelle triste histoire j'ai vécue depuis que je t'avais perdue? quelles campagnes désolées j'ai traversées depuis que ta main plus ne me guide"[4].

---

1. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 30.
2. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 61.
3. Est-ce à cause d'elle que l'homme gidien a acquis l'amour de l'inhumain: "Vous aimez l'inhumain", dit Marceline à Michel, qui a une prédilection pour le désert. (L'Immoraliste, p. 173).
4. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 60.

Mais l'Angélisme de la femme, thème puissant dans l'oeuvre gidienne, ne meurt pas avec l'Immoraliste. On le retrouve dans les productions ultérieures, tel La Porte étroite et même dans les oeuvres de maturité, tel dans Les Faux-Monnayeurs où Bronja joue le rôle de l'Ange bienfaisant auprès de Boris: "les anges, désormais, comment y croire?", déplore-t-il après la mort de celle-ci. Ainsi donc, le mythe de l'Ange complète et résume ceux de la "Figure idéale" et d'"Echo": la femme chez Gide est le double de l'homme, mais le double de son idéal, de son idéal de Vertu: André Walter, Luc, le Narrateur, Urien, Tityre, Michel voient en elle la volonté de Dieu, cette projection de leur âme sanctifiée.

Et le message apporté par l'Ange, message qui est l'instrument nécessaire à l'homme pour arriver à Dieu, c'est la Morale: les livres [1] dont Ellis remplit sa valise, sont pour la plupart des brochures de morale qu'elle distribue aux matelots du Voyage d'Urien. D'ailleurs, pour le héros gidien, la femme elle-même, associée de près à sa mission, constitue inconsciemment un symbole de la Morale. Mais là s'arrête son rôle - le séjour d'un ange est toujours passager sur la terre - ; une fois sa mission salvatrice accomplie, elle retourne au Ciel parmi les siens, tel Ellis, ne laissant subsister de son passage que le message qu'elle a apporté, au grand désespoir de l'homme tombé amoureux de sa perfection: Ellis, avant de s'élever vers les Anges,

> "s'étant penchée sur la neige, écrivit en lettres embrasées ce que, m'étant agenouillé, je pus lire:
> ILS N'ONT PAS ENCORE OBTENU CE QUE DIEU LEUR AVAIT PROMIS, AFIN QU'ILS NE PARVINSSENT PAS SANS NOUS A LA PERFECTION".[2]

Ne tenant à l'existence que par l'âme, éloignée de l'homme par toute la distance qui sépare le terrestre du céleste, la femme gidienne s'évanouit, s'évapore dans l'au-delà, dans l'irréel en indiquant du doigt le chemin du

---

1. accessoire indispensable du personnage gidien pré-immoraliste.
2. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 61.

ciel; elle apparaît à son compagnon obsédé par sa fuite, "comme une figure inétreignable, insaisissable"[1];

> "Urien, Urien, triste frère! que ne m'as-tu toujours rêvée! Souviens-toi de nos jeux jadis. Pourquoi voulus-tu, dans l'ennui, recueillir ma fortuite image?...Je t'attends au-delà du temps, où les neiges sont éternelles"[2].

Devant l'amour qu'il lui porte, elle se dérobe car l'humain lui est étranger; incapable de désir, jamais avant l'Immoraliste, nous ne la voyons donner à l'homme qui l'aime la moindre preuve d'affection réciproque. L'Ange gidien est incapable d'aimer - car avant que Narcisse-Gide ne brise sa coquille et puisse enfin voir objectivement les êtres autour de lui, il ne s'imagine pas que la femme puisse aimer, puisse l'aimer, lui, un homme.[3]

Ainsi donc, une fois de plus, le héros gidien est frustré par la femme; il ne réussit pas à posséder celle qu'il aime, ni même à être son égal, encore moins à la dominer, devant sa perfection, il se sent humain, c'est-à-dire inférieur et coupable; d'ailleurs, celle-ci ne manque jamais de le lui faire remarquer, de lui faire honte de son indignité en lui servant sa traditionnelle petite leçon de morale:

> "La pauvre enfant que tu croyais me reconnaître - et comment t'es-tu pu méprendre? tu lui disais de cruelles paroles; et puis tu l'as abandonnée. Elle ne vivait pas; tu l'as faite, il te faudra l'attendre maintenant; car cette âme ne pourrait seule monter vers la cité de Dieu"[4].

---

1. Gide, Et nunc manet in te, p. 1132.
2. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 60.
3. Il est significatif que, des héroïnes des oeuvres de jeunesse, seule Marceline, dessinée après le passage de l'Immoralisme et le désaveu du narcissisme, se montre capable d'un grand amour et d'un dévouement altruiste envers son mari.
4. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 61.

En fait, la femme gidienne prend son rôle de prédicatrice tellement au sérieux qu'il devient chez elle une véritable manie: il faut qu'avant son départ, elle moralise dans un langage admirable d'élévation et d'abnégation:

> "Aucunes choses ne méritent de détourner votre route; embrassons - les toutes en passant; mais notre but est plus loin qu'elles - ne nous y méprenons donc pas; - ces choses marchent et s'en vont; que notre but soit immobile - et nous marcherons pour l'atteindre (...) notre but unique c'est Dieu[1] (...) Dès maintenant nous marcherons vers Lui"[2].

Les jeux sont faits: D'Emmanuèle à Angèle, l'héroïne gidienne se réfugie dans un idéal glacé - la neige, symbole de pureté qui la représente, est aussi un symbole de froideur et de stérilité - se retranche dans un autre monde et ne laisse qu'une prédication, et non un amour. Certes, elle apparaît à l'homme, mais l'espace d'une seconde, juste le temps pour lui d'en tomber amoureux, juste le temps pour elle de lui faire la morale, puis elle disparaît.

La femme reste pour Gide et ses héros un être qui échappe: André Walter décrit les lettres d'Emmanuèle en ces termes: "si elles étaient le seul souvenir que j'aie gardé de toi, je te verrais (...) sans cesse te dérobant, tentant de t'écarter de moi"[3]. Dans Le Voyage d'Urien, Ellis la blonde, toujours plus pâle "et comme évaporée, devenait toujours moins réelle et paraissait s'évanouir" et quand Urien la laisse sur la plage, "elle n'avait déjà presque plus de réalité"[4]; tandis qu'Ellis la brune se dérobe à la conversation qu'Urien désirait poursuivre et s'élève vers les cieux; plus loin, lui et ses compagnons rencontrent des formes féminines "vaporeuses et blanches", se balançant "aériennes" et fuyant devant eux avant de se défaire

1. Gide adoptera cette manie au point qu'on parlera chez lui d'un complexe didactique. Ainsi, certaines paroles de son enseignement immoraliste à Nathanael, ressemblent étrangement à celles de "Madame": "Nathanael, ne distingue pas Dieu de ton bonheur(...) Dis-toi bien que Dieu seul n'est pas provisoire" (Les Nourritures Terrestres, Gallimard, Le Livre de Poche, (Paris, 1936), pp. 168-155.
2. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 61.
3. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 59.
4. Gide, Le Voyage d'Urien, pp.50-51.

en "vapeur"[1]. Quant à Angèle, elle prend plaisir à éluder les questions de Paludes:

> "croyez-vous vraiment que nous ayons su
> nous aimer? lui demande-t-il; "Neuf heures",
> répond-elle, ce soir Hubert fait la lecture"[2]

et ce pauvre Tityre en est tellement obsédé qu'il ne cesse de répéter dans ses cauchemars: "tiens, où est Angèle?" Dans Le Prométhée mal enchaîné, cette évanescente créature délaisse Tityre et s'enfuit de nouveau, avec Moelibée le joueur de flûte.

RECONQUETE DE LA FEMME DANS L'ETERNITE

Mais l'homme gidien, héritier de la morale puritaine, ne renonce pas si facilement. La femme l'a fui, mais avant de fuir, elle lui a appris l'obstination, cette espèce d'"entêtement dans le pire" qui le fait poursuivre jusqu'au bout son but. Puisque l'Ange se réfugie dans l'au-delà, son soupirant ira l'y rejoindre; l'éternité par delà la mort deviendra le lieu de leur rencontre suprême[3]:

> "Pourquoi parler de ton mariage? (...) ce
> qui demeure, c'est notre amour. Puis la
> mort vient qui te délivre. Et, comme
> l'âme est immortelle, les chers amours
> continueront (...) tant que le corps
> vivra, l'amour sera contraint, mais, sitôt
> la mort venue, l'amour triomphera de
> toutes les entraves"[4].

D'ailleurs, pour André Walter, non seulement Emmanuèle mais toutes les femmes aimées revivent dans une sorte de Paradis - qui est leur demeure ultime - et

---

1. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 47.
2. Gide, Paludes, p. 95.
3. La poursuite par l'amant gidien de sa fiancée dans la mort s'apparente au mythe de l'amour courtois qui ne peut s'accomplir que dans l'éternité qui suit la vie terrestre: Saül accepte de mourir à cause de David parce qu'il préfère son amour pour Dieu à sa vie. Candaule ne peut se contenter de posséder Nyssia, il doit la donner et mourir.
4. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 125.

veillent sur lui: "Emmanuèle n'est pas la seule; ma mère encore et Lucie, toutes les âmes aimées errent autour de moi et me contemplent"[1]. C'est que, selon la conception gidienne, l'âme, qui constitue l'essence de la femme aimée, est le sanctuaire de l'amour, le lieu de "prédilection" (du latin "dilectio" - amour); c'est là que les amants gidiens le créent en y installant à la vie, à la mort l'être aimé. Et par le fait que l'amour habite l'élément surnaturel de l'homme, il emprunte à l'âme un peu de sa force de vie, il possède un pouvoir vivifiant capable d'y animer les chères disparues:

> "Ton existence maintenant? rien qu'en moi: tu vis parce que je te rêve (...) Tu ne vis que dans ma pensée. Chère âme qu'il m'est doux que tu vives par la seule vertu de mon amour vivace! C'est par moi que tu vis, par moi! parce que je t'aime! Et comme aussi ton amour emplit ma pensée, c'est lui, lui seul qui me fait vivre. Je ne vis que par ton amour. C'est par toi que je vis, par toi! parce que tu m'aimes!"[2]

L'âme, moitié divine de la nature humaine, possède, entre autres attributs de Dieu, l'immortalité; et c'est pourquoi la forme la plus accomplie de l'amour, selon l'éthique gidienne passe par elle, puisqu'il ne meurt pas avec le corps condamné à la corruption mais y est perpétué dans l'éternité de l'au-delà:

> "Nous ne pouvons cesser de nous aimer, notre amour est immortel et malgré nous, car il faudrait la mort de l'âme pour qu'il meure"[2].

La réunion définitive des amants gidiens ne devant avoir lieu quand dans l'autre monde, André Walter préfère ne pas anticiper. Il

---

1. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 141.
2. Ibid, p.165.

veillent sur lui: "Emmanuèle n'est pas la seule; ma mère encore et Lucie, toutes les âmes aimées errent autour de moi et me contemplent"[1]. C'est que, selon la conception gidienne, l'âme, qui constitue l'essence de la femme aimée, est le sanctuaire de l'amour, le lieu de "prédilection" (du latin "dilectio" - amour); c'est là que les amants gidiens le créent en y installant à la vie, à la mort l'être aimé. Et par le fait que l'amour habite l'élément surnaturel de l'homme, il emprunte à l'âme un peu de sa force de vie, il possède un pouvoir vivifiant capable d'y animer les chères disparues:

> "Ton existence maintenant? rien qu'en moi: tu vis parce que je te rêve (...) Tu ne vis que dans ma pensée. Chère âme qu'il m'est doux que tu vives par la seule vertu de mon amour vivace! C'est par moi que tu vis, par moi! parce que je t'aime! Et comme aussi ton amour emplit ma pensée, c'est lui, lui seul qui me fait vivre. Je ne vis que par ton amour. C'est par toi que je vis, par toi! parce que tu m'aimes!"[2]

L'âme, moitié divine de la nature humaine, possède, entre autres attributs de Dieu, l'immortalité; et c'est pourquoi la forme la plus accomplie de l'amour, selon l'éthique gidienne passe par elle, puisqu'il ne meurt pas avec le corps condamné à la corruption mais y est perpétué dans l'éternité de l'au-delà:

> "Nous ne pouvons cesser de nous aimer, notre amour est immortel et malgré nous, car il faudrait la mort de l'âme pour qu'il meure"[2].

La réunion définitive des amants gidiens ne devant avoir lieu quand dans l'autre monde, André Walter préfère ne pas anticiper. Il

---

1. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 141.
2. Ibid, p.165.

s'ingénie même à fabriquer les obstacles qui l'empêcheront de s'unir dans la vie présente à Emmanuèle; ce fils de puritaine ne recherche pas le possible ni le facile, mais l'impossible, le meilleur qui seul peut lui mériter l'amour éternel de son angélique fiancée. Maintenant qu'Emmanuèle, par l'opposition maternelle et le mariage avec le discret T., est enlevée à André Walter, l'idéal de vertu qu'elle lui avait laissé, en tant qu'Ange bienfaisant, devient non seulement une tentative de dépassement, conforme à la Morale, et l'instrument de son salut, la clé des portes du ciel, mais surtout, cet idéal constitue "l'alibi qui nie la privation"[1], le moyen de réaliser l'union qui se dérobait; le mystique amoureux l'adopte parce qu'il contient la promesse d'un mariage éternel dans le sein de Dieu. Emmanuèle devient l'objet d'un culte et l'amour que le jeune homme éprouve pour elle se transforme en véritable adoration. La poursuite de l'immarcesible fiancée se confond avec la quête de Dieu. Créature céleste par essence, Emmanuèle appartient au monde des âmes bienheureuses; pour son créateur et son compagnon, elle incarne la Vertu, la Figure idéale, le mythe de la Femme.

L'amour mystique pour la femme aimée, reporté à la vie éternelle, constitue d'ailleurs le premier thème proprement gidien[1]; le mariage, pour les couples gidiens des oeuvres de jeunesse consiste en une communion spirituelle, en un idéal commun de revivre unis en Dieu. Cette étrange conception de la vie à deux est exposée par Gide dès Les Cahiers d'André Walter, et illustrée par ses deux protagonistes, Emmanuèle et André Walter, mais elle est reprise dans Paludes, la Tentative Amoureuse, Le Roi Candaule, l'Immoraliste, et Le Voyage d'Urien où les deux Ellis, dédoublement d'une même femme, invitent leur compagnon, Urien, à une réunion dans l'au-delà où ils partageront le vrai bonheur. Celui-ci dit à Ellis la blonde:

> "vous êtes un obstacle à ma confusion avec
> Dieu et je ne pourrai vous aimer que fondue

---

1. Claude Lebrun, La Naissance des thèmes, dans Cahiers André Gide, I. Les débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste, N.R.F., (Paris, 1969), p. 207.

vous aussi en Dieu même"[1];

tandis qu'Ellis la brune lui rappelle:

> "Pourquoi voulus-tu, dans l'ennui, recueillir ma fortuite image? Tu savais pourtant bien que ce n'était pas l'heure et que ce n'était dès là-bas que posséder était possible. Je t'attends au-delà des temps, où les neiges sont éternelles"[2].

1. Gide, Le Voyage d'Urien, pp. 50-51.
2. Ibid, p. 60.

C H A P I T R E IV

La démystification de l'Ange

L'ILLUSION

Pourtant la réussite de cette expérience amoureuse, est bien fragile, bien précaire, car elle repose sur une double illusion: la femme aimée se confond avec une figure idéale de Vertu, avec l'Ange; elle aliène sa véritable personnalité, qui est d'essence haïssable, et se cache sous un masque de perfection morale; duperie à laquelle l'homme répond, qu'il contribue lui-même à créer en faisant de la femme le double de son âme, l'image de la perfection morale qu'il désire atteindre. Les femmes aimées des oeuvres de jeunesse s'apparentent, par définition, à la "Figure idéale"; et la "Figure idéale, nous l'avons vu, n'est jamais elle-même, mais un personnage sanctifié qu'elle s'efforce de devenir en éliminant son moi haïssable; elle porte un masque qui l'avantage, l'élève. Ces anges féminins s'attribuent un rôle à la mesure de leur sublime visage: elles se vêtent de sévérité et d'austérité et se font les gardiennes d'un code de spiritualité moralisatrice dont la perfection décourage l'adhésion et l'amour de l'homme. Pourtant, pendant longtemps, l'amant gidien donne la réplique à sa nuageuse Béatrice, car il se refuse à la voir autrement qu'il la conçoit, lui, il n'accepte pas d'autre réalité que celle qu'engendre son imagination. André Walter s'accroche de toutes ses forces à cette chimère qui ne fait qu'accroître son angoisse; car en même temps qu'il souffre de la décourageante perfection exigée de lui par sa mystique Emmanuèle, qui lui fait sentir qu'il est indigne de la posséder:

> "Ta pensée haute et calme a des sérénités
> trop pacifiques. Le reposement de ta foi
> me tourmente; je voudrais qu'elle eût
> chancelé (...) (mon âme) aurait été moins
> égarée, te sachant encore sa compagne;
> elle se fût sentie compatie. Peut-être
> en serais-tu moins hautaine, mais tu
> n'apparais toute droite, et pour me
> regarder, tes yeux s'abaissent"[1],

---

1. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 62.

il se rend compte aussi que l'Emmanuèle réelle ne correspond pas toujours à la vision idéalisée qu'il s'en est faite; soudain, il prend conscience qu'elle diffère de son "double"; c'est l'échec du narcissisme:

> "Ton esprit! je l'accuserai, car il m'irrite; c'est ton esprit que je connais le mieux, et pourtant, si peu que ce soit, il n'est pas en nous deux semblable. Tu crains d'admirer sans juger; tu voudrais garder ta raison droite; l'excessif t'effraie, il m'attire.[1] Je t'en veux de n'avoir pas frémi devant l'immensité de Luther; alors je t'ai sentie femme et j'en ai souffert"[2].

C'est que, sous l'utopie de l'andréwaltérisme se dissimule une réalité bien différente, toute prosaïque; et le héros, désespéré, devient fou de ne pouvoir concilier les deux; il meurt, victime de l'angélisme,

> "méprise qui consiste à ne pas aimer l'autre dans son altérité, mais à travers une figure idéale sans commune mesure avec la réalité"[3].

TRIPLE DECEPTION: LA FEMME DOMINATRICE

La conception de l'amour et de la femme dans les oeuvres de jeunesse faillit parce qu'elle recèle une triple déception: la femme présente une image fausse d'elle-même; et cette image impeccable décourage l'homme dans sa conquête, tout en lui laissant pressentir la vérité; d'où l'échec de l'angélisme et du narcissisme. Mais aussi, la femme, en se faisant le guide moral de l'homme, l'empêche de jouer son rôle, le dévirilise. L'héroïne gidienne se montre dominatrice, le pire défaut de son sexe, selon son créateur; même l'amoureux transi et convaincu qu'est André Walter s'en montre déçu:

---

1. Cette réplique annonce déjà Michel de l'Immoraliste, excédé par la fragilité de Marceline.
2. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 61.
3. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome I, p. 500.

> "Ton esprit despote et récif - Il te voulait dominatrice. Tu regimbais aux moqueries (...) Il me fallait vite obéir, ou bien tu t'écartais de moi: c'était le silence jusqu'à ma soumission. Tu savais que je te reviendrais toujours: voilà ce qui te faisait forte; je n'étais pas si sûr de toi; je cédais vite"[1].

Emmanuèle et ses soeurs dissimulent une *fragilité naturelle* sous un caractère fort et un esprit batailleur que leur reproche Walter: "Je comprenais que ton esprit me dérobait ton âme et que ton âme me souhaitait"[2]. Angèle aussi, parmi les créatures les plus angéliques, souffre du même défaut; dans les Nourritures Terrestres, son rationalisme agaçant l'empêche de comprendre et d'apprécier le lyrisme:

> "C'est tout", dit le narrateur après lui avoir lu un texte poétique, et elle de répondre: "Mais cela ne suffit pas pour faire une poésie...; et son interlocuteur impatienté lui répond: "Allons, laissons cela"3.

Même la douce Nyssia, épouse du Roi Candaule, se montre capable de hardiesse et même de violence:

> -Levez-vous roi Gygès, lui commande-t-elle.
>
> -Moi! Gygès! ...Roi!
>
> -Vous êtes mon époux: je suis la reine. Voici vos invités. Levez-vous! - tenez-vous! (Elle enlève le diadème du turban de Candaule). Mettez cette couronne. - Ah! ce voile m'étouffe. (Elle l'arrache complètement).4

---

1. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 60.
2. Ibid, p. 39.
3. Gide, Les Nourritures Terrestres, p. 207.
4. Gide, Le Roi Candaule, p. 246.

Mais l'autoritarisme féminin trouve son épanouissement dans le personnage de la Reine, épouse de Saül. Celle-ci est une espèce de marquise de Merteuil, monstre que les circonstances l'ont poussée à créer à partir d'elle-même:

> "J'ai mis du temps, je te l'avoue, à étouffer chaque entraînement de mon coeur avant de m'occuper comme aujourd'hui, toute entière, aux difficiles questions du royaume. Saül se trouve heureux de ne m'aider en rien; sa négligence est incroyable"[1].

Excroissance de l'esprit dominateur d'Emmanuèle, la Reine personnifie la "femme forte", celle qui, dans les moments difficiles, sait garder son sang-froid, et recourir à la raison, en faisant taire ses émotions. Gide, d'ailleurs, tire partie du contraste ironique entre Saül, qui se croit encore maître chez lui: "La reine - Apprenez qu'il n'y a pas de reine en Israël. Il n'y a que la femme du roi"[2] - et sa femme, qui joue double jeu et le mène à son insu:[3]

> "Le roi Saül n'a pas l'autorité que vous croyez (...) sa volonté s'est excédée; elle a besoin qu'on la dirige et c'est moi qui souvent choisis ses décisions(...) le roi, fatigué de mauvaises pensées, a besoin que je le surveille sans cesse"[4].

C'est l'inversion du rôle des partenaires dans le couple; non seulement la Reine domine son mari mais elle le traite plus en enfant qu'en adulte. Clairvoyante à l'excès, elle connaît le ressort de ses moindres faiblesses, prévoit ses réactions et de là organise sa vie future:

> "Ses moindres mots, ses moindres gestes, tout ce qui vient de lui, éclairant son état maladif,

---

1. Gide, Saül, p. 29.
2. Ibid, p. 60.
3. comme dans Les Liaisons dangereuses, Saül est le jouet d'une illusion créée par la femme, par laquelle elle contrôle la destinée des autres personnages sans qu'ils s'en doutent.
4. Gide, Saül, pp. 67-68.

peut rendre mes soins plus habiles.
Tout doit donc m'être rapporté"[1].

Sa fierté de femme supérieure - "J'aime aussi sentir ma puissance"[2],- la conviction qu'elle possède de son importance - "David, n'oubliez pas que c'est à moi que vous devez cet honneur"[3] -,l'assurance que le sort de son mari dépend d'elle - "Sans mes soins, que vaudrait votre roi?"[4] - tout contribue à supprimer Saül: "L'humeur du roi ne doit pas vous vexer, elle n'a pas grande importance"[5]. Cette femme est vraiment l'incarnation du volontarisme féminin que Gide a toujours combattu.

CARACTERE DES FEMMES GIDIENNES

Les qualités et les défauts que Gide attribue à ses personnages féminins, révèlent sa conception de la femme. On dirait que, par réaction contre son autoritarisme, il se plaît à la doter par la suite de traits de caractère ordinairement identifiés au sexe faible et appréciés par l'homme gidien, qui peut ainsi reprendre sa position de commande. Ainsi, Marceline, qui est l'envers de l'angélisme dominateur, se montre maternelle et tendre:

"Je regardais ma femme cependant; elle était maternelle et caressante. Sa tendresse était si touchante que le petit partit bientôt tout réchauffé"[6].

Marceline, femme dans toute l'essence du mot, incarne pour Michel l'amour et l'oubli de soi[7]:

"je me penchais sur elle comme sur une profonde eau pure, où, si loin qu'on voyait, on ne voyait que de l'amour" 8.

---

1. Gide, Saül, pp. 67-68.
2. Ibid, p. 30
3. Ibid, p. 65.
4. Ibid, p. 68.
5. Ibid, p. 64.
6. Gide, L'Immoraliste, p. 46.
7. A ce titre, elle rappelle beaucoup plus que ses compagnes, la vraie Emmanuèle-Madeleine; de nombreux témoignages dont ceux du Journal s'accordent à admirer sa charité, son altruisme et sa sympathie envers les enfants et les faibles.
8. Gide, l'Immoraliste, p. 97.

Ce que Gide et ses héros estiment aussi chez la femme, c'est, en plus de sa décence et de sa pureté, son abnégation -"Je ne sais si dans son amicale insistance, beaucoup d'abnégation n'entrait pas"[1] - son indulgence -

> "Marceline m'accueillait toujours de même;
> sans un mot de reproche ou de doute, et
> s'efforçant malgré tout de sourire"[2]-,

et surtout sa résignation - "une sorte de résignation religieuse rompit la volonté qui la soutenait jusqu'alors"[3]-, vertu féminine qu'après le passage de l'angélisme, l'écrivain semble le plus admirer: "Les plus belles figures de femmes que j'ai connues sont résignées"[4]. D'ailleurs, les figures de femmes des oeuvres de jeunesse sont en général passives et effacées; elles n'y vivent que par l'homme, seul narrateur de leur existence. Et elles ne s'émancipent qu'avec la graduelle disparition de Narcisse, incapable de s'apercevoir que la femme possède une vie propre car il la confond avec la réflexion de son idéal: seules les dernières héroïnes, comme la Reine, Nyssia et Marceline, réagissent d'une façon autonome devant leur compagnon, se permettent quelques répliques personnelles face à leur conduite.

Résignée, passive et effacée la femme gidienne n'est pas heureuse. Peut-être parce qu'elle descend de l'ange dont la béatitude est réservée à l'au-delà, peut-être parce qu'elle tient de la morale puritaine associée à sa personne, l'austérité et l'abnégation, Gide lui a refusé "la vocation du bonheur"[5]:

> "la constante, l'unique préoccupation avouée
> du bonheur, dans ce livre, (il s'agit d'un commentaire
> sur "Du Mariage" de Léon Blum) ne laisse pas de me
> choquer. Il m'est si prouvé que dans la plus
> facile et la moins dispendieuse entente de ses
> satisfactions, l'homme devienne le plus digne
> que je l'aime et l'admire. Et la femme donc!
> Les plus belles figures de femmes que j'ai connues
> sont résignées; et je n'imagine même que puisse
> me plaire et n'éveiller même en moi quelque

1. Gide, l'Immoraliste, p. 129.
2. Ibid, p. 166.
3. Ibid, p. 118.
4. Gide, Journal 1889-1939, 16 juin 1907, p. 248.
5. Dans un moment de découragement, Madame Gide avait dit à son mari: "Je n'arrive pas à me persuader que nous sommes sur terre pour être heureux".

> pointe d'hostilité, le contentement d'une femme dont le bonheur ne comporterait pas un peu de résignation"1.

Héritières d'un idéal chrétien, les héroïnes gidiennes s'ornent de vertus qui, par définition, excluent la félicité; l'apprentissage de la joie, la ferveur terrestre restent inconnus à leur univers fait de misère et de douleur, de devoir et d'humilité; ainsi l'explique André Walter:

> "Ils ne comprendront pas ce livre, ceux qui recherchent le bonheur. L'âme n'en est pas satisfaite; elle s'endort dans les félicités; c'est le repos, non point la veille: il faut veiller. L'âme agissante, voilà le désirable - et qu'elle trouve son bonheur, non point dans le Bonheur, mais dans le sentiment de son activité violente. - Donc la douleur plutôt que la joie, car elle fait l'âme plus vivace (...) La vie intense, voilà le superbe: je ne changerai la mienne contre aucune"2.

Et si Angèle paraît satisfaite, c'est que, selon Tityre, sa médiocrité l'aveugle:

> - "Pourquoi veux-tu donc la troubler, si elle est heureuse comme cela?
> - Mais elle n'est pas heureuse, mon cher ami; elle croit l'être parce qu'elle ne se rend pas compte de son état; tu penses bien que si à la médiocrité se joint la cécité, c'est encore plus triste.
> - Et quand tu ouvrirais ses yeux; quand tu aurais tant fait que de la rendre malheureuse?
> - Ce serait déjà bien plus intéressant au moins elle ne serait plus satisfaite, elle chercherait"3.

---

1. Gide, Journal 1889-1939, 16 juin 1907, p. 248.
2. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 36.
3. Gide, Paludes, p. 102.

Les héroïnes gidiennes nous apparaissent le plus souvent comme des filles de souffrance, des victimes innocentes du Mal. La Reine, peut-être la plus détestable de toutes, est aussi la plus malheureuse; déçue en tant que mère:

> "Jonathan tomba de mon sein avant terme et comme un fruit encore vert et qui se flétrira sans mûrir. La honte d'un rejeton si chétif ne s'est en moi que bien lentement endormie. Tôt sevré, je voulus ne confier sa faiblesse qu'à des hommes, pensant longtemps qu'à vivre au milieu des guerriers s'exalterait un peu son courage. A peine donc, s'il me connaît. Je suis la reine et non sa mère. Il me craint, il ne m'aime pas". [1]

elle échoue aussi bien dans son rôle d'épouse et de femme; et sa frustration se traduit par une haine contre la faiblesse de ces deux hommes qui l'obligent à assumer la virilité qu'ils ont abdiquée:

> "jamais je ne l'ai vu (Jonathan) sourire, et ma haine se retournait contre Saül, de ce qu'à travers moi il eût ainsi créé une piteuse postérité à sa hideuse ressemblance (...) Je sais - sa faiblesse n'est pas sans grâce; mais je hais sa faiblesse, Nabal, je le hais; je le hais! je le hais!"[2]

La Reine est trompée par son mari, comme beaucoup d'épouses gidiennes de la période immoraliste: Saül lui préfère David; tandis que Candaule, dans son désir de vaincre l'amour envahissant qu'il éprouve pour Nyssia, la jette dans les bras de Gygès; et Michel de l'Immoraliste délaisse Marceline en faveur de Charles, puis de quelque braconnier ou voyou. D'ailleurs, Michel, le héros le plus émancipé admire bien la résignation de sa femme, mais il reste impassible devant la souffrance qu'il lui cause et ne fait rien

---

1. Gide, Saül, p. 29.
2. Ibid, p. 30.

pour l'alléger:

> "Marceline souffre; le sable qu'on respire brûle, irrite sa gorge; la surabondante lumière fatigue son regard; ce paysage hostile la meurtrit. Mais à présent il est trop tard pour revenir"1.

D'ailleurs, la faiblesse physique de Marceline plaît à Michel parce qu'elle lui donne l'occasion de la protéger: "Il me sembla, d'être plus fort, que je la sentais plus délicate, et que sa grâce était une fragilité"2. Cette fragilité le flatte parce qu'elle lui permet de sentir sa force, d'assumer la virilité dont ses prédécesseurs ont été frustrés:

> "Ah! quels regards après[3], Marceline et moi nous échangeâmes. Le danger n'avait pas été grand; mais j'avais dû montrer ma force, et cela pour la protéger. Il m'avait aussitôt semblé que je pourrais donner ma vie pour elle et la donner toute avec joie"4.

Durant sa grossesse, Marceline a même droit à plus d'égards et, pour une fois, à la présence continue de Michel:

> "Il me sembla dès lors que je lui dusse des soins nouveaux, qu'elle eût droit à plus de tendresse; tout au moins dans les premiers temps qui suivirent sa confidence, je passai donc près d'elle presque tous les moments du jour"5.

Michel lui-même, dans son égoïsme masculin, particulier à beaucoup de héros gidiens, accepte l'aide de Marceline jusqu'à ce qu'il se sente assez fort pour se débrouiller seul; devenu immoraliste, il refuse d'elle

---

1. Gide, L'Immoraliste, p. 173.
2. Ibid, p. 74.
3. Il s'agit de l'incident du cocher à Florence, où Michel arrête une calèche qui risquait d'emporter Marceline.
4. Gide, L'Immoraliste, p. 73.
5. Ibid, p. 81.

tout secours et lui enlève même la consolation de prier pour lui, prétextant qu'elle lui crée des obligations inutiles envers Dieu. Dominant de nouveau sa femme, il prend alors sa faiblesse en grippe:

> "Ceux que Marceline choyait étaient faibles, chétifs et trop sages; je m'irritai contre elle et contre eux (...) Je suis devenu fort à présent (...) Marceline, elle, a besoin de luxe; elle est faible(...) Et je prenais tout à la fois l'horreur et le goût de ce luxe"[1].

Ce qui ne faisait qu'ajouter au charme et à la féminité de Marceline, l'irrite à présent comme une faille dans son caractère, une limitation propre à son sexe, incapable d'assumer la "morale des forts":

> "Je vois bien, de dit-elle un jour,- je comprends bien votre doctrine - car c'est une doctrine à présent. Elle est belle, peut-être, - puis elle ajouta plus bas, tristement: mais elle supprime les faibles.
> -C'est ce qu'il faut, répondis-je aussitôt malgré moi.
> Alors il me parut sentir, sous l'effroi de ma brutale parole, cet être délicat se replier et frissonner"2.

CAUSES DU DECLENCHEMENT DE LA DEMYSTIFICATION

Mais cette irritation contre la femme, pour s'avérer parfois cruelle et mesquine, n'est pas gratuite; les impatiences contre les lacunes du caractère féminin ne sont que les moindres symptômes d'une crise qui, d'André Walter à l'Immoraliste, va s'aggravant. L'homme gidien, Narcisse aveuglé, vouant un culte angélique à Echo, se rend compte peu à peu qu'il s'est

---

1. Gide, L'Immoraliste, pp.53 et 155.
2. Ibid, p. 160.

trompé sur l'identité de la femme, que cette erreur l'a amené à poursuivre découragé un idéal trop élevé, et a entraîné l'aliénation, devant l'Ange, d'une partie de sa masculinité: la femme est devenue pour lui un personnage décevant sur toute la ligne: la Vertueuse se dissimulait derrière une "Figure idéale" de sainteté, inaccessible à l'homme, tandis que la "vitrioleuse" se déguisait pour mieux le perdre. Mais surtout, la Morale féminine a causé le plus de dégâts en lui refusant toute possession, tout succès de conquête; à cause d'elle, le héros gidien reste un homme frustré à qui les femmes échappent: l'Ange le fuit par le Chemin du Ciel en répondant à son amour par une Morale, et de cette position, elle le domine; et de plus, cette Morale qu'elle lui impose, lui interdit le plaisir avec les "autres" créatures, le rendant impuissant devant le corps féminin.

Le thème de l'homme frustré devant la femme, suit de près celui de l'Angélisme et de l'amour mystique, et précède de peu celui de la révolte. Dès Les Cahiers d'André Walter, le héros nous apparaît hanté par l'impossible possession et par la fuite de l'incorruptible Emmanuèle. Ellis s'évapore devant Urien dans l'irréalité de la perfection, se refusant à tout désir humain. Quant à Tityre, il est tourmenté par la crainte de perdre Angèle. Aussi la froideur qui accompagne l'entrée en scène des héroïnes et les comparaisons qui les désignent - la neige pour Emmanuèle, la glace pour Ellis, l'approche de l'automne pour Madame: "Voici l'automne ici, Madame; il pleut, les bois sont morts et l'hiver va venir. Je pense à vous"[1]. Cette froideur donc, constitue autant un symbole bien choisi pour les désigner que la marque d'une déception et le début d'une opposition qui, dans l'immoralisme des Nourritures Terrestres, se déclare franche et nette:

> "Je n'aime pas la neige, dit Lothaire,;
> c'est une matière toute mystique, et qui
> n'a pas encore pris son parti de la terre. Je hais son insolite blancheur où

---

1. Gide, La Tentative Amoureuse, p. 84.

> s'arrête le paysage. Elle est froide et se refuse à la vie; je sais qu'elle la couve et la protège, mais la vie n'en surnaît qu'en la fondant. Ainsi je la veux grise et sale, à demi fondue et déjà presque en eau pour les plantes"[1].

L'attitude de Gide à l'égard de la femme évolue parallèlement à son attitude vis-à-vis des morales. Et dès après Les Cahiers d'André Walter, nous voyons poindre les premiers signes d'une libération en trois étapes contre celles-ci. Dans les oeuvres de jeunesse, les deux premières étapes sont franchies:

A. l'homme, frustré par la femme et étouffé par la morale, se méfie d'elles et cherche à s'affirmer en condamnant les morales, prétexte de fuite de la femme; c'est pourquoi il fait de la famille, cellule de formation de l'une et de l'autre, un de ses principaux objectifs. A partir de cette époque, Gide adopte"une attitude fondamentalement critique dans la création de ses héroïnes"[2] et assume le plus possible sa dissemblance de la nature féminine et de la morale de privation qu'elle incarne.

B. Après avoir détruit la source du mal en lui, l'homme retourne sa force libérée vers lui-même, dans la volonté de se vaincre, il s'affirme à lui-même sa virilité dans une "morale narcissique du dépassement nietzschéen"[3].

Cette lutte contre la femme et ce qu'elle représente prendra diverses formes: protestations retenues puis directes, timides au début, mais de plus en plus violentes contre l'intervention féminine dans la vie de l'homme; rejet par les personnages masculins des valeurs féminines et affirmation de leur dissemblance et de leur autonomie; tentative de normalisation; neutralisation du problème dans un immoralisme universel.

---

1. Gide, Les Nourritures Terrestres, p. 197.
2. Jean-Jacques Thierry, Gide, p. 118.
3. René-Marill Albérès, L'Odyssée d'André Gide, p. 46.

DESIR DE SE FAIRE ADMIRER DE LA FEMME.

Pourtant, comme un enfant à peine sevré, le héros gidien éprouve au début, la difficulté de se passer complètement de la femme. Dans sa première réaction, il cherche à se faire admirer d'elle en même temps qu'il lui marque son opposition. C'est ainsi qu'à l'instar de son créateur, qui avait fait de son premier livre "une longue déclaration, une profession d'amour", André Walter tente de conquérir l'amour et l'admiration d'Emmanuèle: "je ne m'occupais guère que d'elle, m'évertuant à l'action pour qu'un sourire me récompense"[1]. Pourtant, il souffre déjà de cette dépendance, de cette "prostitution" et voudrait s'en affranchir:

> "Mais alors c'est de nouveau son estime cherchée
> (...) sentir que je suis au-dessus de son
> estime, que je vaux plus qu'elle ne croit
> (...) je saurais que le besoin d'estime pour
> moi-même, que l'orgueil me fait agir (...)
> Te mériter plus en m'éloignant de toi"2.

Même en pleine révolte immoraliste, Philoctète essaie par défi d'attirer l'estime et l'admiration d'Ulysse, incarnation de la morale maternelle: "Et tu m'admireras, Ulysse; je te veux contraindre à m'admirer"[3]. Et il réussit: Ulysse déclare devant Philoctète endormi: "J'aurai voulu te dire... que tu m'as vaincu (...) Je voudrais qu'il sache que je le trouve admirable"[4]. On dirait que, devant l'image féminine, le héros gidien se croit obligé, pour attirer son attention et l'impressionner, de pratiquer une sorte de masochisme fait de contrainte et de macération. Ainsi, Michel, choqué par le fait que Marceline n'ait pas remarqué ses crachements de sang, éprouve le besoin de l'occuper de lui, de l'apitoyer sur son sort, en lui révélant brutalement: "J'ai craché le sang cette nuit"5.

---

1. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 53.
2. Ibid, pp. 82-83-84.
3. Gide, Philoctète, p. 57, dans Oeuvres Complètes, Tome III.
4. Ibid, p. 59.
5. Gide, L'Immoraliste, p. 27.

REVOLTE CONTRE LA MORALE FEMININE

Parallèlement à cette quête d'admiration, gronde une révolte ouverte contre la morale. Elle existe dans les oeuvres de jeunesse comme un des thèmes essentiels; mais elle constitue le sujet principal de Philoctète. Il s'agit pour celui-ci de démontrer la supériorité de sa morale de l'honneur et du devoir envers soi sur la morale d'Ulysse, dont les principes sont calqués sur ceux de la puritaine madame Paul Gide: Service d'une cause par devoir: "- Ulysse, est-ce là ta pensée? - Non la mienne; mais celle que les dieux m'ont donnée"[1] contrainte de soi:"Calme ta passion; soumets tout au devoir"[2] poursuite de l'impossible, du meilleur; "Non qu'il valait mieux, mais qu'il était plus aisé de mourir. Rien n'est trop malaisé pour la Grèce"[1]; idéal de perfection: "béni soit le sort qui nous a désignés! (...) toute passion étant abandonnée, notre coeur va parvenir enfin à la vertu la plus parfaite"[3].

Plus ou moins sous-jacente dans les oeuvres des années '90, cette révolte contre la morale éclate avec violence au tournant du siècle, surtout dans l'Immoraliste. Michel s'attache au monde et à la vie, en s'éloignant graduellement de Marceline; acceptant sa propre nature, il rejette définitivement celle de sa femme, et avec elle, l'autorité maternelle et féminine, et prend la décision de vivre en dehors d'elles:

> "Mon seul effort, effort constant alors, était donc de systématiquement honnir ou supprimer tout ce que je croyais ne devoir qu'à mon instruction passée et à ma première morale"4.

Son opposition aveugle vise toute règle, toute idée reçue, qu'il confond avec son éducation puritaine comme synonymes de contrainte néfastes à l'homme:

---

1. Gide, Philoctète, p. 23.
2. Ibid, p. 25.
3. Ibid, p. 22.
4. Gide, L'Immoraliste, p. 63.

> "J'imaginais cet enfant de quinze ans(...) se révolter contre sa mère(...) regimber contre son éducation latine, rejeter la culture comme un cheval entier fait un harnais gênant".[1]

Mais Michel, retenu malgré tout par son attachement pour Marceline, fait de Ménalque, incarnation de l'immoralisme, son porte-parole, son cheval de bataille; tout ce qu'il hésite encore à critiquer, Ménalque le démolit:

> "Cette agoraphobie morale m'est odieuse, déclare ce dernier; c'est la pire des lâchetés(...) je hais tous les gens à principes. Ils sont ce qu'il y a de plus détestable en ce monde"2.

Et Michel de répéter: "j'ai les honnêtes gens en horreur"[3]. L'immoraliste rejette la "figure idéale" de Vertu en lui substituant l'autre extrême, la "figure idéale" du Vice: "en chaque être, le pire instinct me paraissait le plus sincère"[4].

RANCUNE CONTRE LA FEMME

Du soulèvement contre les valeurs transmises par la femme, le héros gidien passe à une rancune directe contre le sexe faible, rancune qui se traduit d'abord par des impatiences et une irritation croissante contre ses manquements:"Ellis n'avait rien compris; je m'en aperçu à l'irritation qui soudain me prit contre elle".[5] Le plus émancipé de ces misogynes, Michel, se montre aussi le moins tolérant envers la femme. Il interprète les moindres gestes de Marceline comme des reproches, des accusations: "Sa main s'accroche à moi désespérément, me retient; ah! croit-elle donc que je veux la quitter?"[6];

1. Gide, L'Immoraliste, p. 76.
2. Ibid, pp. 115-116.
3. Ibid, p. 156.
4. Ibid, p. 167.
5. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 46.
6. Gide, l'Immoraliste, p. 176.

il s'impatiente de ses actions les plus anodines: "Marceline tousse...Oh! n'arrêtera-t-elle pas de tousser? (...) Il me semble que je toussais mieux que cela"[1]; il subit sa présence comme une gêne, un fardeau: "je fus gêné par sa présence (...) parler aux enfants, je ne l'osais pas devant elle: je voyais qu'elle avait ses protégés; (...) par parti pris, je m'intéressais aux autres"[2]. Dans un égoïsme narcissique, il lui manifeste la plus vive hostilité et même de la cruauté, il l'accuse mesquinement de tout ce qui le contrarie:

> "Mon irritation fut si vive que, la reportant sur Marceline, je me répandis devant elle en paroles immodérées. Je l'accusai: il me semblait, à m'entendre, qu'elle eût dû se sentir responsable de la mauvaise qualité de ces mets(...) j'oubliais les jours précédents; ce repas manqué gâtait tout".3

Dans Le Roi Candaule, l'homme gidien, dans la personne de Gygès, essaie de subjuguer la femme par la manière forte. Il entend la posséder exclusivement et est prêt à utiliser les moyens les plus extrémistes à cette fin; il va jusqu'à tuer sa femme qui le trompait: "Je peux tout sur cette femme. Elle est à moi, te dis-je (Il a pris un couteau sur la table et l'en frappe). Elle est à moi - Elle est à moi"[4]. Et même quand Gygès devient l'époux de Nyssia, il continue à jouer les brutaux:

> "- Ce visage si beau, Madame, Je croyais qu'il devait rester voilé.
> -Voilé pour vous, Gygès, Candaule a déchiré mon voile.
> -Eh! bien! recousez-le. (Très brutalement il lui ramène un pan de vêtement sur le visage)"5.

1. Gide, L'Immoraliste, p. 153.
2. Ibid, p. 43
3. Ibid, p. 38
4. Gide, Le Roi Candaule, p. 202.
5. Ibid, p. 247.

Cette dureté envers la femme nous semble excessive; pourtant, Gide, dans son oeuvre, est plus cruel que dans la vie; il fait passer sa colère contre le sexe faible sur des personnages de fiction, il se défoule à travers eux. De plus, l'hostilité de ses héros contre les valeurs féminines est toujours tempérée par leur affection pour leur compagne; leur attitude dénote un étrange sentiment ambivalent d'amour-haine, comme celui de l'écrivain envers sa mère. En outre, ce qui peut nous apparaître comme du sadisme est un peu un mécanisme d'auto-défense. Gide fait mourir ses héroïnes non par le crime, mais par un symbole de son échec devant la femme et de l'échec de leur morale sur lui. Rejeté par la femme, il renonce facilement devant sa fuite, il lui obéit. Elle s'échappe? Il la fera disparaître dans un "essai de bien mourir", que réussiront ses grandes héroïnes. Max Marchand y voit "le désir morbide et inavoué de voir mourir sa femme"[1], et il cite à l'appui un passage du Journal daté du 6 octobre 1916[2]. Nous croyons plutôt, en ajoutant à ce passage les exemples de l'assassinat de la Reine par Saül et de la mort de Marceline, que l'écrivain et ses héros font ainsi l'essai de la vie sans la morale et sans la femme; la suppression des personnages féminins, c'est la suppression de la contrainte et du devoir qui dissimulent les possibilités infinies de la vie. C'est pourquoi Marceline meurt symboliquement dans la "Terre Promise" où Michel a découvert l'immoralisme.

REVOLTE PAR L'IRONIE

Gide, doué d'un sens de l'humour exceptionnel, l'utilise aussi comme arme dans son combat contre la femme; lui et ses héros, en démystifiant ainsi cette "insaisissable" créature, lui prouvent qu'ils lisent désormais dans son jeu et font fi de son refus. Des Cahiers d'André Walter à l'Immoraliste, l'héroïne dégénère en caricature et se voit accablée de ridicule et de manies; la sublime Emmanuèle se fait interpeller dans Le Voyage d'Urien,

---

1. Max Marchand, L'Irremplaçable Mari, p. 144.
2. Il s'agit d'un projet de roman dans lequel un homme désire reprendre, après la mort de sa femme, une vie dont celle-ci l'a privé par sa vertu.

Paludes et La Tentative Amoureuse par les surnoms railleurs et faussement précieux de "ma chère", "Madame", "Angèle"; et l'attitude de son compagnon envers elle n'est plus qu'une parodie du pathétisme d'André Walter:

> "assis auprès d'Angèle, je crus devoir lui dire une gracieuseté: - amie - mon amie,- commençais-je; il y a dans votre sourire une douceur que je ne puis pas bien comprendre (...) Je lui dis aussi: "Charmante amie, que les associations de vos pensées sont délicates"[1].

Le mystique duo d'Emmanuèle et d'André Walter est moqué par les couples dérisoires d'Ellis et d'Urien, de Rachel et de Luc, d'Angèle et de Tityre; Gide se livre par l'ironie à un travail "de minimisation et de ridiculisation du couple"[2]; "à la ferveur élégiaque a succédé la raillerie qui venge plus subtilement que la colère"[3].

NARCISSE SE CONVERTIT

Une des premières réactions de l'homme gidien contre la femme avait été de l'ignorer complètement dans un repliement narcissique sur soi-même. La femme et son univers sont absents du Traité du Narcisse; de la discrète Echo, il n'est même pas question. Narcisse n'entend pas cette fois se dédoubler, et il ne mentionne l'autre sexe que pour regretter son existence:

> "Et l'homme épouvanté, androgyne qui se dédouble, a pleuré d'angoisse et d'horreur, sentant, avec un sexe neuf, sourdre en lui l'inquiet désir pour cette moitié de lui presque pareille, cette femme tout à coup surgie"4.

---

1. Gide, Paludes, p. 138.
2. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome II, p. 113.
3. Ibid, p. 19.
4. Gide, Le Traité du Narcisse, dans Romans, Pléiade, (Paris, 1966), p. 6.

Les héros suivants, d'Urien à Michel, n'excluent pas aussi catégoriquement Echo, mais tous, ils s'éprennent plus ou moins de leur propre image:

> "dans une posture penchée vers ce que l'eau réflétait de moi-même et que je ne connaissais pas, je cherchais dans mes tristes yeux à comprendre mieux mes pensées, et lisais dans le pli de mes lèvres l'amertume du regret qui les plisse. Ellis! ne lisez pas, je n'écris pas pour vous ces lignes! vous ne comprendriez jamais tout le désespoir qu'a mon âme"[1].

Pourtant, après la défaite d'André Walter et le repliement sur soi-même de Narcisse et d'Urien, le héros gidien tente déjà de sortir de sa coquille, de son monde fermé, cherche à briser le nouvel enclos que, par réaction contre le mur étouffant de la morale féminine, il a érigé autour de lui. Luc, un jeune Narcisse sur le point de se convertir, commence à regarder autour de lui et à souhaiter une présence étrangère:

> "Il regardait parfois son corps vierge, pourtant lisse et propre à l'amour; alors il souhaitait les caresses de femme, avant que tout l'éclat de sa chair ne se fane. Il souhaitait d'être plus jeune et d'une bien plus grande beauté, pensant qu'entre deux êtres, l'amour a la splendeur de leur corps"2.

Michel, le plus évolué des héros des oeuvres de jeunesse, est aussi celui qui a le mieux réussi à s'émanciper de lui-même et qui possède au plus haut degré l'instinct de l'autre; ayant dépassé l'obstacle, il peut désormais retourner à la femme:

---

1. Gide, Le Voyage d'Urien, p. 49.
2. Gide, Journal 1889-1939, Paris fin avril 1893, p. 34.

> "J'avais vécu pour moi ou du moins selon moi jusqu'alors, je m'étais marié sans imaginer en ma femme autre chose qu'un camarade, sans songer bien précisément que, de notre union, ma vie pourrait être changée. Je venais de comprendre enfin que là cessait le monologue"[1].

Le héros, que son égocentrisme empêchait de voir un corps de femme, remarque soudain sa beauté physique:

> "pour la première fois vraiment, je la regardai. Marceline était très jolie (...) Je me reprochai de ne m'en être pas d'abord aperçu"[2].

Il découvre la vraie femme, être autonome qui, elle aussi, possède une existence propre:

> "Ses propos charmants me ravirent. Je m'étais fait, comme j'avais pu, quelque idées sur la sottise des femmes (...) Ainsi donc, celle à qui j'attachais ma vie avait sa vie propre et réelle"[3].

Avec l'Immoraliste apparaît la différentiation entre le moi et le toi; le réciproque remplace le sens unique du narcissisme; Michel aime Marceline pour elle-même, s'occupe d'elle, cherche à lui faire plaisir: "m'occupant moins de moi, je m'occupais plus d'elle et trouvais à causer avec elle la joie que je prenais les jours précédents à ma taire"[4]. Il apprend à reconnaître l'admirable dévouement de sa femme qui lui enseigne à aimer:

> "Je me souvenais des tendres soins dont elle m'avait entourés alors que moi j'étais malade, et l'entourais de tant

---

1. Gide, l'Immoraliste, p. 23.
2. Ibid, p. 22.
3. Ibid, p. 23.
4. Ibid, p. 75.

d'amour que parfois elle en souriait"[1].

Mais surtout, son intuition du toi lui donne droit à cette remarquable faculté gidienne de l'absorption dans l'autre; Michel devient capable de se substituer à sa femme, d'éprouver à sa place:

> "je me revois penché sur elle, sentant, avec le sien, mon coeur s'arrêter ou revivre (...) cette sorte de sympathie physique qui, lors de l'embolie de Marceline, m'avait fait ressentir en moi les affreux sursauts de son coeur, tout cela m'avait fatigué comme si j'avais moi-même été malade"2.

André Walter, Urien, Tityre sont paralysés devant la femme; pourtant, Luc vainc sa gêne et réussit à aborder Rachel. Dans La Tentative Amoureuse, l'homme gidien se dépouille enfin de la peur engendrée par le désir et peut désormais faire face à la "volupté glorieuse et sereine": "Toute la nuit Luc désira Rachel"[3]. Pour la première fois, il ose envisager sans honte ni crainte la possibilité d'amour physique; et Luc, malgré ses hésitations, parvient à posséder Rachel:

> "Luc souhaitait l'amour mais s'effrayait de la possession charnelle(...) Puis, non! Luc n'était pas ainsi; car c'est une dérisoire manie que de faire toujours pareil à soi qui l'on invente. - Donc Luc posséda cette femme"3.

Et après l'amour il ne ressent pas de culpabilité, mais de la joie: "Comment dirais-je leur joie à présent?"[3]; et il retrouve presque l'état d'innocence amoraliste qu'il avait perdu par la morale:

---

1. Gide, L'Immoraliste, pp. 124-125.
2. Ibid, pp. 125 et 128.
3. Gide, La Tentative Amoureuse, p. 74.

> "Avant lui (l'aigle), j'étais inconscient
> et beau, heureux et nu sans le savoir,
> heureuse et nue aussi la lascive Asia
> m'embrassait"[1].

Voilà une victoire importante de l'écrivain à travers ses héros et un pas en avant dans son attitude envers la femme. L'homme a dépassé son inhibition; il arrive à regarder sans rougir un corps de femme, à en exalter la beauté et la sensualité, et à se laisser séduire par ses charmes, tel le pêcheur Gygès devant Nyssia, épouse du Roi Candaule. Mais alors que Luc et Gygès s'arrêtent, dans l'oeuvre, à une première tentative, Michel reste attaché à Marceline, même après l'avoir possédée et il se raccroche à son amour pour elle, même s'il pressent la faillite de leur union:

> "Oh! Marceline! partons d'ici. Ailleurs je
> t'aimerai comme je t'aimais à Sorrente. Tu
> m'as cru changé, n'est-ce-pas? Mais ailleurs,
> tu sentiras bien que rien n'a changé"[2].

Quant aux "vitrioleuses", elles non plus n'inspirent plus autant de crainte; dans Les Nourritures Terrestres et dans l'Immoraliste, elles apparaissent comme des courtisanes avec qui l'homme peut goûter l'amour:" Cette femme m'attire à elle, raconte Michel, et je me laisse aller à elle comme on s'abandonne au sommeil"[3]. L'homme gidien qui les qualifiait de monstres et de démons, leur attribue maintenant la beauté:

> "Je connus à Venise une courtisane extrêmement
> belle (...) J'habitai quelques mois dans un
> palais du lac de Côme (...) J'y réunis aussi
> de belles femmes, discrètes et habiles à
> parler"[4].

Gide va jusqu'à les exalter dans "la Ballade des plus célèbres Amants"

---

1. Gide, Le Prométhée mal enchaîné, dans Romans, Pléiade, (Paris, 1958), p.523.
2. Gide, L'Immoraliste, p. 150.
3. Ibid, p. 175.
4. Gide, Les Nourritures Terrestres, p. 190.

des Nourritures Terrestres, sous les noms exotiques de Bethsabée, Sulamite, Fornarine, Zobéide. C'est ainsi qu'André Walter, attiré malgré son horreur vers ces créatures, a appris à ses dépens que le désir fait partie de la nature humaine et que le refuser conduit à l'échec et à la folie: "Toute volupté, disait Eliphas, est bonne et a besoin d'être goûtée"[1].

Cette évolution de la conception de la femme au cours du cycle des oeuvres de jeunesse conduit au personnage de Marceline, première héroïne vraiment humaine, première femme capable de tendresse, de dévouement, d'oubli de soi, bref, d'un amour gratuit envers son compagnon:

> "Par quelle violence d'amour elle put me faire quitter Sousse, entouré de quels soins charmants, protégé, secouru, veillé (...) Marceline fut admirable"2.

Gide nous présente en primeur, à travers son héros, une amante en action[3] capable, par la seule force de son amour, de sauver son mari:

> "Je revois seulement, au-dessus de mon lit d'agonie, Marceline, ma femme, ma vie, se pencher. Je sais que ses soins passionnés, que son amour seul, me sauvèrent"4.

Marceline, la plus accessible à l'homme, de toutes les premières figures de femmes, reste la plus complète et la plus touchante, la mieux réussie.

OU S'ARRETE LA NORMALISATION

Pourtant, nous savons quel prix Marceline doit payer pour avoir tant aimé. Du Voyage d'Urien à l'Immoraliste, l'amour consommé est toujours

1. Gide, Les Nourritures Terrestres, p. 199.
2. Gide, L'Immoraliste, p. 30.
3. Nous ne faisons que soupçonner l'amour possible des héroïnes précédentes; jamais elles ne le montrent ni ne le prouvent.
4. Gide, L'Immoraliste, p. 31.

taxé d'une tragédie. Même après le rejet de la Morale, l'homme gidien n'a pu s'affranchir complètement de la mutilation qu'elle a provoquée: les portraits de "courtisanes" dessinés au cours du revirement immoraliste, malgré leur lyrisme, n'approchent pas en sublimité et en grâce les visages d'Ange des premières oeuvres; mais surtout, l'écrivain et ses héros n'ont réussi qu'à pallier à la dissociation du corps et de l'âme dans leur conception de la femme et de l'amour. Certes, ils vont jusqu'à la possession, mais la faillite même des couples prouve que l'amour conjugal ne dure qu'en autant que rien de charnel ne s'y mêle. Pourquoi? Parce que l'homme gidien n'a pu, malgré sa révolte, s'émanciper de cette idée puritaine: la possession détruit: "Mais Narcisse se dit que le baiser est impossible - il ne faut pas désirer une image; un geste pour la posséder la déchire"[1] . Pour que l'amour demeure, il faut que le désir reste inassouvi. Pour que la Tentative Amoureuse demeure amoureuse, elle doit rester une tentative[2], sinon la déception et la séparation suivent invariablement sa réalisation: le Narrateur voit l'amour comme un cheminement parallèle avec l'Ange, tel deux lignes qui ne se rencontrent jamais mais se suivent éternellement, et il illustre cette théorie par l'expérience de Luc et de Rachel:

> "un seul jour, un seul instant d'Eté,
> leurs deux lignes s'étaient mêlées,-
> un unique point de tangence - et déjà
> maintenant ils regardaient ailleurs"[3].

Et dans l'Immoraliste, rien n'est changé de cette théorie:

> "Ce fut cette nuit-là que je possédai
> Marceline (...) Peut-être est-ce à sa
> nouveauté que notre nuit de noces doit
> sa grâce. Car il me semble que cette
> première nuit fut la seule (...) tant
> une seule nuit suffit au plus grand
> amour pour se dire (...) Ce fut un rire

---

1. Gide, Le Traité du Narcisse, p. 10.
2. Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, Tome II, p. 241.
3. Gide, La Tentative Amoureuse, p. 82.

> d'un moment où nos âmes se confondirent. Mais je crois qu'il est un point de l'amour, unique, et que l'âme, plus tard, ah! cherche en vain à dépasser"[1].

AMOUR DECEVANT

Comme pour la femme, l'amour débouche finalement sur la déception et l'échec. Mais comment en serait-il autrement d'une expérience qui se fonde d'abord, sur une utopie inspirée par une morale qui tente d'ignorer l'existence du charnel et du matériel, de transcender les limites de l'homme, idéal amoureux inconciliable avec la nature humaine, irréalisable puisque dans tous les cas, d'André Wälter à l'Immoraliste, l'essai se termine par la faillite des couples; ensuite sur une méprise de la femme par son partenaire et sur l'illusion de la pouvoir aimer?:

> "Si je n'aimais pas ma fiancée, du moins n'avais-je jamais aimé d'autre femme. Cela suffisait à mes yeux pour assurer notre bonheur; et m'ignorant encore moi-même, je crus me donner tout à elle"2.

L'homme gidien, avant de s'engager dans l'amour, ne s'assure jamais que la femme qu'il aime répond à ses sentiments. Et même s'il réussit à surmonter son impuissance devant elle, lui et sa compagne sont incapables d'engendrer la vie: l'enfant de Marceline meurt avant terme; la Reine donne naissance à un fils débile; et les autres couples restent sans enfant[3]. De plus, l'exemple de Saül et de la Reine, ou de Candaule et de Nyssia nous montrent que l'expérience de l'amour et du mariage peut mener à des monstruosités et même au crime: Candaule, qui n'arrive pas à dominer son amour envahissant pour son épouse, la jette dans les bras d'un autre homme, lui fait commettre une infidélité et la pousse à le faire assassiner par l'amant qu'il lui a donné.

---

1. Gide, L'Immoraliste, p. 73.
2. Gide, L'Immoraliste, p. 19. -Quelques vingt ans plus tard, Gide allait répéter à peu près la même confidence à la fin de ses Mémoires: "Je crus que tout entier je pouvais me donner à elle et le fis sans réserve de rien".
3. Revoir 2e partie, chapitre II, le recul devant la Femme: la mère dans l'oeuvre.

Les partenaires gidiens apprennent par l'expérience que le bonheur conjugal est un état bien fragile, presque impossible:"Ah! combien dangereusement déjà notre bonheur se reposait sur l'espérance!"[1], déclare Michel.

L'écrivain - qui avait gardé de ses parents le souvenir d'un couple désassorti, peu capable de communiquer, et qui avait connu dans son enfance peu de ménages heureux - a créé dans les oeuvres de jeunesse des couples malheureux sans exception. Que ce soit l'histoire d'Emmanuèle et d'André Walter, ou de Rachel et de Luc, ou de Saül et de la Reine, ou des autres époux, toutes se terminent en tragédie: par la haine et la séparation des conjoints, ou par la mort ou la disparition de l'un ou des deux. Chacune semble écrite pour illustrer cette déclaration de Gide, faite dans un des moments les plus sombres de sa propre vie conjugale:

> "Tu devrais te marier. Chercher à faire le bonheur d'un autre être... tu verrais comme on s'y rend malheureux... tous les deux; oui, tous les deux. Mais ça instruit"[2].

EVOLUTION DE L'HOMME ET STABILITE DE LA FEMME.

Mais en plus de la déception causée par la femme et l'amour, il existe d'autres explications à l'échec certain des couples gidiens. Pourquoi l'homme décide-t-il tout à coup de se détacher de la femme et de la morale? Pourquoi, après avoir reconnu son erreur, s'irrite-t-il tant contre elle? Si, au cours de sa campagne, sa conception de la femme se transforme, c'est donc qu'il s'est éloigné de sa position initiale, l'andréwaltérisme, qu'il a évolué. En effet, le héros gidien est, par définition, celui qui évolue, et la femme, celle qui stagne, qui reste obstinément murée dans sa morale, fixée à jamais sur ses positions; et à mesure que son compagnon s'éloigne,

---

1. Gide, L'Immoraliste, p. 119.
2. Gide, Journal 1889-1939, 7 novembre 1924, p. 791.

l'écart entre les deux s'agrandit. Certes, Gide n'a pas refusé à ses héroïnes l'intelligence, mais il l'a limitée en elles par leur indisponibilité, leur insensibilité à la saveur de l'instant, leur insouciance de l'événement qui dépasse les cadres de leur univers. Leur vertu devient une tare qui engendre une fidélité bornée; leur étroitesse d'esprit les empêche de supporter la moindre variation dans leur mode de vie et de pensée: Marceline meurt symboliquement à Touggourt faute de ne pouvoir supporter les insolations; Ellis attrape les fièvres paludéennes qui viennent des marais stagnants.

L'ambivalence foncière des héros masculins, Gide l'a refusée à ses personnages féminins. La partialité des femmes gidiennes empêche toute ambigüité; leur fidélité aveugle à une règle morale décourage leurs compagnons de les choisir comme complices de leurs ébats immoralistes. A mesure que l'oeuvre évolue, il se crée un abîme d'incompréhension entre un homme ouvert au monde et une femme incapable de concevoir le moindre changement et qui persiste à voir le "vieil homme" en lui: ainsi Marceline, à qui Ménalque déplaît instinctivement, ne peut accepter ni comprendre les nouvelles idées de son mari:

> "Ils se ressemblent tous, lui explique
> Michel. Chacun fait double emploi. Quand
> je parle à l'un d'eux, il me semble que
> je parle à plusieurs.
> -Mais, mon ami, de répondre logiquement
> Marceline, vous ne pouvez demander à
> chacune de différer de tous les autres"[1].

Dans ses oeuvres de jeunesse, Gide fait de cette fixité de caractère un défaut typiquement féminin et il n'attribue que beaucoup plus tard, dans L'Ecole des Femmes, l'insincérité qui en résulte à un homme. L'instinct féminin, tel une ligne droite qui ne dévie jamais, est trop particulier, trop scrupuleux, pour être capable de générosité universelle; la déficience

---

1. Gide, L'Immoraliste, p. 102.

des personnalités féminines ne suffit pas à un écrivain pour qui l'Idéal consiste en un équilibre entre le meilleur et le pire, en un compromis entre la morale et l'immoralisme. C'est pourquoi il réserve la véritable beauté et le wrai désir aux hommes.[1]

Il résulte de ces différences d'état d'esprit des partenaires gidiens, des divergences profondes dans leur conception et leur rythme de vie:

> "Je pus être étonné d'abord de sentir que notre vie errante, où je prétendais me satisfaire pleinement, ne lui plaisait que comme un état provisoire"[2].

constate Michel par rapport à Marceline. Leur joie ou leur peine non plus ne peut être partagée par l'autre, puisque chacun d'eux se satisfait d'une intensité diverse de bonheur: c'est ce qu'illustre l'incident des fleurs de printemps dont Michel emplit la chambre de Marceline:

> "L'odeur de ces fleurs me fait mal, me dit-elle(...) Je pense qu'il est de fortes joies pour les forts et de faibles joies pour les faibles que les fortes joies blesseraient. Elle, un rien de plaisir la soûlait; un peu d'éclat de plus et elle ne le pouvait plus supporter. Ce qu'elle appelait le bonheur, c'est ce que j'appelais le repos et moi je ne voulais ni ne pouvais me reposer."[3]

Et tandis que le mariage pour la femme constitue la stabilité même où elle trouve sa voie, il est pour l'homme une prison qui empêche sa vocation de disponibilité totale en lui dérobant la meilleure partie de lui-même:

---

1. Jean-Jacques Thierry, Gide, p. 129.
2. Gide, L'Immoraliste, p. 75.
3. Ibid, p. 162.

> "Combien de ce matin charmant, de cette brume et de cette lumière, de cette fraîcheur aérée de cette pulsation de ton être, la sensation te donnerait plus de délices encore, si tu savais t'y donner tout entier. Tu crois y être, mais la meilleure partie de ton être est cloîtrée; ta femme et tes enfants, tes livres et ton étude la détiennent et te la dérobent à Dieu"[1].

C'est pourquoi Gide et ses héros prennent en grippe la famille, cellule isolée et isolante du reste du monde: "Familles, je vous hais! foyers clos; portes refermées; possessions jalouses du bonheur"[2]. Pour l'immoraliste, la vie conjugale est une contrainte qui tue sa spontanéité et refreine ses élans, au même titre que la Morale; l'amour qui attache pour la vie devient aussi envahissant qu'un cancer et l'homme doit passer outre sous peine de voir supprimer son être intégral: voilà ce qui arrive à Candaule, réduit à mourir pour pouvoir vaincre son adoration passionnée envers Nyssia. Cette exigence de l'homme gidien explique pourquoi les héroïnes, bien qu'elles possèdent toutes les vertus et les qualités des épouses modèles, selon l'éthique chrétienne et bourgeoise, ne sont pas pour lui des partenaires idéales. Et c'est bien à cette éthique que l'écrivain imputera plus tard de la faillite du mariage:

> "dans aucun autre pays sans doute le culte de la Femme, la religion de l'Amour et certaine tradition de galanterie, n'asservissent autant les moeurs, n'inclinent aussi servilement la conduite de la vie. Je ne parle évidemment pas ici du culte de la femme dans ce qu'il a de plus profondément respectable, non plus de l'amour nobre; mais de l'amour avilissant et de ce qui fait sacrifier aux jupes et à l'alcôve le meilleur de l'homme"3.

---

1. Gide, Les Nourritures terrestres, p. 189.
2. Ibid, p. 186.
3. Gide, Journal 1939-1949, 19 octobre 1942, p. 142.

LE MARIAGE: MALHEUR DES PARTENAIRES

Marié, l'homme gidien est malheureux et fait le malheur de son épouse; pris dans un dilemme entre ses exigences et l'attachement que, malgré tout, il garde envers elle, il ne sait ni céder à celles-là, ni renoncer à celui-ci. Michel vit en écartelé, partagé entre l'inquiétude et le désir de se libérer, entre Marceline et Ménalque, point de tension d'un curieux ménage à trois:

> "le soir vint que j'avais promis à Ménalque; malgré mon ennui d'abandonner toute une nuit d'hiver Marceline, je lui fis accepter de mon mieux la solemnité du rendez-vous (...) Marceline allait un peu mieux ce soir-là, et pourtant j'étais inquiet (...) mais sitôt dans la rue, mon inquiétude prit une force nouvelle; je la repoussai, luttai contre elle, m'irritant contre moi de ne pas mieux m'en libérer".[1]

Et ce déchirement rend toute joie impossible puisqu'avec Ménalque, Michel se tourmente pour Marceline, et avec Marceline, il regrette Ménalque; et sans cesse il passe, toujours insatisfait, du "tranquille bonheur du Foyer" aux plaisirs exaltants de l'immoralisme.

Et finalement, pour pallier à ce tiraillement, le héros se voit forcé de dissimuler à sa femme sa double vie, car il ne peut se résoudre à briser brutalement ni l'un ni l'autre de ses liens, ni abandonner son "nouvel être", ni congédier son épouse, l'équilibre de sa personnalité dépendant de la cohabitation de ces deux personnages:

> "Il importait qu'elle ne troublât pas ma renaissance; pour la soustraire à ses regards, je devais donc dissimuler(...)

1. Gide, L'Immoraliste, p. 119.

> Mes rapports avec Marceline demeurèrent donc, en attendant, les mêmes, quoique plus exaltés de jour en jour, par un toujours plus grand amour. Ma dissimulation même (si l'on peut appeler ainsi le besoin de préserver de son jugement ma pensée), ma dissimulation l'augmentait. Je veux dire que je m'occupais de Marceline sans cesse"[1].

A cause de cette affection et de son besoin de partager, d'entraîner l'autre afin d'augmenter sa propre jouissance, le héros gidien tel Tityre, ne peut s'empêcher d'inviter sa compagne à le suivre dans ses explorations immoralistes. Mais la femme gidienne, ne se complaisant que dans la stabilité, ne sait pas voyager: Ellis s'encombre d'une foule d'objets inutiles; Angèle, incapable de spontanéité, ne se déplace pas sans ses "en-tout-cas"; Marceline tombe malade dans les lieux étrangers, en songeant au "chez soi" qu'elle a laissé. Après cette dernière tentative de conciliation, l'homme, conscient cependant de la cruauté qui consiste à laisser sa compagne en arrière, décide de poursuivre seul sa route, quitte à lui revenir périodiquement pour satisfaire son besoin de se justifier auprès d'elle, tenter de la convaincre du bien fondé de ses évasions. Mais devant le nouveau refus de la femme, il retourne à son égoïsme narcissique: "je restais, alors, prostré dans un fauteuil, indifférent à tout, égoïste, m'occupant très uniquement à tâcher de bien respirer"[2].

Le héros gidien des oeuvres de jeunesse annonce, par son attitude envers la femme, le héros gidien par excellence, Thésée: comme lui, il cède un instant au charme féminin, et va même jusqu'au mariage; mais dès qu'il se sent lié, il cherche à s'en dégager:

> "qui se dirige vers l'inconnu, doit consentir
> à s'aventurer seul. Creuse, Eurydice, Ariane,

---

1. Gide, L'Immoraliste, pp. 69-70.
2. Gide, Journal 1889-1939, 12 mai 1927, p. 840.

> toujours une femme s'attarde, s'inquiète,
> craint de lâcher prise et de voir se rompre
> le fil qui la rattache à son passé. Elle
> tire en arrière Thésée, et fait se retourner
> Orphée. Elle a peur."1

C'est pourquoi "l'impératif "passer outre", cher à l'auteur"2, s'applique particulièrement bien à l'attitude de ses personnages masculins envers la femme. Aucun d'eux ne s'arrête définitivement à elle, aucun d'eux, à l'instar de leur créateur, ne fait d'elle son objectif unique, son idole; la découverte de la loi fondamentale de leur être, l'ambivalence, faite au contact de la nature féminine, l'exige. L'amour ou la compagnie de la femme ne suffisent pas à satisfaire ni à retenir Urien, ou Luc, ou Michel; auprès d'elle ils désirent repartir:

> "-Pourquoi partir alors, Luc - dit Rachel;
> à quoi sert de se mettre en route. N'êtes-
> vous pas toute ma vie?
> -Mais vous, Rachel, dit Luc - vous n'êtes
> pas toute la mienne. Il y a d'autre chose encore"3.

Michel non plus, malgré la maladie de son épouse, ne peut résister à la fièvre des départs:"Quand son souffle égal m'avertissait qu'elle dormait, je me relevais sans bruit (...) je me glissais dehors comme un voleur"4.

Finalement, l'homme gidien qui a tant souffert du refus et de la fuite de la femme, devient à son tour celui qui échappe: "Moi je commandais sa volonté, constate la Reine à propos de Saül, son époux, mais maintenant, comme tu dis, il échappe"5. Dans les oeuvres de jeunesse, le héros annonce déjà le personnage d'Edouard des Faux-Monnayeurs: le développement de Protée fait contrefoids à la disparition de l'Ange. Des Cahiers d'André Walter à l'Immoraliste, à Saül, les partenaires échangent leur rôle: la femme domine la première oeuvre mais à la fin de la dernière, elle est à son tour

---

1. Gide, Journal 1889-1939, 12 mai 1927, p. 840.
2. Jean-Jacques Thierry, Gide, p. 118.
3. Gide, La Tentative Amoureuse, p. 82.
4. Gide, l'Immoraliste, p. 163.
5. Gide, Saül, p. 31.

complètement supprimée; l'infaillibilité céleste d'Emmanuèle dégénère en la fragilité toute humaine de Marceline et au volontarisme détestable de la Reine; tandis qu'André Walter, hanté par un complexe d'infériorité vis-à-vis de la femme, s'émancipe presque d'elle dans le personnage de Michel, bourreau de son épouse et disciple du demi-dieu de l'immoralisme, Ménalque.

Par réaction contre la femme qui a déçu, le héros gidien trouve sa normale là où il sera sûr de ne plus relever aucune trace de l'univers féminin, de pouvoir jouir loin de sa loi, et sans la honte, ni le remords, ni la peur, ni le sentiment de profanation qu'elle provoque: auprès des jeunes garçons, - tel Charles, l'ami du Michel de l'Immoraliste - où il aura vraiment le sentiment d'être maître de lui-même et de dominer virilement l'autre, où il n'aura plus l'impression que la femme "tire les ficelles". Pourtant, la disparition voulue de la femme, sa mort même, à la fin de l'Immoraliste, est une victoire pour elle puisqu'elle pousse Michel à se rendre compte qu'il ne peut finalement se passer d'elle: "Je souffre de cette liberté sans emploi"[1], reconnaît Michel.

VICTOIRE PAR L'ART

La vraie victoire, la victoire définitive de Gide et de ses héros sur la domination féminine ne se fait pas par l'immoralisme mais par l'art. Empêché par la morale féminine de s'affirmer, l'écrivain, à travers ses personnages masculins, résout le problème en l'élargissant; au lieu de reculer devant une difficulté, il l'englobe et la neutralise dans l'amoralisme universel de l'art. Ses oeuvres, d'André Walter à l'Immoraliste, constituent de la part du héros un dépassement des cadres étroits de la morale et de l'univers féminin par "une ouverture de plus en plus grande au monde"[2]; le drame gidien transformé en oeuvre d'art, perd son caractère person-

---

1. Gide, L'Immoraliste, p. 179.
2. René-Marill Albérès, L'Odyssée d'André Gide, p. 79.

nel et devient le "cas symbolique" du "problème universel des rapports de l'homme et de la morale"[1]: déjà André Walter, le plus démuni de tous les héros gidiens devant la femme, s'intéresse à la vie et à l'homme, et entrevoit la solution de l'art; il écrit Allain en songeant:

> "Je délivrerai ma pensée de ses rêveries antérieures pour vivre d'une nouvelle vie; quand les souvenirs seront dits, mon âme en sera plus légère; je les arrêterai dans leur fuite"2.

Dès sa création, l'homme gidien adopte l'art et l'universalité comme exigences de vie et culture de soi; il dépasse la femme "dans un effort pour embrasser une réalité de plus en plus étendue"; incapable de dominer sa "portion de concret" à cause de la morale féminine, il lui substitue la "morale héroïque de l'honneur" qui exige que l'homme "affronte l'univers" pour redevenir "maître de son âme"[3] et conquérir la femme, à la manière des chevaliers.

L'Art, contrairement à la morale, ne connaît pas de limite; il est pour l'homme gidien une protection, un alibi contre la femme; il est pour l'écrivain une raison d'être, l'utopie d'une existence. Ainsi, André Walter nous apparaît en fils soumis, mais cette soumission fictive permet à l'écrivain de ne pas s'incliner et de plaider sa cause. Le champ illimité de l'art autorise aussi l'expérimentation des diverses possibilités latentes d'une personnalité, et d'autant de morales que l'univers en contient:

> "Nos livres n'auront pas été les récits très vérédiques de nous-mêmes - mais plutôt nos plaintifs désirs, le souhait d'autres vies à jamais défendues, de tous les gestes impossibles"4;

---

1. René-Marill Albérès, L'Odyssée d'André Gide, p. 65.
2. Gide, Les Cahiers d'André Walter, p. 30.
3. René-Marill Albérès, L'Odyssée d'André Gide, pp. 77-78.
4. Gide, La Tentative Amoureuse, Introduction, p. 71.

par cet art, Gide se défait d'une obsession, d'un drame - "Ici j'écris un rêve qui dérangeait par trop ma pensée et réclamait une existence"[1] - ou remédie à une impuissance, tel l'échec de sa virilité, par la rédaction d'une apologie de la sensualité, Les Nourritures Terrestres. L'Art est le moyen de suppléer aux déficiences humaines, d'éviter la mesquinerie et l'étroitesse d'esprit, en atteignant à la générosité universelle, de se faire demi-dieu capable de saisir l'abstrait: "J'avais la prétention de n'aimer point quelqu'un, homme ou femme, mais bien l'amitié, l'affection ou l'amour"[2].

Mais surtout, l'art contient sa propre justification, ou plutôt, il se passe de justification: "en art, il n'y a pas de problème dont l'oeuvre d'art ne soit la suffisante solution"[3]. Il permet à l'écrivain de n'avoir pas de compte à rendre à la femme, de diriger la vie de ses personnages non selon l'éthique puritaine mais au nom seul de l'art: le jugement et la condamnation des actions des hommes sont donc inapplicables dans ce domaine: "je n'ai voulu faire en ce livre non plus acte d'accusation qu'apologie, et me suis gardé de juger"[4], écrit Gide à propos de l'histoire de l'Immoraliste. Bien plus, l'art est rédempteur: il suffit qu'une erreur humaine devienne matière d'art, cas symbolique et universel d'une situation humaine, pour qu'elle soit rachetée: "Il nous semblait qu'à nous la raconter, Michel avait rendu son action plus légitime"[5], fait dire Gide au confident de Michel. L'Art est donc finalement le seul domaine de la vie de l'homme où la femme gidienne n'ait pas accès; il permet à l'écrivain de rétablir définitivement sa position de domination virile.

1. Gide, La Tentative Amoureuse, Introduction, p. 71.
2. Gide, Les Nourritures Terrestres, p. 188.
3. Gide, L'Immoraliste, Préface, p. 8.
4. Ibid, p. 8.
5. Ibid, p. 178.

C O N C L U S I O N

Comment conclure sinon en dégageant les grandes lignes de cette ébauche, embryon de la conception que se fait Gide de la femme dans son oeuvre? De 1891 à 1905, Gide a parcouru littérairement un cycle complet; il a épuisé sa première révolte contre la Morale et la femme. A ses débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste[1], il a exalté une première conception de la femme, l'Angélisme, puis il l'a détruite, par déception devant son manque de réalisme et les frustrations qui en découlaient... L'Angélisme, résultant en partie d'une fixation sur la mère et d'une identification de la femme aimée avec elle, a été objectivé à travers des héroïnes romanesques, d'Emmanuèle à Marceline et à la Reine; il a perdu en cours de route son caractère obsessionnel; l'utopie qu'il recelait a été rejetée comme impossible à atteindre et une réalité tangible lui a été substituée, réalité humaine encore bien fragile, mal acceptée et mêlée d'irritation dans l'Immoraliste, mais qui constitue le premier pas, la base de départ d'une conception renouvelée de la femme. A la fin des oeuvres de jeunesse, l'Angélisme est devenu moins une conviction personnelle de l'écrivain, moins l'essence de sa conception de la femme, qu'un procédé strictement littéraire, caractéristique de l'imagination créatrice particulière à l'écrivain.

Gide a tenté de s'affranchir de la femme et de ses valeurs dans le cycle des oeuvres de jeunesse; ceci nous amène à nous poser une autre question: les mots "révolte", "irritation", "ironie", "combat", "cruauté", "sadisme" employés pour décrire cette première attitude de l'écrivain semblent vouloir l'accuser de misogynie. De quelle nature est la misogynie de Gide? La femme incarne pour lui une morale acceptée au début mais

---

1. Production à laquelle se rattache une oeuvre théâtrale mineure, Saül.

refusée par la suite à cause des souffrances que sa "duperie" interne provoque chez l'homme, des frustrations que l'aspect strictement négatif de ses interdits entraîne: privation de sa virilité et de son rôle d'homme, dévolus par cette morale à la femme; fuite spirituelle de l'Ange devant l'homme et interdit physique sur tout le sexe faible; échec des rapports femme-homme, aussi bien amoureux que matrimoniaux: donc, obligation pour l'homme - être essentiellement ambivalent selon l'éthique gidienne - d'éliminer et cette morale et la femme qui l'impose s'il veut retrouver sa sincérité, son authenticité, son intégrité masculines, s'il veut préserver son immoralisme fondamental, qui risque de disparaître sous l'influence néfaste de ces deux puissances. Les essais critiques de Gide, des extraits de son Journal et son attitude générale envers la femme et l'amour révèlent aussi chez lui une misogynie d'artiste qui ne vit que pour son oeuvre, qui se méfie de l'effet de l'assujettissement amoureux sur lui et ses semblables, et qui soumet tout, même son amour pour sa femme, à son Art, objectif suprême.

Certes, dans sa hâte à renier la Morale et la femme, Gide n'a pas toujours usé de délicatesse et de tact; il a fait preuve d'égoïsme, et ce qui est plus grave, d'injustice, exagérant ainsi ses torts; sa colère l'avait rendu trop clairvoyant et férocement lucide: il a dénoncé avec cruauté et parfois même avec brutalité les faiblesses cachées de l'Ange, il a "désamorcé" son image infaillible mais décevante, il l'a démystifié. Mais faut-il le blâmer et lui seul, de cette dureté? Croyant bien faire, croyant le "sauver" ainsi de lui-même, la "figure idéale" l'avait quand même découragé par sa Morale trop élevée, l'avait déçu et frustré par sa fuite. Et quand Gide aura épuisé ses griefs contre la femme, quand il aura dépassé sa subjectivité andréwaltérienne et narcissique, avec Saül, il saura, à partir d'une conception revue et corrigée de la femme, la considérer avec plus d'objectivité.

Mais même dans ses oeuvres du premier cycle, Gide ne rejette pas en bloc l'univers féminin; il sait apprécier certaines qualités féminines, telles la tendresse, la fragilité, la bonté, l'abnégation, la résignation; il reconnaît une intelligence particulière à la femme, intelligence parfois bornée à son avis, mais capable de partager les activités intellectuelles et spirituelles de l'homme; et bien que l'homme les blâme parfois, l'écrivain ne se lasse pas d'admirer et de faire siennes la constance, la volonté et la force morale de la femme, vertus propres à l'esthétique gidienne et qu'on retrouve souvent chez ses personnages, aussi bien masculins que féminins. Somme toute, l'attitude de Gide envers la femme est un mélange d'amour et de haine, caractéristique de son ambivalence fondamentale: son côté "moral", c'est-à-dire son attachement à sa mère et sa femme, et les valeurs de son enfance, l'en rapproche; et son immoralisme fondamental l'en éloigne. Gide n'est pas un misogyne acharné à la Montherlant: "Je ne suivrai pas Montherlant dans sa grande offensive contre les femmes, contre la Femme"[1].

L'attitude impitoyable de Gide envers le sexe féminin dans les oeuvres de sa jeunesse est-elle dictée par une aversion profonde? Certes, les femmes n'ont pas dans son oeuvre, ni un destin ni une position enviables: Gide ne sait pas dessiner un visage, les traits lui échappent; de plus, il craint et fuit le corps féminin comme l'incarnation du Mal. Les femmes gidiennes sont des êtres mutilés à qui leur créateur n'accorde que la vie morale et spirituelle, la santé de l'âme;physiquement, elles sont atrophiées, inexistantes presque; elles sont fragiles et disparaissent avant la fin des récits; les unes meurent, les autres s'évanouissent dans l'irréel. Qu'elles soient amantes, mères ou épouses, aucune ne connaît le bonheur terrestre. Moralement, elles existent à peine, du moins dans les premières oeuvres, puisqu'elles n'y sont bien souvent que la réflexion de l'idéal vertueux de leur compagnon Narcisse, idéal auquel leur véritable

---

1. Gide, Journal 1889-1939, 2 septembre 1928, p. 886.

personnalité, pour ainsi prêter à confusion, peut ressembler, mais qui ne peut certainement pas être identique à la sienne. De plus, cette position initiale et précaire de la femme, son rôle de moralisatrice, lui sont tôt contestés: elle doit subir les assauts du héros gidien, son irritation, ses sarcasmes, sa brutalité; l'Ange se retrouve complètement anéanti.

Mais ce n'est pas tout: la femme dans les oeuvres de jeunesse ne peut remédier elle-même à cette situation, elle ne peut aider l'homme à corriger son erreur sur elle car Narcisse ne lui laisse pas la chance de s'expliquer. Elle est passive et muette: nous ignorons ce qu'elle pense ou exprime réellement car cela nous est raconté à travers le prisme déformant de l'égocentrisme masculin; seule Marceline, dont le mari a commencé à s'émanciper de son narcissisme, se permet quelques reflexions personnelles. La possibilité d'aimer lui est aussi refusée, non parce qu'elle est incapable d'amour - Marceline le prouve bien - mais parce que l'homme aveuglé ne sait voir personne d'autre que lui-même. Le récit gidien de la première période est essentiellement le drame de l'homme, drame auquel s'associe la femme sous forme de cause et d'objet.

Non, Gide ne déteste pas vraiment la femme, il l'ignore seulement; celle qu'il rejette, c'est une fausse image de la femme, image certes due à l'éducation morale inculquée à l'enfant par des femmes bien vivantes, mais aussi amplifiée par l'imagination même de l'écrivain. Gide, qui se détache peu à peu de l'angélisme, va créer dans ses oeuvres ultérieures, par l'expérience littéraire et humaine acquise en cours de route, des personnages féminins plus détachés de l'autobiographie et, paradoxalement, plus humains, moins "angéliques", des figures de femmes plus consistantes aussi, car il aura appris à les peindre.

Pourtant, les héroïnes des oeuvres de jeunesse, malgré leur

évanescence, ne sont pas dépourvues de charme; les attributs que Gide leur accorde en font des beautés immatérielles mais célestes; sorte de fées bienfaisantes, les "Anges" gidiens ont l'avantage de représenter le bien et le droit divins; de plus, leur souffrance innocente et résignée suscite la sympathie chez le lecteur. Et malgré la révolte de leur créateur, c'est à ce genre de femme que vont ses préférences et son affection, à celles qui personnifient à ses yeux la "femme idéale"; et dans le tracé de leur portrait, Gide a mis tout son coeur. Même quand il décide de s'en éloigner en dénonçant l'échec qu'elles provoquent, même quand il tente de caricaturer leur façon d'être, sa plume "tremble" et il ne réussit à créer qu'une âme sublime et touchante de plus. On ne crée pas les femmes que l'on veut, surtout quand on s'appelle André Gide! Le destin de la femme a été de lui échapper.

B I B L I O G R A P H I E

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES D'ANDRE GIDE

1. Oeuvres littéraires

Ainsi soit-il ou Les Jeux sont faits. Paris: Gallimard, 1952.

Les Cahiers et les Poésies d'André Walter. Paris: Gallimard, 1952.

Les Caves du Vatican. Paris: Gallimard, 1952.

Corydon. Paris: Gallimard, 1938.

L'Ecole des Femmes; Robert; Geneviève. Paris: Gallimard, 1947.

Et nunc manet in te. Neuchâtel et Paris: Ides et Calendes, 1947.

Les Faux-Monnayeurs. Paris: Gallimard, 1925.

L'Immoraliste. Paris: Mercure de France, 1921.

Journal, 1889-1939. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951.

Journal, 1939-1949. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954.

Journal des Faux-Monnayeurs. Paris: Gallimard, 1948.

Isabelle. Paris: Gallimard, 1921.

Oeuvres Complètes. 15 volumes. Paris: Nouvelle Revue Française, 1932-1939.

Paludes. Paris: Gallimard, 1926.

La Porte Etroite. Paris: Mercure de France, 1956.

Romans, Récits, et Soties. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1958.

Si le Grain ne meurt. Paris: Gallimard, 1955.

La Symphonie Pastorale. Paris: Gallimard, 1925.

La Tentative amoureuse. Lausanne: Mermod, 1946.

Le Voyage d'Urien. Paris: Gallimard, 1930.

2. Correspondances.

Gide, André et Paul Claudel. Correspondance. Paris: Gallimard, 1949.

___ et Francis Jammes. Correspondance 1893-1938. Paris: Gallimard, 1948.

___ et Roger Martin du Gard. Correspondance 1913-1934. Paris: Gallimard, 1968.

___ et Roger Martin du Gard. Correspondance 1935-1951. Paris: Gallimard, 1968.

___ et Paul Valéry. Correspondance 1890-1942. Paris: Gallimard, 1955.

ETUDES LITTERAIRES ET PHILOSOPHIQUES

1. Ouvrages en volume sur Gide.

Albérès, René-Marill. L'Odyssée d'André Gide. Paris: La Nouvelle Edition, 1951.

Beigbeder, N. André Gide. Paris et Bruxelles: Editions Universelles, 1954.

Brée, Germaine. André Gide, l'insaisissable Protée. Paris: Belles-lettres, 1953.

Cocteau, Jean. Gide vivant. Paris: Amiot-Dumont, 1952.

Cotman, Jacques, Kevin O'Neill, Alain Goulet, et autres. Cahiers André Gide. Tome I: Les Débuts littéraires. Paris: Gallimard, 1969.

Delay, Jean. La Jeunesse d'André Gide. 2 volumes. Paris: Gallimard, 1956-1957.

Du Bos, Charles. Le Dialogue avec André Gide. Paris: Sans Pareil, 1929.

Herbart, Pierre. A la Recherche d'André Gide. Paris: Gallimard, 1952.

Lafille, Pierre. André Gide Romancier. Paris: Hachette, 1954.

Lambert, Jean. Gide familier. Paris: Julliard, 1959.

Lang, Renée. André Gide et la Pensée allemande. Paris: Librairie Universelle de France, 1949.

Lepoutre, Raymond. André Gide. Paris:Richard Masse, 1946.

Lime, Maurice. Gide tel que je l'ai connu. Paris: Julliard, 1952.

Mahias, Claude. La Vie d'André Gide. Paris: 1955.

Marchand, Max. L'Irremplaçable Mari ou la Vie conjugale d'André Gide. Oran: Fouque, 1956.

Marsalet, Maurice. André Gide l'Enchaîné. Paris: Raymond Picquot, 1955.

Martin, Claude. André Gide par lui-même. Paris: Editions du Seuil, 1963.

Martin du Gard, Roger. Notes sur André Gide, 1913-1951. Paris: Gallimard, 1952.

Massis, Henri. D'André Gide à Marcel Proust. Lyon: Lardanchet, 1948.

Mauriac, Claude. Conversations avec André Gide. Paris: Albin Michel, 1951.

Mondor, Henri. Les premiers Temps d'une Amitié. Monaco: Editions du Rocher, 1947.

Naville, Arnold. Bibliographie des Ecrits d'André Gide. Paris: H. Matarasso, 1949.

Painter, Georges. André Gide. London: A. Barker, 1951.

Pierre-Quint, Léon. André Gide, sa Vie, son Oeuvre. Paris: Stock, Delamain et Boutelleau, 1933.

Savage, Catharine. André Gide, l'Evolution de sa Pensée religieuse. Paris: Nizet, 1962.

Schildt, Goran. Gide et l'Homme. Paris: Mercure de France, 1949.

Schlumberger, Jean. Madeleine et André Gide. Paris: Gallimard, 1956.

Schwob, René. Le vrai Drame d'André Gide. Paris: Grasset, 1932.

Thierry, Jean Jacques. Gide. Paris: Gallimard, 1962.

2. Etudes littéraires générales.

Albérès, René-Marill. L'Aventure intellectuelle du XXe siècle. Paris: La Nouvelle Edition, 1950.

Boisdeffre, Pierre. Histoire vivante de la Littérature d'aujourd'hui. Paris: Le Livre contemporain, 1959.

3. Etudes philosophiques et autres.

Du Bos, Charles. Journal. 8 volumes. Paris: Corréa, 1946, 1948, 1950; Colomb, 1954-1959.

Rougemont, Denis de. L'Amour et l'Occident. Paris: Plon, 1939.

4. Articles et comptes-rendus.

Amar, Robert. "Regards sur trois homosexuels mariés. III. André Gide." "Arcadie", no. 147, mars 1966, pp. 128-136; no 148, avril 1966, pp. 187-191; et no. 149, mai 1966, pp. 221-232.

Audry, Colette. "Et nunc manet in te" "Les Temps Modernes", VII, novembre 1951, pp. 953-955.

Boisdeffre, Pierre de. "L'Etrange Amour: Madeleine et André". "Le Monde", no. 7732, 22 novembre 1969, p. IV.

Brée, Germaine. "Form and Content in Gide". French Review, XXX, No. 6, mai 1957, pp. 423-428.

Cazenove, Marcel. "Le mystérieux André Gide. Etude psychanalitique par un médecin". Histoire de la Médecine, avril 1967, pp.28-39.

Charmailles, Philippe de. "Gide et l'Amour grec". Arcadie, no. 157, janvier 1967, pp. 26-32, et no. 158, février 1967, pp. 73-80.

Combat (supplément Lettres), 18 septembre 1969, pp.7-10: Pierre Kyria: "Visites au Grand Sorcier", Jean Lambert: "Né pour écrire", Jean-Jacques Brochier: "Gide envers et contre tout", Gilles Plazy: "Narcisse n'est pas Prométhée", Jacques Brenner: "La leçon des Faux-Monnayeurs", Roger Vrigny: "La morale et le secret", Bernard Delvaille: "La sincérité, c'est les masques", Lucien Maillard: "Une audace ambigue"; "Les jeunes écrivains face au maître" (extraits, présentés par Christian Giudicelli, de Pierre Bourgeade, Lionel Mirisch, Gabriel Matzneff, Daniel Apruz, Didier Decoin et Claude-Michel Cluny).

Delay, Jean. "La mère d'André Gide". Revue de Paris, LXI, avril 1956, pp.38-51.

Duchatelet, Bernard. "Alissa, soeur de Juliette". Neophilologus, t. LII, no.4, octobre 1968, pp. 366-376.

Le Devoir (Supplément littéraire), 14 novembre 1969, pp. XVII à XXX: Jean Ethier-Blais: L'intelligence de Goethe, Victor Lévy Beaulieu: Ce styliste qui devint "Le représentant de la Bourgeoisie finissante", Maurice Blain: André Gide et le Canada Français: une conspiration de préjugés, Robert Vigneault: André Gide et les catholiques, George-Paul Collet: Pour Gide "religieux", peut-on croire sans aliéner sa pensée?

Le Figaro littéraire, 18-24 août 1969: "André Gide 1869-1969". Louis Martin-Chauffier: "Un génie de la contradiction", Robert Mallet: "Plus de désirs que de desseins". Jean Grenier: "Son souci? Exalter l'effort humain". Henri Rambaud: "Gide, tel qu'il se savait".

Cazenove, Marcel. "Le mystérieux André Gide. Etude psychanalitique par un médecin". Histoire de la Médecine, avril 1967, pp.28-39.

Charmailles, Philippe de. "Gide et l'Amour grec". Arcadie, no. 157, janvier 1967, pp. 26-32, et no. 158, février 1967, pp. 73-80.

Combat (supplément Lettres), 18 septembre 1969, pp.7-10: Pierre Kyria: "Visites au Grand Sorcier", Jean Lambert: "Né pour écrire", Jean-Jacques Brochier: "Gide envers et contre tout", Gilles Plazy: "Narcisse n'est pas Prométhée", Jacques Brenner: "La leçon des Faux-Monnayeurs", Roger Vrigny: "La morale et le secret", Bernard Delvaille: "La sincérité, c'est les masques", Lucien Maillard: "Une audace ambigue"; "Les jeunes écrivains face au maître" (extraits, présentés par Christian Giudicelli, de Pierre Bourgeade, Lionel Mirisch, Gabriel Matzneff, Daniel Apruz, Didier Decoin et Claude-Michel Cluny).

Delay, Jean. "La mère d'André Gide". Revue de Paris, LXI, avril 1956, pp.38-51.

Duchatelet, Bernard. "Alissa, soeur de Juliette". Neophilologus, t. LII, no.4, octobre 1968, pp. 366-376.

Le Devoir (Supplément littéraire), 14 novembre 1969, pp. XVII à XXX: Jean Ethier-Blais: L'intelligence de Goethe, Victor Lévy Beaulieu: Ce styliste qui devint "Le représentant de la Bourgeoisie finissante", Maurice Blain: André Gide et le Canada Français: une conspiration de préjugés, Robert Vigneault: André Gide et les catholiques, George-Paul Collet: Pour Gide "religieux", peut-on croire sans aliéner sa pensée?

Le Figaro littéraire, 18-24 août 1969: "André Gide 1869-1969". Louis Martin-Chauffier: "Un génie de la contradiction", Robert Mallet: "Plus de désirs que de desseins". Jean Grenier: "Son souci? Exalter l'effort humain". Henri Rambaud: "Gide, tel qu'il se savait".

Grieve, James A. : "Love in the Work of André Gide". Australian Journal of French Studies, vol. III, no. 2, mai-août 1966, pp. 162-179.

Grimault, Marguerite. "L'Univers coloré d'André Gide". Revue d'Esthétique, XI, 1er et 2me fasc. janv.-juin 1958, pp. 164-175.

*Mardore, Michel. "Le dernier Amour d'André Gide". Le Nouvel Observateur, 6-12 mars 1968, p. 41.

Les Nouvelles Littéraires, "Spécial Gide", no. 2199, 13 novembre 1969, pp. 1 et 9-12: Jean-Louis Curtis: "Le dernier Curu"; Marcelle Schveitzer: "Retour aux oasis";Pierre de Boisdeffre: "Gide avant Gide"; Robert J. Courtine: "Gide et les Nourritures Terrestres"; Marcel Schneider: "Un amateur sensible"; Jean Mouton: "La composition avant tout".

Quennell, Peter. "Et nunc manet in te". New Statesman and Nation, XLIII, déc. 29, 1961, p. 760.

Revue neuchâteloise, no. 46, printemps 1969: "Gide en 1969" (enquête sur l'Influence et l'actualité de Gide: réponses de Roger Bastide, Denis de Rougemont, Pierre-Henri Simon, Marcel Raymond, Georges Poulet, Léon Popp, Claude Pichois, Jean Roussel, Jean Starobinski, René-Marill Albérès, etc.), un fasc. 36 p.

Schlumberger, Jean. "Un témoignage sincère sur André Gide", Figaro Littéraire, VI, no. 295, 15 déc. 1951, pp. 1, 4.

* Lanux, Pierre de. "Le Ménage de Gide". Le "Figaro littéraire". no 347, 13 décembre 1952, pp. 1 et 4.